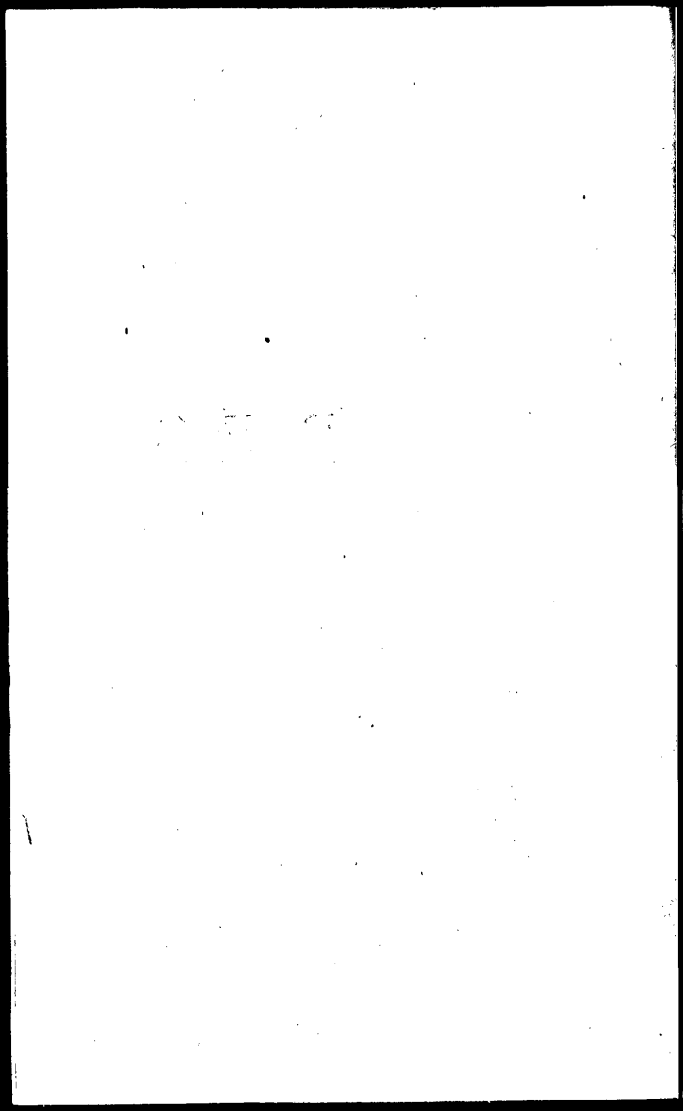




~~1510 E 40~~

061-8284

S A T I R E S.



SATIRES.

PAR M. C***.



A AMSTERDAM,
Et se trouvent à PARIS,
Chez les Marchands de Nouveautés.

1786.

*On trouve chez les mêmes Libraires les Ouvrages suivans,
du même Auteur.*

Anciennes & nouvelles Observations critiques sur différens objets
de Littérature, 2 vol. *in-8°*. rel. 9 liv.

Neuf Lettres de M. C*** à Voltaire, sur la Littérature, 3 vol.
in-8°. br. 15 l.

Dixième & onzième Lettres sur la Tragédie, 2 part. *in-8°*. 6 l.

N. B. *Chacune de ces Lettres se vend séparément.*

Essai de critique, 2 v. *in-12*. 6 l.





DISCOURS

SUR LA SATIRE.



J'ENTREPRENDS de relever un genre de Poésie bien décrié dans notre siècle. Mon dessein n'est pas de convaincre les esprits obstinés qui se préviennent contre un nom, sans examiner si la chose en soi est bonne ou mauvaise ; mais de ramener au vrai des esprits droits & sensés, qui, s'étant laissé séduire aux détracteurs hypocrites d'un genre innocent & utile, ne demandent pas mieux que de se rendre à la raison, quand elle se présente à eux dans toute sa clarté.

Je ne pense pas que ce soit le nom de Satire qui soit coupable ; ce ne peut être que l'abus qu'on fait de cette sorte d'ouvrage. Il se trouve cependant des personnes qui rejettent un écrit pur de toute licence, parce qu'il porte le nom de Satire, tandis qu'elles accueilleront le plus licencieux libelle, parce qu'on l'aura décoré d'un nom moins disgracié. On voit des Ecrivains plus inconséquens encore, déclamer d'un ton

chagrin contre un genre qu'ils ont raison de craindre à la vérité ; mais passer toutes les bornes de la Satire , en déchirant avec colère & par des calomnies ceux qui les combattent par des railleries & des raisons (*).

La Comédie met les ridicules & les mœurs des hommes en action. Si l'on veut discourir en vers des mœurs & des ridicules, sans inventer une fable ou une action, je demande de quelle manière il faut s'y prendre. Un Philosophe disserterait sur la Morale, analyserait les passions, les diviserait par chapitres, & se perdrait dans l'abîme du cœur humain. Le Poëte doit suivre une autre méthode : il faut qu'il amuse, qu'il plaise en instruisant ; qu'il évite le ton dogmatique, le style sentencieux & déclamateur. Il se conformera donc au ton du Poëte comique, en y ajoutant plus de vigueur & de verve ; parce qu'enfin c'est un Poëte qui parle ; au lieu que dans la Comédie ce sont des hommes ordinaires. La Satire est née de la Comédie ; son but est le même : qui condamnera l'une, doit condamner l'autre.

(*) Voyez d'Alembert dans son Eloge de Despréaux, & M. Marmontel dans l'article *Satire* du Dictionnaire Encyclopédique.

La Satire, chez les Romains, fut une censure libre & hardie des vices & des mauvaises mœurs. Elle conserva ce privilège, non seulement sous Auguste, mais encore sous Néron, dans un temps où attaquer le crime, c'étoit attaquer l'Empereur lui-même. A Rome, la Satire étoit ce que fut, dans Athènes, la Comédie d'Aristophane. On y démasquoit sans ménagement ceux qui insultoient la Société par de pernicious exemples : on les désignoit, on les nommoit ; & ce n'est point à nous de blâmer ce qu'autorisoit la sagesse de ces Républiques. Elles pensoient que les Loix ne s'étant chargées que du soin de punir les crimes, le ridicule pouvoit suppléer à l'insuffisance des Loix, pour réprimer la dépravation des mœurs, & que ceux qui ne craignoient point d'afficher la corruption, méritoient bien d'en être punis par la risée publique. Ce ne fut qu'après une dépravation générale qu'on trouva répréhensible cette censure courageuse, & qu'il ne fut plus permis de critiquer ouvertement le vice qui avoit tout pouvoir. Il fallut se renfermer dans une censure indirecte, ou s'envelopper dans l'obscurité des allusions. Alors la Satire devint une déclamation vague, qui, s'adressant à tout le monde, n'intéressoit personne ; & quand on n'eut plus à craindre

le ridicule particulier, qui seul est capable de contenir l'homme vicieux, chacun s'abandonna à un dérèglement, à une licence de mœurs, qu'on voulut bien se pardonner réciproquement.

Si nous remontions à nos ancêtres, nous verrions combien ils aimoient cette sorte de Satire qui nous semble si odieuse. Comme le nombre des gens de bien étoit plus considérable, que la vertu n'étoit point encore un préjugé, & qu'on n'avoit point perdu l'habitude de rougir de ses vices, on s'indignoit avec force contre les exemples contagieux; on les reprenoit avec une liberté franche, & l'on n'épargnoit point la moquerie ni les personnalités à ceux qui osoient offenser ce que respectoit le plus grand nombre. C'est par cette raison que le bon & sage Louis XII permit aux Farceurs de dire sur leurs treteaux tout ce qu'ils voudroient de sa Cour & de lui-même; il cherchoit à favoir la vérité qu'on lui cachoit, & l'aimoit de quelque part qu'elle pût lui venir.

Rabelais, Marot & Regnier n'ont point indisposé les bons esprits de leurs temps, en tombant quelquefois avec beaucoup de vivacité dans leurs Satires naïves & mordantes, sur des personnages connus & décriés par leurs sottises ou leur turpitude.

UN des meilleurs Ouvrages que nos pères nous aient laissé, & qui prouve combien la Satire peut être utile, c'est la *Satire Ménippée*. Le sel du ridicule est jeté à pleines mains, non seulement sur les Moines, sur le Peuple & sur les Seize, mais sur les personnes les plus distinguées parmi les Rebelles. Avec quelle ironie sanglante ne s'y moque-t-on pas de Monsieur le Lieutenant (*Maienne*), qui, après avoir perdu la bataille d'Ivry, *laissant le Comte d'Egmont pour les gages, s'encourt sur un cheval turc, pour prendre Mante par le guichet; & qui, devant Tours, ne voulut attendre le Béarnois (Henri IV), ni le regarder en face, de peur d'être excommunié: De la Motte Serrand, qui, étant prisonnier à Tours, ne voulut point prendre de potage, un jour de Samedi, craignant qu'on n'eût mis de la graisse en la soupe, & protesta ce dévotieux Martyr, de souffrir plutôt la mort que de manger soupe autre que catholique: Et de ce bon Baston qui signa si valeureusement la Ligue de son propre sang tiré de sa main, laquelle depuis, par miracle, est demeurée estropiée, tant ce glorieux Martyr a voulu souffrir pour la sainte Union?*

Cette Satire ne se borne pas à ces plaisanteries légères; elle dévoile les infamies de ceux qui

s'étoient rendus odieux & méprisables. Ce sont des Cardinaux, des Princes, un Roi même d'Espagne, auxquels elle reproche d'abominables débauches & des incestes, l'un avec sa fille, d'autres avec leurs sœurs ou leurs nièces. Cette hardiesse devenoit nécessaire dans cette Satire, où il falloit montrer que l'ambition seule se masquoit de la Religion, pour arracher la couronne à un Roi légitime; & que ces rebelles qui osoient s'armer au nom de Dieu, étoient des scélérats hypocrites, gangrenés de vices & de crimes. La Satire Ménipée a peut-être plus servi à guérir les esprits françois des guerres de Religion, que les raisonnemens les plus sérieux & les discours les plus philosophiques.

Si, après avoir lu cette Satire & celles de Regnier, où domine cette franche liberté que nos pères mettoient dans leurs discours, nous passons aux Satires de Despréaux; combien, auprès d'eux, nous paroîtra-t-il discret & réservé! Cependant Despréaux, malgré sa sagesse & sa circonspection, n'a pas cru devoir s'abstenir de certains traits contre quelques gens totalement décriés par leurs mœurs, comme *la Neveu* & *la Cornu*; par des friponneries, comme *Rollet*; ou par leur impiété, comme *Linière* & *Desbarreaux*.

Il ne se défend point la plaifanterie contre des Avocats & des Médecins de fon temps, qu'il nomme fans aucun détour. Je ne parle point encore des Auteurs.

Louis XIV, qui protégea Despréaux & Molière, & qui leur permit de faire la guerre au vice & au ridicule, avoit assez d'esprit & de sagesse pour sentir que cette censure ingénieuse & divertiffante pouvoit être fort utile au maintien des bonnes mœurs, & que ce frein étoit bien capable de retenir tout François sensible à l'honneur, qui craignoit d'avoir à rougir aux yeux de fon Roi & de la Nation.

On est assez communément dans la prévention que tout Auteur fatirique est un méchant homme; dont les inclinations font perverses, dont l'esprit & le cœur font également gâtés. Je ne ferai point ici l'apologie de quelques-uns de ces Ecrivains dont la méchanceté reconnue ôtoit toute autorité à leurs Satires, qui ne prenant les armes que pour leurs propres intérêts, soit afin de poursuivre leurs ennemis, soit afin de dénigrer les gens de bien, se livroient à toute leur passion, à toute leur fureur, vomissoient les mensonges les plus atroces, déchiroient fans pudeur les vertus les plus pures & le mérite le mieux établi.

Voilà ce qui déshonore à jamais la plupart des Ouvrages fatiriques d'un des plus beaux esprits de notre siècle ; espèces de libelles où le sarcasme est épuisé sur tout ce que les hommes ont de plus respectable ; où le luxe est regardé comme le plus grand bien d'un Etat, malgré la corruption dont il est la source ; où l'innocence des premiers hommes & la pauvreté glorieuse des anciens Romains sont traitées avec le plus grossier mépris ; où le libertinage & l'indécence sont applaudis ; où la raison est sans cesse sacrifiée à une turlupinade ; où la probité la plus exacte est calomniée avec impudence , dès qu'on a eu le courage d'attaquer des sentimens pernicieux. Il est impossible que de pareilles Satires ne révoltent pas les esprits les moins délicats.

Il n'en est pas ainsi des Satiriques anciens & modernes , dont les Ouvrages estimés & lus par tout le monde , sont une école de la morale la plus saine & quelquefois la plus rigide. C'est l'amour de l'ordre & de la sagesse qui leur a inspiré ces haines courageuses, & une innocente malice, pour démasquer les méchans. Rien n'est plus compatible avec la bonté du cœur , & même avec une candeur que je nommerois bonhomie, si l'on n'avoit attaché à ce mot un ridicule déplacé.

Horace étoit plein de douceur & d'urbanité; sa vertu n'étoit point aigre, mais agréable & ferme. Perse avoit les mœurs les plus pures, les plus aimables & les plus honnêtes. Regnier avoit tant de bonté dans le caractère, qu'on l'appeloit & qu'on l'appelle encore *le bon Regnier*: c'est ce qu'il dit lui-même:

Et le surnom de *Bon* me va-t'on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

Despréaux étoit un homme doux, simple, intègre, officieux, confiant, bon ami, dont une femme d'esprit disoit *qu'il n'étoit malin qu'en vers*. Pascal, dont *les Provinciales* font de véritables & excellentes Satires, ne fut jamais soupçonné d'être un méchant homme. Molière, qui, dans ses Comédies, a semé un grand nombre de traits fatiriques, a passé pour un des plus honnêtes hommes de son siècle; & c'est sans contredit le Poète le plus vraiment philosophe que nous ayons eu.

La prévention commune est donc très-injuste à l'égard des Auteurs fatiriques. On auroit dû faire réflexion que les honnêtes gens sont ceux qui aiment le plus à rire du ridicule, & les plus prompts à s'indigner du crime; que la joie & la

gâité ne vont guère sans la pureté de l'ame; & qu'il faut que l'amour de la vertu soit bien fort, pour tenir lieu de tout à un homme qui la défend.

Ainsi j'ose avancer qu'un Gouvernement qui voudroit conserver les mœurs, ou en réparer les ruines, devroit encourager un homme vertueux qui auroit le talent de la Satire, qui sauroit, en louant le vrai mérite avec délicatesse, gourmander les vices avec force, ou leur imprimer un ridicule ineffaçable. Qu'on ne me dise pas qu'un pareil châtiment seroit une inhumanité. C'est au contraire une politesse bien inhumaine, que de laisser en repos, & à l'abri de toute crainte, des gens ennemis de toute vertu. Il faudroit, je le répète; qu'un tel Censeur fût véritablement un homme de bien; mais aussi de quelle utilité ne seroient point ses censures? Quel frein aux mauvaises mœurs! quel encouragement pour les bonnes! La Satire, ainsi dirigée, ne sçauroit être inutile que dans une Société toute composée d'honnêtes gens, ou chez un peuple totalement corrompu.

Si je pense que la Satire directe pourroit être autorisée, & seroit d'un très-grand fruit contre les vices, à plus forte raison suis-je persuadé qu'elle est indispensable contre le faux bel-esprit. Je fais tout ce qu'on a dit de nos jours contre ce

sentiment. Je fais que les esprits médiocres se font déchaînés contre la Satire, & même contre toute critique. Je fais qu'ils implorent à leur secours l'Humanité, les Loix, le Droit civil & naturel, pour avoir le privilège de faire en paix de mauvais livres; mais dans tous leurs discours, dans leurs raisonnemens singuliers, dans leurs clameurs, dans leurs lamentations, je ne vois que le sujet d'une bonne Satire contre eux.

Les gens sensés conviennent que la saine critique est essentielle en Littérature; qu'elle seule peut éclairer le Public, & l'empêcher de s'égarer dans ses jugemens; que, sans elle, il n'y a plus ni art ni règles; qu'on pourroit s'abandonner à tous les caprices, à tout le délire d'une imagination bizarre & monstrueuse; que bientôt chacun ne prendroit plus que son goût particulier pour arbitre; que le véritable goût seroit étouffé sous tant de goûts arbitraires & dépravés; qu'enfin on en viendroit au point que le bon seul passeroit pour mauvais, & que les meilleurs esprits seroient obligés de donner dans les mêmes écarts, pour avoir quelque succès.

Mais si la critique générale peut suffire à rectifier le goût du Public, toujours prêt à s'altérer, elle ne suffit point pour réprimer le torrent des

mauvais Auteurs, toujours prêts à gâter le goût du Public. Une critique générale glisse sur les esprits, principalement sur les moins raisonnables : chacun en détourne les traits pour les rejeter sur autrui. Il faut donc des traits directs qui frappent au but, & puissent déconcerter l'amour-propre le plus opiniâtre : il faut que le ridicule fasse sur les esprits de travers ce que la raison n'y feroit pas ; qu'il brise & humilie leur vanité insupportable : il faut qu'ils servent d'exemple à ceux qui marchent sur les mêmes traces, & que leur punition soit en même temps un encouragement pour le mérite modeste, qui est toujours étouffé par la médiocrité intrigante, hardie & présomptueuse.

La meilleure Satire des mauvais Ouvrages ; dit-on quelquefois, est d'en faire de bons. Rien de mieux sans doute, si l'on avoit pour Juge un Public toujours éclairé & d'un goût sûr, qui ne se laissât prévenir ni par les cabales, ni par les prôneurs, & qui sût discerner du premier coup-d'œil un bon Livre d'un mauvais. Mais puisqu'il est trop avéré que ce sont souvent les Ouvrages les plus bizarres & du goût le plus faux qui ont d'abord le succès le plus brillant ; puisqu'on fait quelquefois le plus froid accueil à un chef-d'œuvre de génie & de bon sens, il est bien naturel qu'on

cherché à mettre le Public sur ses gardes, & qu'on l'éclaire sur le vrai & sur le faux mérite. D'ailleurs le Public n'est jamais mieux excité à goûter la raison, que lorsqu'elle est assaisonnée d'un sel qui pique son amour-propre; il n'aime point à mériter le ridicule, en protégeant un Auteur ridicule: ainsi l'on n'a jamais trouvé d'arme plus tranchante que la plaisanterie, pour le dégager des liens de sa prévention.

Mais, poursuit-on, laissez faire le temps, qui dessille tôt ou tard les yeux de la multitude, & qui fait bien tirer de l'oubli un bon Livre, s'il y est resté, pour y replonger un sot Ouvrage qui a trop vécu. Voilà ce qu'on entend dire à ces usurpateurs de réputation, très-indifférens pour une gloire à venir, mais très-avides d'une considération présente, & qui s'embarrassent peu que la Postérité les foule aux pieds, pourvu qu'ils dominent sur l'opinion de leur Siècle. Et pourquoi veut-on que l'homme de mérite, qui ne travaille que pour la gloire, n'en jouisse pas de son vivant? Quel encouragement aura-t-il, s'il voit triompher en paix l'homme médiocre qui lui enlève le prix de son talent? Ne sera-t-il pas tenté, ou d'enfouir son génie, ou de le mettre au niveau de cette médiocrité qui donne les succès? N'est-ce pas

d'ailleurs une honte pour une Nation, qu'en négligeant le mérite, elle récompense l'homme sans talent que la Postérité méprisera ? Que penseroit-on à présent du Siècle dernier, si Chapelain eût toujours versé les graces de Louis XIV sur les Scudéri & les Perraut ?

On se récrie beaucoup sur les injustices de la Satire qui peut décourager de véritables talens. A cela je réponds, qu'un Censeur qui veut gagner la confiance du Public, & qui n'est porté à la Satire que par l'amour de la vérité & du bon goût, sans lesquels il n'y a point de bonnes Satires, ne sera pas assez dépourvu de raison & de justice, pour se laisser conduire à une passion aveugle & jalouse, & pour décréditer tous ses jugemens, en déprimant ce qui est vraiment louable. Quel est, après tout, l'homme de génie qu'une Satire injuste ait détourné de sa carrière ? C'est plutôt un nouvel aiguillon pour l'animer dans sa course : elle lui fait faire de plus grands efforts pour triompher de la malignité.

Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance.

J'entends déjà que l'on m'objecte Quinaut tant raillé par Despréaux : mais je vois au contraire que Despréaux rendit un très-grand service à Quinaut, en le détournant, par ses railleries, du

genre tragique où il n'étoit point du tout propre, où il n'a donné que des preuves de foiblesse & d'impuissance. Que si Boileau l'a raillé encore sur les insipides refrains de galanterie qui reviennent sans cesse dans ses Opéra, sur ses fades maximes d'amour, sur sa morale lubrique, sur la mollesse excessive de son style douxereux, Boileau a eu très-grande raison. Il rendoit justice, comme un autre, à la facilité harmonieuse, à une certaine délicatesse, à une tournure flexible & douce qui se trouvent dans les vers de Quinault, & il convenoit que ces vers étoient bons à être mis en chant ; mais il ne convenoit point qu'en général ce fussent de bons vers, & il étoit fondé à le croire. Il connoissoit trop bien l'essence de la vraie Poésie, pour donner ce nom à un style mou & efféminé, quelquefois tendre & délicat, rarement noble & élevé, jamais vigoureux ni sublime ; où l'expression foible & commune n'avoit d'autre mérite que d'être enchaînée dans une cadence facile. Il ne pouvoit concevoir que ce fût-là le langage des Héros ; & que des stances, qui auroient eu quelque agrément dans la bouche des Bergers de l'Astrée, fussent bien placées dans celle d'un Thésée & d'un Roland. Enfin il ne comprenoit pas comment un homme qui n'avoit

fu réussir que dans un genre aussi absurde, aussi ennemi du Génie & de la Nature, que celui de l'Opéra, pouvoit être autre chose qu'un demi-Poëte.

Est-il permis, disent des gens humains & pitoyables à l'excès, d'inquiéter un particulier, un honnête homme qui se dévoue à amuser le Public, & qui ne peut en venir à bout? Est-il permis de le livrer au rire de ce Public, de le nommer, d'imprimer sur sa personne un vernis de ridicule, de décrier ses Ouvrages, & peut-être de lui ôter par-là toute manière de subsister? Que savez-vous, poursuit-on, jusqu'où peut aller le cruel effet d'une plaisanterie sur un amour-propre excessif, & sur un esprit sensible, lequel peut s'affecter au point de s'égarer, de s'aliéner, & même de conduire au tombeau la malheureuse victime d'une raillerie meurtrière? Témoin Cas-faigne, qui ne put supporter, dit-on, que Boileau l'eût trouvé mauvais Prédicateur, & en mourut de chagrin.

On ne me niera point qu'il y a des esprits foibles dont la sensibilité va jusqu'à la puérité & à la sottise. Ce défaut ne vient point de la bonté du cœur, mais d'une vanité lâche & pusillanime; il peut aller si loin, que telle personne se laisse
mourir

mourir d'affliction pour la perte d'un oiseau ou d'un procès. Si, par hasard, j'ai gagné ce procès, ou tué cet oiseau, suis-je responsable en conscience de la mort d'une personne qui se rend la victime de sa propre foiblesse? S'il est vrai que Cassaigne ait péri de honte pour s'être vu associé de ridicule avec l'Abbé Cotin, ce qui n'est point vraisemblable, puisque l'Abbé Cotin jouissoit alors de la plus haute réputation; peut-être ce même Cassaigne feroit-il mort d'être demeuré court dans un Sermon, ou d'avoir vu bâiller tout son auditoire. Enfin ce n'est point un fait apocryphe, inventé par les ennemis de Boileau, qui peut rien conclure contre la Satire. Il est bien plus vrai, & dans la nature des choses, que la vanité des Auteurs l'emportera toujours en eux sur la honte, & les empêchera de succomber au désespoir d'avoir fait de plats Ouvrages.

Au reste, je ne comprends guère l'étrange délicatesse de ceux qui ne peuvent souffrir que l'on nomme un mauvais Ecrivain qui se nomme lui-même à la tête d'un mauvais Ecrit. Si-tôt qu'un homme s'affiche pour Auteur, & qu'il a la prétention d'avoir plus d'esprit que le commun des hommes, il est juste qu'il soit distingué & applaudi,

si en effet il se trouve au dessus du vulgaire. Mais si, pour soutenir ses prétentions, il n'a que de l'intrigue & de l'effronterie; s'il veut conquérir l'admiration publique avec de vains talens, c'est un Charlatan mal-adroit qui élève des treteaux, qui assemble la foule avec beaucoup de bruit, & qui n'a, pour fixer l'attention de la multitude, qu'un air gauche & des tours rebattus dont les enfans se moquent. Peut-on trouver mauvais que la foule l'accable de huées & le chasse de ses treteaux?

Tout le monde fait que le bel-esprit, n'étant qu'une chose de pur agrément, n'a plus aucune valeur dès que cet agrément lui manque; & que par conséquent il n'y a guère de citoyen plus inutile qu'un méchant Auteur. Il est donc de l'intérêt même de l'Etat que l'on cherche à diminuer ce nombre effroyable d'Ecrivains sans talens, qui se multiplient tous les jours. Or, quel moyen plus sûr de réprimer ce débordement, que la crainte du ridicule & du mépris? Cette crainte fera ce que la raison toute seule n'auroit point opéré, & rendra une infinité de jeunes gens à des professions plus utiles pour la Société & pour eux-mêmes.

On a dit, de nos jours, afin de décrier de

toute manière le genre satirique, qu'il étoit méprisable, même par sa facilité. Il est bien vrai qu'on l'a rendu très-facile dans notre siècle, par l'étrange abus qu'on en a fait. Je conviendrai qu'il n'est rien de plus facile que cette espèce de Satire dont ufoient les Scaliger, les Jurieu, & qu'employent même quelques beaux esprits plus modernes, qui se traitent humainement d'*ivrognes*, de *fripons*, de *chiens enragés*, de *voleurs*, de *galériens*, de *gitons*, &c. J'avoue qu'une Harangère écrivoit par jour des volumes de Satires, sur ce ton digne de la plus vile canaille. Mais cette critique fine & spirituelle, aussi féconde en beaux mots que l'autre l'est en saletés, qui fait allier le bon sens & la plaisanterie, qui ne s'arme du ridicule que pour venger la raison, qui fait rire les esprits les plus délicats & satisfait les plus sévères; je tiens cette sorte de Satire le moins facile peut-être des ouvrages d'esprit.

La Satire peut prendre tous les tons, depuis le plus simple & le plus naïf jusqu'au plus élevé, pourvu que celui-ci soit ménagé avec art, pour varier le style; car c'est la variété sur-tout qui fait le charme de la Satire. Quelquefois elle gronde, elle s'indigne, elle s'emporte; le plus souvent elle

s'égayé, elle rit, elle se joue autour du cœur humain, dont elle développe les foiblesses les plus secrètes : tantôt elle raisonne sérieusement, elle moralise, elle prend le ton le plus sévère; puis tout à coup elle s'abandonne à une imagination qui d'abord semble folle, mais qui cache de grandes vérités & les leçons de la Sagesse. C'est même là le caractère qui lui convient le mieux, & dont elle aime le plus à se revêtir. C'est par cette aimable variété qu'Horace l'emporte de beaucoup sur Juvénal : mais celui-ci possède à un degré éminent la force de l'expression, l'audace des figures, une vigueur mâle & poétique, qui rendent sa lecture fort utile à ceux dont l'esprit timide ne connoît pas assez les hardiesses sublimes de la Poésie.

La Satire ne doit point s'attacher à des sujets trop sérieux, qui demandent du pathétique; car elle doit toujours conserver quelque chose de sa bonne humeur. Qu'y auroit-il de plus absurde, par exemple, que de vouloir rire en faisant la peinture de la destruction épouvantable de Lisbonne? j'aimerois autant qu'un Peintre fît gambader & grimacer un singe au milieu d'un tableau du Jugement dernier.

Regnier est un des Satiriques modernes qui a le mieux connu ce mélange piquant des tons les plus différens, sans sortir de celui du genre. Son caractère principal est la naïveté, où il est inimitable; mais il fait aussi parfaitement *passer du grave au doux, du plaisant au sévère*. Ici il raisonne, puis il est gracieux & riant; plus loin il se relève par le ton le plus sérieux, & soudain il s'égayé dans un conte badin, mais non dépourvu d'instruction. Dans sa neuvième Satire, il parle de la vanité des jugemens humains, & s'adresse ainsi aux Philosophes & aux Savans :

Philosophes rêveurs, discourez hautement ;
 Sans bouger de la terre, allez au firmament ;
 Portez une lanterne aux cachots de nature ;
 Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture ;
 Quelle main, sur la terre, en broya la couleur ,
 Leurs secrètes vertus, leurs degrés de chaleur ;
 Voyez germer à l'œil les semences du monde ;
 Allez mettre couvrir les poisons dedans l'onde ,
 Déchiffrez les secrets de Nature & des Cieux :
 Votre raison vous trompe, aussi bien que vos yeux.

Ensuite, voulant prouver que nous ne jugeons des choses que selon notre passion, il prend cet exemple :

L'Amant juge sa Dame un chef-d'œuvre ici-bas ;
 Encore qu'elle n'ait sur soi rien qui soit d'elle ,
 Que le rouge & le blanc par art la fassent belle ,
 Qu'elle ente en son palais ses dents tous les matins ,
 Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins ,
 Et tout ce qui , de jour , la fait voir si doucette ,
 La nuit , comme en dépôt , soit mis sous sa toilette.

Quel heureux contraste d'images ! quelle charmante variété de tons & de style ! Je ne donne point Regnier comme un Auteur bien pur & bien correct ; il n'étoit pas possible qu'il eût ce mérite au temps où il écrivoit : mais je ne crois pas qu'on puisse avoir une simplicité plus aimable , un tour plus naturel & plus vif , ni marier plus agréablement le ton sérieux au ton badin & enjoué. La lecture & l'étude de ce Poëte , en y apportant quelque précaution , seroit fort utile aux jeunes gens , pour les dégoûter de cette fausse chaleur , de ce style violent , de tout ce fatras ampoulé & triste , qu'on nomme Poésie philosophique , & pour ramener leur goût au naturel & au vrai.

J'ai dit que la Satire pouvoit passer du ton le plus simple au ton le plus élevé. Ce sont ces passages bien ménagés qui attachent le Lecteur , le réveillent , & lui font trouver à chaque instant un plaisir nouveau ; car un ton toujours haut & ma-

gnifique vous fatigue & vous ennuie bientôt. Un ton toujours simple finit par paroître insipide. C'est le mélange heureux de ces tons divers que Despréaux, de tous les Poètes modernes, a le mieux saisi. Il dit tout ce qu'il veut avec la même aisance ; il descend aux plus petites images, & les ennoblit ; il devient familier sans bassesse ; & se relève avec une force & une dignité surprenante. Je ne fais pourquoi l'on a osé avancer qu'il étoit *sans feu, sans verve & sans fécondité*. Il ne faut qu'ouvrir ses Poésies, pour trouver à chaque page des preuves du contraire. Je pourrois citer toute la Satire sur la Noblesse, qui est écrite entièrement avec la plus grande vigueur ; mais je ne fais si Despréaux n'eût pas mieux fait d'imiter plutôt Horace que Juvénal sur ce sujet. La Satire d'Horace me paroît un chef-d'œuvre de Philosophie douce & riante. Celles de Juvénal & de Despréaux sentent un peu trop la déclamation, & par-là doivent plaire davantage à notre Siècle. Horace ne pensoit pas qu'il fallût tant de *verve* dans la Satire. On ne l'accusera pas d'en avoir manqué dans l'occasion, puisque ses Odes en sont pleines ; mais aucun Poète n'a su mieux qu'Horace conserver le ton

propre à chaque chose & à chaque genre.

Je rapporterai un passage de la Satire des femmes, où Despréaux, après les portraits les plus comiques, & les plaifanteries les plus agréables, se laisse emporter à ce feu & à cette verve qu'on lui refuse injustement.

... Quelque douceur dont brille ton épouse,
 Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
 Que son ame livrée à ses tristes soupçons,
 De la raison encore écoute les leçons ?
 Alors, Alcippe, alors tu verras de ses œuvres.
 Réfous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres ;
 A la voir, tous les jours, dans ses fougueux accès,
 A ton geste, à ton rire intenter un procès ;
 Souvent de ta maison gardant les avenues,
 Les cheveux hérissés, t'attendre au coin des rues,
 Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
 Et par-tout où tu vas, dans ses yeux enflammés,
 T'offrir, non pas d'Isis la tranquille Euménide,
 Mais la vraie Ale&to peinte dans l'Énéide,
 Un tison à la main, chez le Roi Latinus,
 Soufflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.

Voyez cet autre portrait de la même Satire :

Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tisiphones,
 Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les Lionnés,
 Qui, prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
 S'irritent, sans raison, contre leur propre sang ;

Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
Battent, dans leurs enfans, l'époux qu'elles haïssent,
Et font, de leur maison digne de Phalaris,
Un séjour de douleurs, de larmes & de cris ?

Ne feroit-ce pas là du feu, de la verve & de la chaleur ? Mais cette chaleur est amenée par degrés ; elle ne sort point du ton propre au genre, & ne fait aucune disparate avec ce qui précède ni ce qui suit ; bien différente de cette chaleur forcée, qui, comme la fièvre, saisit par accès quelques Ecrivains, les jette dans un délire de pensées & d'expressions, & les laisse bientôt retomber dans la stupeur & l'engourdissement.

Le style simple, qui doit en général dominer dans la Satire, est peut-être le plus difficile de tous ceux que l'Art peut nous donner. Il n'est pas très-mal-aisé, pour peu qu'on ait d'enthousiasme, de se monter & de s'élever à une certaine hauteur de style ; mais pour revenir au naturel, sans être bas ni trivial ; pour donner aux choses que tout le monde peut dire & savoir, une expression juste sans être commune, & nouvelle sans être recherchée de trop loin ; c'est ce qui demande & du génie & du goût ; c'est un art à la portée de très-peu d'Ecrivains, & qu'Horace & Despréaux ont

possédé supérieurement. Pour sentir le mérite de cette belle simplicité, il faut un esprit droit & un goût pur; il ne faut point avoir les yeux éblouis du clinquant moderne, ni de toutes les bluettes frivoles qu'on nomme esprit, mais qui ne font en effet qu'un luxe apparent & une véritable indigence d'esprit.

Je pourrois citer mille exemples où Despréaux s'est heureusement servi de cette aimable simplicité. Mais on doit bien se garder, par un autre excès, de faire dégénérer le style simple en style plat, rampant & prosaïque. C'est l'excès dans lequel ont donné ceux qui ont pris leur facilité dans les choses médiocres, pour le rare talent d'écrire naturellement. Il faut que ce naturel soit noble dans sa simplicité, & choisi avec un goût exquis. L'homme du monde & l'homme du peuple ont à peu près les mêmes idées; c'est la manière de les rendre qui distingue leur langage, & fait trouver agréable & délicat dans la bouche de l'un ce qui est grossier & insipide dans les discours de l'autre. Le langage de la Poésie ne doit pas être celui de la populace ni du commun des hommes. On ne doit pas se croire inspiré pour parler d'un ton vulgaire & trivial.

La qualité la plus essentielle à la Satire, & la plus estimable, est la naïveté. Celle-là ne s'acquiert point, elle est un don de la Nature. La naïveté plaît d'autant plus dans un Auteur fatirique, qu'elle le met à couvert du reproche de méchanceté. Un homme naïf dit des choses très-piquantes, sans avoir dessein d'offenser; c'est la vérité qui l'entraîne; il n'a pas assez de finesse & d'artifice pour donner un tour plus poli & plus perfide à ses expressions. Un trait de cette espèce est celui-ci :

J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon.

Ce n'est point là le langage d'un méchant, mais d'un esprit naïf qui dit brusquement les choses comme il les sent. La naïveté a différens tons; elle en a de plus délicats & de plus légers. La neuvième Satire de Despréaux est parfaite en ce genre. Que vous ont fait tant d'Auteurs, dit-il à son Esprit?

Ce qu'ils font vous ennuie; ô le plaissant détour!
 Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,
 Sans que le moindre Édit ait, pour punir leur crime,
 Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.

Il y a aussi une sorte de naïveté ironique qui

rend la raillerie extrêmement piquante, parce qu'il ne semble pas d'abord que l'intention soit de railler. La même Satire en offre un exemple :

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile.
Pradon, comme un soleil, en nos ans, a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ses Sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.

Despréaux est rempli de ces naïvetés pleines de sel, qui rendent sa lecture si délicieuse aux esprits les plus sévères, & aux plus honnêtes gens ; car la naïveté vient d'un fonds de candeur dans l'esprit. Les Satiriques qui ont écrit par humeur ou par méchanceté, n'ont point de traits naïfs ; tout s'exhale chez eux en sarcasmes amers, en violentes injures.

Regnier doit être aussi regardé comme un modèle du style naïf, peut-être plus parfait encore que Boileau, parce que notre Langue, qui, du temps de Regnier, manquoit d'élégance & de noblesse, étoit douée, en récompense, d'une naïveté qui s'est altérée depuis par une trop grande délicatesse. Je citerai deux passages de notre premier Poète satirique, qui prouveront ce que j'avance.

Dans la Satire intitulée *Macette*, voici comme il dépeint cette vieille hypocrite :

Sans art elle s'habille , & simple en contenance ,
Son teint mortifié prêche la continence.
Jour & nuit , elle va de couvent en couvent ,
Vifite les saints lieux , fe confefse fouvent ;
A des cas réfervés grandes intelligences ;
Sait du nom de Jéfus toutes les indulgences ,
Que valent chapelets , grains bénits enfilés ,
Et l'ordre du cordon des Pères Récollés.
Enfin c'est un exemple , en ce fiècle tortu ,
D'amour , de charité , d'honneur & de vertu.
Pour Béate par-tout le peuple la renomme ;
Et la Gazette même a déjà dit à Rome ,
La voyant aimer Dieu , & la chair maîtrifer ,
Qu'on n'attend que fa mort pour la canonifer.

Rien de plus charmant que ce badinage , où l'on n'apperçoit pas que l'efprit faffe aucun effort pour être plaifant. Lifez encore ce petit Conte , tiré de la neuvième Satire.

On fait en Italie un conte affez plaifant
Qui vient à mon propos : qu'une fois un Payfan ,
Homme fort entendu , & fuffifant de tête ,
Comme on peut aifément juger par fa requête ,
S'en vint trouver le Pape , & le voulut prier
Que les Prêtres du temps fe puffent marier ,
Afin , fe difoit-il , que nous puiffions nous autres
Leurs femmes careffer , ainfi qu'ils font les nôtres.

Les deux Poètes du dernier siècle qui ont été le plus favorisés de cette naïveté exquise, sont La Fontaine & Molière. Vous ne les voyez point courir après l'esprit ; mais la Nature apporte ses traits sous leur plume. Vous ne voyez point chez eux d'étincelles qui vous éblouissent ; mais vos yeux y sont toujours frappés d'une lumière douce & pure qui les éclaire sans les fatiguer.

Une des choses qu'on aime le plus à rencontrer dans la Satire, ce sont de petits détails relevés par le choix de l'expression ; des images communes, auxquelles on n'avoit pas encore osé toucher, de peur qu'elles se refusassent à l'élégance ; & lorsqu'on voit un Poète faire sortir ces objets de leur obscurité, & les ennoblir par sa poésie, on est tenté de le regarder comme un enchanteur qui fait paroître en un instant des jardins merveilleux à la place des ronces & des épines. De tous nos Poètes, Despréaux est le plus étonnant & le plus admirable dans cette partie. Ce sont, à chaque pas, chez lui, de ces difficultés vaincues, qui font tant d'honneur au pouvoir de la Poésie ; & qui marquent l'abondance & le goût du Poète.

Le caractère principal de la Satire est la plaisanterie ; ce qui rend ce genre très-difficile : car

autant les mauvais plaifans fourmillent dans le monde, autant les bons plaifans font rares. On croit que, pour bien plaifanter, il fuffit de faire rire; mais fouvent les chofes les plus pitoyables excitent le rire par leur bêtife excessive. L'excellente plaifanterie doit faire rire l'efprit & fatisfaire la raifon. Je ne prétends point examiner tout ce qui constitue la bonne plaifanterie; fujet trop délicat à traiter: je me contente d'établir deux ou trois principes, fans lesquels on ne paftera jamais pour bon plaifant.

La plaifanterie, avant tout, doit être juſte & raifonnable. Si vous cherchez à tourner en ridicule une choſe respectable & eſtimée, vous indignez, vous révoltez l'efprit qui n'eſt plus diſpoſé à s'amuſer avec vous de l'objet de ſa vénération ou de ſon eſtime. Il faut donc avoir beaucoup de juſteſſe dans l'efprit, pour bien plaifanter. Ainſi, quiconque prend pour le ſujet de ſes railleries ce que les hommes ont de plus ſacré, eſt un inſenſé & un déteſtable plaifant, qui ne peut avoir un succès paſſager qu'à la faveur de la corruption & du libertinage.

Il eſt eſſentiel, je le répète, que la plaifanterie ſoit d'accord avec la raifon & la vérité; car on

ne plaît pas pour vouloir montrer de l'esprit, mais pour employer les armes de l'esprit à faire triompher ce qui est vrai & raisonnable. Voilà ce qui met tant de différence entre Molière, qui est toujours aussi raisonnable que comique, & Regnard, dont les bons mots sont souvent éloignés du bon sens. La même différence se trouve entre Despréaux & quelques-uns de ses successeurs. Jamais Despréaux n'eût plaisanté aux dépens de l'honnêteté & de la bienséance; jamais il n'eût dit :

Quant aux Catins, j'en fais assez de cas ;
Leur art est doux, & leur vie est joyeuse.

Ce qui charme le plus dans un Auteur, & ce qui est indispensable dans l'Auteur satirique, c'est d'y voir toujours l'honnête homme.

La plaisanterie n'est jamais meilleure que lorsqu'il en sort un trait de morale, ou une vérité frappante. Pour me borner à la Satire des Ouvrages d'esprit, il faut de même qu'en se moquant d'un Auteur, la raison de votre critique soit enveloppée dans votre bon mot; en motivant ainsi votre raillerie, vous la rendez ineffaçable dans les esprits les plus prévenus en faveur de ce que vous blâmez. Sans cela on n'est point en droit de vous croire ;

croire ; car il est facile d'attaquer ce qu'il y a de meilleur , & de donner un certain ridicule aux choses les moins méprisables. Despréaux est le seul qui a bien connu cette vérité. Les défauts de l'Auteur qu'il railloit, étoient finement indiqués dans la raillerie ; & pour ne m'arrêter qu'au seul Quinaut, sur lequel on lui reproche tant aujourd'hui ses bons mots, il ne l'a jamais plaisanté sans en rendre raison dans la plaisanterie même. Lorsqu'il dit dans la troisième Satire :

Les Héros, chez Quinaut, parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

il critique par-là très-sensément le style doucereux & fade que ce Poète avoit introduit dans la Tragédie, en faisant des Céladons de tous ses Héros, & ne sachant point donner à chaque passion le langage qui lui est propre. Un peu plus bas, il ajoute :

Avez-vous vu l'Astrate ?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur-tout l'Anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière ;
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.

Il est très-plaisant que la critique de l'Astrate se trouve dans les éloges mêmes que croit en

faire le campagnard introduit dans cette Satire. Le dernier vers est une excellente remarque sur le défaut principal de la Pièce. Je ne crois pas que l'ironie puisse être plus parfaite ni plus raisonnable.

Dans les occasions mêmes où Boileau pouvoit se contenter d'être enjoué & plaisant, il est toujours fidèle à son principe, & sa plaisanterie en devient beaucoup plus piquante. Au cinquième Chant du Lutrin, dans ce combat comique, appelé *la Plaine de Barbin*, chaque Livre est caractérisé par le coup qu'il porte; ce qui est d'un agrément infini, & ce qui m'a toujours paru d'un genre de plaisanterie aussi excellent que nouveau. Parle-t-il de Quinaut? Brontin dit à Boisrude :

Fais voler ce Quinaut qui me reste à la main.
 A ces mots, il lui tend le doux & tendre ouvrage.
 Le Sacristain, bouillant de zèle & de courage,
 Le prend, se cache, approche, & droit entre les yeux,
 Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
 Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête;
 Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.

La meilleure plaisanterie perd son prix quand elle est déplacée, quand elle choque les convenances, quand on voit plutôt dans l'Auteur le

désir forcé d'être plaisant, que le talent de tirer ses bons mots du sein de son sujet & de la Nature. Lorsque l'Auteur du *Pauvre Diable* fait dire à son interlocuteur :

Et cet air gauche & ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes.

il choque la vraisemblance & le bon sens ; car il n'est pas naturel qu'un homme, s'il n'est impudent, parle ainsi même à un pauvre diable. C'est une charge, & non de la plaisanterie. Le bon sens & la vraisemblance ne sont pas moins blessés, lorsqu'il met ces paroles dans la bouche de M. Le Franc :

Tenez, prenez mes Cantiques sacrés,
Sacrés ils sont, car personne n'y touche :
Avec le temps, un jour vous les vendrez.

Ce trait, *sacrés ils sont, car personne n'y touche*, est fort plaisant en lui-même ; mais est-il selon la convenance, que l'Auteur des Cantiques dise de son propre Ouvrage que *personne n'y touche*, & qu'on le vendra *avec le temps* ? C'est pécher contre la Nature & contre la première de toutes les règles, qui est de faire parler ses personnages comme ils doivent parler d'après leur caractère. C'est là, suivant la pensée de Rousseau,

Que l'esprit brille aux dépens de l'esprit.

On peut juger, par toutes ces réflexions, que la Satire n'est pas aussi facile qu'on le prétend, & qu'elle peut être fort utile aux bonnes mœurs & au bon goût, quand elle est traitée selon les loix que je viens de réclamer.



A
SATIRES.



SATIRE S.

SATIRE PREMIÈRE.

Quoi ! faudra-t-il toujours que, muet spectateur,
J'écoute tant de Sots masqués du nom d'Auteur ?
Si long-temps fatigué du tourment de les lire,
Parmi tant d'Écrivains ne puis-je enfin écrire ;
Et leur laissant le droit de censurer mes vers,
Exercer leur malice en peignant leurs travers ?

A peine de l'enfance achevant la carrière,
Et de l'école encor secouant la poussière,
On a rompu le frein, à soi-même livré,
Que, vide de savoir, d'amour-propre enivré,
Tourmenté de la rime, en proie à sa manie,
On croit sentir en soi l'aiguillon du génie ;
On pense qu'il suffit, sans étude & sans art ;
De fuivre un vain délire & d'écrire au hasard.

A

Hé ! Messieurs les Rimeurs , quelle est votre folie ?
 Parmi tant d'insensés dont la terre est remplie ,
 En voit-on , comme vous , d'un sot orgueil épris ,
 S'exercer dans un Art qu'ils n'ont jamais appris ?

L'Élève de Vanlo , plus timide & plus sage ,
 Fait long-temps de son Art l'utile apprentissage.
 Combien , dans ses dégoûts , ne voit-il pas de fois
 Ses stériles crayons se briser sous ses doigts ,
 Avant que , soutenu d'une longue pratique ,
 Il défie , au *Sallon* , les yeux de la Critique ?

Le métier le plus vil a sa difficulté.
 Jamais le Bateleur ; à la Foire exalté ,
 S'il n'en a pratiqué la routine assidue ,
 Viendra-t-il voltiger sur la corde tendue ;
 Et s'exposera-t-il , digne projet d'un fou ,
 Pour amuser le peuple , à se rompre le cou ?

Et vous , qui parcourez ces routes périlleuses ,
 Que des chutes sans nombre ont rendu si fameuses ,
 Où de rares esprits , en de plus heureux temps ,
 N'ont dû quelques succès qu'à des efforts constans ;
 Si tôt qu'en votre tête un feu trompeur s'allume ,
 Votre main , sans arrêt , va fatiguer la plume :
 La Rime a beau se plaindre , & la Raison crier ,
 Vos vers impatiens font gémir le papier.

De là vient que Paris , de ses Presses avides ,
 Voit naître en un seul jour plus d'écrits insipides ,

Que l'Automne fâcheux , durant ses premiers froids ,
Ne fait pleuvoir en ras de feuilles dans les bois ;
Ou que , dans nos jardins , sur les présens de Flore ,
On ne voit , au Printems , de chenilles éclore.
De là ce triste amas & de prose & de vers ,
Le rebut du Public & le butin des vers ;
Ces riens étincelans de frivoles bluettes ,
Et sur-tout enrichis du jargon des toilettes ,
Où l'Auteur Petit-maître , en babil éminent ,
S'efforce d'être aimable & n'est qu'impertinent ;
Ces torrens passagers de fugitives Pièces ,
Qui , des Lecteurs glacés recherchant les caresses ;
D'un burin séduisant empruntent la faveur ,
Et se vendent au moins à l'aide du Graveur ;
Tous ces Livres enfin écrits du nouveau style ,
Où s'offre , à chaque mot , l'antithèse subtile ,
Où , sans règle & sans frein , l'esprit tient lieu de tout ,
Où l'on ne trouve plus ni raison ni bon goût ,
Mais qui , des plats gourmets des ondes du Parnasse ,
Par un goût frelaté charment la froide ivresse ;
Car de l'esprit du jour tant d'Auteurs inspirés ,
S'ils étoient moins mauvais feroient moins admirés.

L'autre siècle , éclairé par des Maîtres habiles ,
Pour juger les écrits eut des yeux difficiles.
On admira Corneille & son esprit divin ;
Mais on n'admira point son amour pour Lucain.

On ne s'attendoit pas que Quinault, au Parnasse,
Près de Racine un jour viendroit prendre sa place,
Ni qu'enfin l'Opéra trouveroit des Lecteurs.

Le bon goût sur la scène avoit des Protecteurs.

Le Parterre françois, l'oreille encor remplie

Des sons harmonieux de Phèdre & d'Athalie,

Ennemi des sots vers, autant que des Anglais,

Eût sifflé sans pitié *le Maire de Calais.*

Sur un joyeux théâtre, où, pour mieux nous séduire,

La Raïson nous amuse, & rit pour nous instruire,

Eût-il souffert un fat qui, d'un ton de Rhéteur,

A côté de Molière, eût prêché l'auditeur?

Justement révolté qu'un goût hétéroclite

Fît larmoyer Thalie en mauffade Héraclite,

Il eût associé, par un même destin,

Le Père de famille aux Sermons de Corint.

Ce n'est pas cependant qu'un ridicule ouvrage
Du Peuple quelquefois ne surprît le suffrage.

La brigue, ou la faveur, qui sans choix applaudit,

Pouvoit, pour quelque temps, mettre un sot en crédit,

Et, rival de Pradon, peut-être que Lemierre

Eût balancé Racine & séduit Deshoulière :

Mais bientôt la Satire, aux yeux fins & perçans,

S'armoit du ridicule, & vengeoit le bon sens,

Dénonçoit au Public Pradon chargé de honte,

D'un succès mal acquis lui redemandoit compte;

Et son nom diffamé, vil jouet des Lecteurs,
Semble encore une injure aux plus méchans Auteurs.

Malheur à qui, prêtant le flanc à la Satire,
Se livra, sans génie, à la fureur d'écrire,
Et ne comptant pour rien la honte d'ennuyer,
Mit son impertinence au jour sur le papier!

Maintenant, grace au goût, à l'humeur pacifique
D'un Siècle plus humain, nommé philosophique,
Chacun, comme il l'entend, raisonne en liberté,
Et peut extravaguer en pleine sûreté.

Il n'est point de grimaud qui ne puisse, à sa mode,
Réformer la Raïson, prescrire un nouveau code,
Et souvent admiré, toujours content de lui,
Verfer impunément des flots d'encre & d'ennui.

L'un prétend, dans le monde épris de son beau style,
En traduisant Brébeuf, faire oublier Virgile,
D'un fatras emphatique un autre enfant sa voix,
Vient régenter les Grands, les Ministres, les Rois,
Et, dans l'Académie, empesé Pédagogue,
Voit, malgré d'Olivet (*), son faux sublime en vogue.

Voyez-vous ce Pygmée, aux regards effrontés,
Petit Auteur bouffi d'ouvrages avortés,
Aussi sec dans ses vers que maigre dans sa prose,
De quel air, au Parnasse, il ordonne, il dispose!

(*) L'Abbé d'Olivet vivoit encore quand cette première Satire fut composée, vers 1766.

Il parle , & , devant lui , Corneille doit plier ;
 Rousseau , dans l'art des vers , ne fut qu'un écolier ;
 Pascal , froid Écrivain , Boileau , foible Critique ,
 Et le Temple du goût vaut tout l'Art Poétique.

A toute impertinence un champ libre est ouvert.
 La Licence en crédit marche à front découvert.
 Sur l'arbre du faux goût les mauvais fruits abondent.
 Les sots Auteurs en foule , en tous lieux nous inondent :
 Car en quel temps , pour eux , eut-on plus de douceur ?
 Si contre eux , par hasard , il s'élève un Censeur
 Qui joigne le bon sens au sel de la Satire ,
 Quel orage sur lui son badinage attire !
 Quels cris ! où fuira-t-il ? & pour mieux effrayer
 Quiconque à leurs dépens oseroit s'égayer ,
 Du Critique fameux , si craint durant sa vie ,
 N'ont-ils pas à l'envi décrié le génie ?
 Pour faire le procès à sa malignité ,
 Ils réclament la Paix , les Loix , l'Humanité.
 Chez un Peuple poli , quel trouble , quel désordre ,
 Si sur un pauvre Auteur à son aise on peut mordre ;
 Si Murvile & Sautreau , pour un Livre un peu plat ,
 De cent fâcheux brocards doivent souffrir l'éclat !
 Sur-tout ils font crier les ombres en furie
 De ces tristes martyrs de la plaisanterie ,
 Qui , des doctes côteaux jusques aux sombres bords ,
 Sont , au bruit des sifflets , descendus chez les morts.

Du seul nom de Satire ainsi chacun s'irrite,
Et la craint d'autant plus que plus il la mérite.
Toutefois ces esprits si benins pour les fots,
Contre Dieu, sans scrupule, aiguïsent leurs bons mots:
Ces discrets ennemis d'innocentes querelles
Proscrivent la satire & sèment des libelles:
L'éloquent Gênois est par eux dénigré;
Mais le pesant Naigeon nous assomme à son gré.

Pour moi qui, de bonne heure, éclairé par Horace;
Du vrai goût délaissé n'ai point perdu la trace,
Qui, rempli des leçons que Despréaux m'apprit,
Au faux esprit du siècle ai fermé mon esprit;
Honorant la vertu, respectant le génie,
A l'Arétin françois laissant la calomnie,
Dussé-je voir par-tout, contre moi, s'ameuter
Le Peuple des Rimeurs facile à s'irriter,
Je veux, malgré leurs cris, leur rage & leur sottise,
De nos tristes Auteurs me rire avec franchise,
Et payer, par un vers malignement tourné,
L'ennui que les Darnaud souvent m'auront donné.



S A T I R E I I.

O Siècle de trafic, d'usure & d'injustice !
 O mélange inoui de luxe & d'avarice !
 Le mal est-il au comble, & peut-il croître encor ?
 Notre unique vertu, notre seul Dieu, c'est l'Or.
 L'Intérêt fut long-temps une lâche foiblesse ;
 Le fordide Intérêt passe enfin pour sagesse :
 Loix, Politique, Honneur, tout se règle par lui.
 Les vices d'autrefois sont les mœurs d'aujourd'hui.
 Il n'est plus de richesse infame, illégitime ;
 La seule Pauvreté désormais est un crime ;
 Et fustiez-vous fouillé par les plus noirs excès,
 Soyez riche, & l'argent va blanchir vos forfaits.
 Ainsi, pour s'enrichir, nul crime n'épouvante ;
 L'un va franchir des mers la barrière impuissante,
 Dont la bonté du Ciel sépara les humains ;
 Traverse, impatient, ces orageux chemins,
 Court assouvir sa faim sur l'or du Nouveau Monde,
 Du libre Américain trouble la paix profonde,
 Et, trafiquant le Nègre, ainsi qu'un vil bétail,
 Lui paye, en l'affommant, sa vie & son travail ;

Afin qu'à son retour, ce bien qui l'incommode
Vienne enrichir *Saïd* (*) & l'Actrice à la mode.
L'autre, de la rapine épuisant les succès,
Sur les débris publics élève des Palais,
Dont la magnificence insulte cette Ville
Où jadis sa misère eut à peine un asile;
Dans un Louvre impudent il triomphe aujourd'hui:
Mais son Palais entier dépose contre lui.
Ces colonnes, ces murs, tout l'accuse, & lui crie:
Tu nous as cimentés du sang de la Patrie;
Les trésors des guérets, en cent lieux ramassés,
Par tes avides soins demeuroient entassés;
Tes avarés greniers regorgeoient de ta proie;
La faim d'un Peuple entier, ses cris faisoient ta joie;
Sous tes monceaux de blés tu voyois germer l'or,
Et l'affreuse disette a comblé ton trésor.

Pourquoi ce Magistrat, dont la fortune obscure
Doit son lustre à la pourpre, & la pourpre à l'usure,
Vient-il nous étaler un luxe Financier?
Protéger l'innocence est-ce un si bon métier?
Il est vrai que souvent sa perfide avarice
A du sceau de la Loi revêtu l'injustice;
Que, du foible opprimé trompant les intérêts,
Sa voix à l'oppressé a vendu ses arrêts.

(*) *Saïd*, Marchand de Bijoux.

Mais voyez-le régner sur les vassaux rustiques,
 Et déployer contre eux ses fourbes juridiques :
 A l'un il coupe un champ pour arrondir le sien,
 L'héritage de l'autre est devenu son bien ;
 Pour étendre sa vue il rase une chaumière.
 Bientôt ces malheureux , chassés par la misère ,
 Loin des champs paternels précipitant leurs pas ,
 Emportent leurs enfans pleurans entre leurs bras.

Ainsi le luxe avare endurecit tous les hommes.

Et pourquoi tant de soins ? insensés que nous sommes !
 Est-ce pour être heureux ? Tout ce faste éclatant
 Rend-il l'esprit plus libre & le cœur plus content ?
 Sur le mol édredon dormez-vous plus tranquille ?
 Vos mets sont-ils meilleurs dans l'or que dans l'argile ?
 Vous quittez pour nos champs vos superbes jardins.
 L'eau , qui dort prisonnière en vos tristes bassins ,
 Rit bien moins à vos yeux qu'une onde libre & pure
 Qui fuit dans la prairie avec un doux murmure.
 Ces valets fainéans , dont votre vanité
 Dépeuple la campagne & remplit la Cité ,
 Ne chassent pas les soins , la fièvre , l'insomnie ,
 L'ennui , l'affreux ennui , poison de votre vie.

Mais ces biens , dites-vous , qui défend d'en jouir ?

Ce fruit de nos travaux irons-nous l'enfouir ,
 Et couvrir de nos yeux des richesses stériles ?

C'est l'art d'en abuser qui peut les rendre utiles.

Quoi ! mille infortunés , fans appui , fans fecours ,
Dans un befoin honteux ufent leurs triftes jours ,
Et d'un bien fuperflu vous ignorez l'ufage !
Du Laboureur foulé relevez l'héritage ;
Servez à l'orphelin de généreux tuteurs ;
Que la Patrie en vous trouve fes bienfaiteurs.
Venez , & pénétrez dans ce public afile ,
De douleurs , de mifère effrayant domicile :
C'eft ici qu'une avare & dure charité
Fait haïr les fecours de l'hofpitalité.
Bravez , pour un moment , l'air empefté qu'exhale
De ce réduit impur la vapeur fépulcrale.
Quel amas de fouffrans en troupeaux raflemblés !
Voyez , fur un feul lit , confufément mêlés
Celui que la Douleur tient fous fa dent cruelle ,
Celui qu'à la fanté l'Eférance rappelle ,
Celui dont le cadavre eft en proie à la Mort ,
Celui qui fe débat contre elle avec effort.
Si votre fein encore enferme un cœur fenfible ,
Qu'il s'indigne & frémiſſe à ce ſpectacle horrible ;
Elevez un afile à tant de malheureux ,
Honorable pour vous , falutaire pour eux ;
Et que l'Humanité fouffrante & miférable ,
Loin d'un gouffre infecté trouve un port fecourable.
Laiſſons , répondez-vous , de fi nobles projets
Aux Rois , nés protecteurs de leurs foibles Sujets.

Ah ! les Rois , accablés des foins de la Couronne ,
 Et par la Majesté relégués sur le trône ,
 Au coin le plus brillant de leurs vastes Etats ,
 Réparent-ils des maux qu'ils ne connoissent pas ?
 N'enviez point aux Rois le faix de la puissance ;
 Mais foyez Rois aussi par votre bienfaisance .
 De la richesse alors vous goûterez le fruit ;
 Alors vous connoîtrez le bonheur qui vous fuit ;
 Avec tous les faux biens l'ennui va disparaître ,
 Et qui fait des heureux est toujours sûr de l'être .

Mais qui pourra du luxe arrêter les torrens
 Parmi le sot Bourgeois , toujours finge des Grands ?
 Tant de folie un jour à peine sera crue :
 Des plus humbles états l'épargne est disparue .
 Le Trafiquant obscur , le suppôt de Thémis ,
 L'Artisan mercenaire , & l'insolent Commis ;
 Le Rustre qui laisse son champ héréditaire ,
 Et le soc bienfaisant pour la banque usuraire ;
 L'intrigant Médecin , des femmes si vanté ,
 Qui soigne leurs plaisirs bien mieux que leur santé ;
 Et l'élégant Abbé , tout rayonnant de vices ;
 De boudoir en boudoir courant les Bénéfices ;
 Et l'Artiste gagé par des sots opulens
 Dont le goût abruti fait crouper les talens ;
 Tous , épris d'une vie & molle & fastueuse ,
 Suivent de nos Marquis la trace ruineuse .

Dans le Palais fameux d'un Prince ou d'un Héros ,
 L'infame Maltôtier établit ses tripots :
 L'écuiffon du Notaire a remplacé fans honte
 L'écu d'un Chevalier , ou les armes d'un Comte.
 Tout brille en leurs maisons d'un éclat recherché ;
 Leur table somptueufe engloutit le marché ;
 Dans leurs fallons dorés , le feu de cent bougies
 Éclaire , jusqu'au jour , leurs stupides orgies ,
 Où la *Belle* (*) souvent , en une feule nuit ,
 De dix ans de rapine a dévoré le fruit.
 Leurs campagnes , jadis de moissons revêtues ,
 Se changent en jardins tout peuplés de statues :
 Le pavillon Chinois chasse le potager ;
 Ils livrent à la hache un fertile verger ;
 Mais ils font , avec soin , cultiver des épines ,
 Planter des arbres morts , & bâtir des ruines.
 Voyez-les , d'un théâtre ordonnant les apprêts ,
 Acteurs impertinens , appeler les sifflets ;
 Aux regards du Public , qui rit de leur licence ,
 De leur fille précoce étaler l'indécence ,
 Et chez eux , digne école où s'instruisent leurs fils !
 Assembler le sérail des Nymphes de Cypris.
 Leurs femmes cependant , coquettes libérales ,
 De tant d'excès affreux complices & rivales ,

(*) La *Belle* , jeu trop connu.

En parure, en audace, en caprices galans,
 Des femmes de la Cour éclipsent les talens;
 Et laissant aux Phrynés, dans leurs amours grossières,
 De nos petits Seigneurs les conquêtes vulgaires,
 Aux yeux de leurs maris honorés d'un tel lot,
 Affichent hautement les faveurs de Jeannot.
 Bientôt, de leur fortune éteinte & consumée,
 Le ridicule éclat se dissipe en fumée;
 Et, Citoyens du Temple interdit aux Huissiers,
 Ils vont glacer d'effroi leurs pâles Créanciers.
 Mais qu'un vent favorable, ou qu'une étoile heureuse
 Sauve de ces écueils leur barque ambitieuse,
 Dans peu, vous les verrez, d'un char leste & brillant,
 Conduire dans Paris l'attelage insolent,
 Menaçant à grands cris, dans leur course effrontée,
 La foule qui murmure & fuit épouvantée.
 O ! que, par un Édit, on devrait prudemment
 Opposer une digue à ce débordement !
 Déjà le Citoyen, comme aux guerres civiles,
 Ne marche qu'en tremblant sur le pavé des villes,
 Et, consumés sans fruit, les utiles chevaux
 Bientôt s'en vont manquer aux rustiques travaux.
 Qui ne croiroit, qu'au moins cette fleur d'opulence
 Porte avec foi le fruit d'une heureuse abondance,
 Mais le Luxe, après lui, traîne la Pauvreté;
 Il unit la Misère avec la Vanité.

Sous un dehors brillant fatifait de paroître ,
Tel veut passer pour riche , & se prive de l'être.
Pour lui , jamais le soc n'ouvrit un seul guéret ;
Son breuvage imposteur naquit au cabaret ;
En riches vêtemens tout son bien se déploie ;
Il peut manquer de tout sous l'or & sous la soie.
D'abord le superflu , le nécessaire après.

Nos Aïeux , plus contens , vivoient à moins de frais.
Ils n'avoient ni lambris , ni trumeaux , ni dorures ;
La laine composoit leurs modestes parures ;
A leur mule paisible ils bernoient tout leur train ;
Ils n'enrichissoient point un Dulac , un Martin ;
Mais ils voyoient fleurir leurs nombreuses familles.
La sage économie étoit la dot des filles ;
Leurs fils , dans le travail durement élevés ,
Offroient à leur pays , non des bras énervés ,
Non la molle tiédeur d'un cœur pusillanime ,
Mais dans un corps robuste une ame magnanime.
Le François étoit gai , brave & peu raisonneur ,
Aimant son Roi , sa Dame , & , plus que tout , l'Honneur.

Dans nos jours signalés par nos vanités folles ,
Combien , s'appauvrissant en richesses frivoles ,
Inventant des besoins qui s'accroissent toujours ,
Au célibat stérile ont condamné leurs jours !
Combien , des fruits d'Himen redoutant la naissance ,
De la chaste Lucine ont frustré l'espérance !

Combien de la Nature ont étouffé les cris ;
 Bourreaux de leurs enfans que leur faste a proscrits !

» Mon cher fils, diront-ils, docte ou non, sot ou sage,
 » Dévot ou libertin, l'Église est ton partage ;
 » Et toi, ma fille, il faut, renonçant à l'amour,
 » Dans un Cloître béni t'exiler sans retour ;
 » Afin que votre aîné, plus riche en votre absence,
 » Relève, avec éclat, son rang & sa naissance «.

Ah ! contre tant d'abus on crieroit vainement,
 Tandis que le subtil & faux Raisonnement,
 Gravant dans les esprits sa morale ennemie,
 Vient d'un Siècle sans mœurs absoudre l'infamie,
 Insulte sans pudeur, de ses traits rebattus,
 L'honnête Pauvreté, compagne des Vertus,
 Et loue insolemment les honteuses délices
 De la Cupidité, mère de tous les Vices.

O vous ! Rois absolus, dont l'orgueil souverain
 Croit régner, après vous, sur le marbre ou l'airain ;
 Voulez-vous mériter de plus dignes statues,
 Qui du temps envieux ne soient point abattues ?
 Chassez enfin le Luxe. Avec lui s'enfuiront
 La Mollesse si douce à ceux qu'elle corrompt,
 L'Oisiveté, sang-sue aux Riches attachée,
 Sous un éclat menteur la Pauvreté cachée,
 La Rapine impudente & féconde en noirceurs,
 La Débauche sans frein, qui foule aux pieds les mœurs.

Tant

Tant d'oisifs, engloutis dans le gouffre des villes,
Peupleront nos hameaux de Citoyens utiles.
L'art le plus fructueux qu'ont exercé nos mains,
Le seul qui n'a jamais corrompu les humains,
Rétabli, parmi nous, dans son honneur champêtre,
Va réveiller l'amour des plaisirs qu'il fait naître.
Ses biens réels & purs, plus connus, mieux goûtés,
Feront évanouir nos riches pauvretés.
Heureux de retrouver une sage abondance
En perdant les faux biens qui font notre indigence!
Que dis-je? vains désirs! Sachez, me dira-t-on,
Que Mentor autrefois, à peu-près sur ce ton,
Nous prêcha vainement sa triste économie;
Et que Delille même, en vers d'Académie,
Traduisant Fénélon, Jean-Jacque & Mirabeau,
A déclamé sans fruit sur un sujet si beau.



S A T I R E I I I .

C.

D'ou vient que sur soi-même on a si peu d'empire,
 Savez-vous quel instinct, en naissant, nous inspire
 Contre certains objets d'invincibles dégoûts,
 Que l'Art, ni la Raison ne peut guérir en nous ?
 L'un pâlit à l'aspect de cet insecte agile
 Qui tapisse nos murs de sa toile fragile ;
 L'autre, à l'odeur d'un mets digne de le tenter,
 Sent contre l'appétit son cœur se révolter ;
 Souvent au plus grand bruit une oreille endurcie
 N'entend qu'en frémissant l'aigre cri de la scie,
 Et Rameau, déchiré par un son discordant,
 Le sourcil hérissé, l'œil de fureur ardent,
 Brisait l'instrument faux qui faisoit son supplice.
 Moi, par un même instinct, & non point par malice,
 Je ne saurois souffrir les esprits de travers ;
 Je ne puis de sang-froid ouïr de méchans vers.
 J'ai beau gronder souvent ma naïve franchise,
 Dès qu'un Auteur m'ennuie, il faut que je le dise.
 Aussi ne suis-je point l'auditeur de Belloi,
 Depuis qu'aux spectateurs un mousquet fait la loi,

Et qu'un sot, affranchi des sifflets du Parterre,
 Nous force à l'écouter, à souffrir & nous taire.
 Enfin, c'est-là l'humeur dont je suis dominé;
 Des mauvais Écrivains je suis ennemi né.
 Traitez-moi d'homme dur, chagrin & difficile;
 Imputez ma franchise aux aigreurs de ma bile;
 Mais en vain vos conseils me voudroient corriger :
 Ce qu'a fait la Nature on ne peut le changer.

M.

Je vous plains; car enfin je vois que, dans le Monde,
 Maint Rimeur contre vous déjà s'irrite & gronde.
 Pour vous peindre, ils n'ont point de crayon assez noir.
 Les brochures sur vous commencent à pleuvoir.
 Tantôt quelque grimaud, en prose, ou bien en rime,
 Vous décoche, dans l'ombre, une injure anonyme;
 Tantôt, de votre nom se jouant plaisamment,
 Un fin Railleur vous nomme un Censeur *inclément*;
 Et si quelques esprits, amis de la Critique,
 Applaudissent par fois à votre humeur caustique,
 Mille autres, qui, craignant les traits que vous lancez,
 D'un seul coup, à la fois, en secret, sont blessés,
 Elèvent en tous lieux leurs cris pour vous maudire.
 Quel plaisir trouvez-vous à voir qu'on vous déchire?

Cent fois plus redouté de tous nos Beaux-esprits,
 Que Sartine (*) n'est craint des filoux de Paris,
 On vous fuit : cependant, qu'il feroit doux de vivre
 Avec des gens si bons, si fages dans un Livre!
 Ah ! combien la vertu doit les unir entre eux !

C.

Hé, soit : je les croirai bienfaisans, généreux,
 Je croirai, s'il le faut, que la vertu les touche,
 Et qu'elle est dans leur cœur, comme elle est dans leur botte;
 Je croirai chacun d'eux Philosophe en tout point,
 Et, pour le croire mieux, je ne les verrai point.
 Mais comptez-vous pour rien la douceur peu commune
 De me voir à l'abri d'une foule importune
 D'Auteurs, qui, nuit & jour, inspirés par l'ennui,
 Se tourmentent sans fin pour tourmenter autrui :
 Lemierre, aux durs accords de son Apollon Suisse,
 Ne mettra pas du moins mon oreille au supplice.
 Dorat ne viendra point, en galant précieux,
 Me lire, avec fadeur, ses vers délicieux,
 Où sans cesse il décrit mille faveurs reçues
 Des plus rares Beautés que jamais il n'a vues.
 Un Financier, jaloux du fauteuil immortel,
 Et d'être assis au Louvre auprès de Marmontel,
 Pour devenir Auteur à prix d'or & sans peine,
 Ne marchandera point mon esprit ni ma veine ;

(*) Alors Lieutenant de Police.

Et Panckouke , en un mot , ne me viendra jamais
Prier d'être , à fa folde , un menteur par Extraits.

M.

Fort bien ; mais dans ce champ d'épine & de satire ,
Où font , pour tant de soins , les fruits que l'on retire ?
Despréaux , tant chéri de Louis , de Condé ,
Des Héros de nos jours seroit mal secondé.
On ne courtise plus les filles de Mémoire.
Pour briguer leurs faveurs , il faut aimer la gloire :
La gloire veut des soins , des exploits , des vertus ;
Et tout cela , pour vivre encor quand on n'est plus !
Dieu merci , nos Seigneurs ont , dans leurs bonnes têtes ,
Des projets plus sensés & des goûts plus honnêtes.
Voyez-les , à grands frais , par la mode entraînés ,
Posséder , sans désirs , de brillantes Phrynés ,
Qui cultivent leurs mœurs avec un zèle extrême ,
Et prennent à leurs biens plus d'intérêt qu'eux-même.
S'ils veulent toutefois , dédaigneux Protecteurs ,
Faire , au bout de leur table , asséoir d'humbles Auteurs ,
Qui , des bons plats , de loin , dévorant la fumée ,
Amusent les laquais de leur mine affamée ,
Ils font venir , par choix , Monvel ou Poinssinet ,
Toujours pour les Phrynés prêts à faire un couplet ,
Vrais Bouffons , qui jouant ou Proverbe ou Parade ,
Font rire Monseigneur , quand son singe est malade.

Mais savez-vous pourtant de quel malin courroux
 Tout un sexe bruyant va s'armer contre vous ?
 Car il faut qu'en ami, de tout je vous instruise.
 Les femmes, qui l'eût cru ? n'aiment plus qu'on médise.
 Leur esprit goûte mieux des ouvrages profonds,
 Des Contes bien moraux, des Opéra bouffons,
 Des Drames à la fois & bourgeois & tragiques,
 Et les impiétés les plus philosophiques.
 Souvent même, à l'Auteur d'un Roman libertin,
 Elles font, en secret, le plus heureux destin ;
 Mais tout Auteur critique est sûr de leur déplaire,
 Comme Voltaire au Pape, & la Bible à Voltaire.
 Par leurs mains cependant tout se fait, bien ou mal,
 Les Arts leur sont fournis ; Phébus est leur vassal,
 Parmi leurs Beaux-esprits elles versent les graces,
 Les poussent aux faveurs, aux pensions, aux places ;
 Et vous, par votre faute, obscur & dédaigné,
 De toute récompense à jamais éloigné,
 On ne vous verra point, décoré d'un beau lustre,
 Des quarante Immortels grossir la troupe illustre.

C.

Je ne le cache pas ; c'est un fort assez beau
 De s'asseoir à la place où fut assis Boileau ;
 Mais, malgré la douceur d'une gloire si pure,
 Vis-à-vis Saint-Lambert on fait triste figure ;

Et, pour vous dire tout à l'oreille, en deux mots,
Je vois fort peu de gloire où je vois tant de Sots.
Qu'irai-je y faire ? Aux pieds d'une secte hardie,
Encenser le Veau d'or de l'Encyclopédie,
Ou m'entendre appeler pédant par d'Alembert,
Si j'osois préférer Virgile à Saint-Lambert ?
Suis-je assez patient pour y souffrir l'empire
D'un ignorant hautain que le faux goût inspire,
Et pour voir triompher mille fots jugemens,
Dont l'Esprit raisonneur fait frémir le bon sens ?
C'est de ce nid, fécond en schismes littéraires,
Que sortent, chaque jour, tant de loix téméraires,
De systèmes nouveaux, où de si doctes mains
Veulent au Dieu du goût tracer d'autres chemins.
Là règne un monstre étique, à l'œil creux : sa manie
Est d'aller, sous la tombe, insulter au génie ;
Les grands noms sont en proie à ses jaloux efforts ;
Vil flatteur des vivans, il déchire les morts ;
Mégère l'enfanta dans ses cavernes sombres,
Et ce nouveau Cerbère aboie après les ombres.

Quoi ? l'on veut méconnoître un Poète divin
Dans celui qui chanta le fier Vainqueur du Rhin,
Qui fut, de tant de grace & de fleurs poétiques,
Orner de l'art des vers les leçons didactiques,
Et qui, pour un *Lutrin*, variant ses accords,
Des riches fictions ouvrit tous les trésors

Que n'a pu faire naître, en un champ plus épique,
 Des faits du grand Henri le Rimeur historique ?
 Un lâche Complaisant viendra donc, sans pudeur,
 Des deux Rois de la scène abaisser la grandeur
 Aux pieds d'un Bel-esprit qui, par-tout, dans ses Pièces,
 Riche de leur dépouille a mis leurs vers en pièces ?
 Un Pygmée aura dit : Qu'on respecte ma loi :
 Rousseau, je te défends d'être plus grand que moi.
 On osera traiter Crébillon de barbare.
 Enfin, ce que la France eut jamais de plus rare
 Se verra, tous les jours, dans sa gloire, insulté
 Par mille impertinens fûrs de l'impunité ;
 Et moi, je ne pourrai, sans qu'on s'en formalise
 Des Charlatans d'esprit démasquer la sottise ;
 Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
 Diderot infensé, C*** ennuyeux,
 Et Thomas affomant, quand sa lourde éloquence
 Souvent, pour ne rien dire, ouvre une bouche immense ?
 Oh ! je veux sur ce point me mettre en liberté :
 Se plaigne qui voudra de ma sincérité ;
 J'ai brisé pour toujours le bâillon tyrannique
 Qui vouloit dans ma bouche étouffer la Critique ;
 Car aujourd'hui le Pinde a ses tyrans aussi.
 Mais qu'un autre, s'il veut, aille, d'effroi transfé
 Courber sous leur orgueil un front menteur & lâche ;
 Moi, j'irai, d'un œil ferme, attaquer sans relâche

Ces ennemis du goût, trop long-temps impunis ;
Et tous, contre moi seul, de leurs coups réunis,
Dussent-ils faire ensemble éclater la tempête,
Moi, tout seul contre eux tous, je puis leur faire tête ;
N'en doutez point.

M.

Voilà parler en vrai Romain,
Au dessus du péril, au dessus du destin.
Hé bien, mon brave, allez où le goût vous appelle ;
Victorieux martyr d'une cause si belle,
En nouveau Curtius, allez vous dévouer
A la rage des Sots que vous voulez jouer.

Encor si vous pouviez, au prix de tant de haines,
Voir, au profit du goût, fructifier vos peines !
Mais vous aurez beau dire, écrire & raisonner ;
Le talent qu'on n'a pas, le pouvez-vous donner ?
Dites-moi, ferez-vous un Boileau de R*^{me} ?
De la Harpe un Racine, & de Barthe un Molière ?
Dorat, dont vous blâmez le jargon en tout lieu,
Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu ?
Et, par vos bons avis, pensez-vous que Delille
Puisse autre chose enfin que rimer à Virgile ?
Croyez-moi ; sans vouloir en vain nous réformer,
Au ton de votre siècle il faut vous conformer.
Flattez son goût ; on plaît sans prendre tant de peine ;
On est charmant, divin, au moins une semaine ;

On est prôné, couru, fêté, même à la Cour,
 Et le fat de la veille est le héros du jour.
 Quittez donc le vieux goût; le nôtre est plus facile.
 N'allez point vous charger d'un savoir inutile,
 Et laissez prudemment Aristote à l'écart
 Tracer sur la Raison les préceptes de l'Art.
 En effet, à quoi bon vous mettre à la torture,
 Suivre, plein de scrupule, Horace ou la Nature,
 Apprendre à discerner le bon esprit du faux,
 Intraitable ennemi de vos propres défauts,
 Gothique partisan de règles surannées,
 Sur un papier ingrat consumer des années?
 Sans l'esprit du moment, quel suffrage aurez-vous?
 Comment de vos Censeurs surmonter les dégoûts?

- » De Boileau, diront-ils, misérable copiste,
- » D'un pas timide, il suit son modèle à la piste.
- » Si l'un n'eût point raillé ni Pradon ni Perrin,
- » L'autre n'eût point sifflé Marmontel ni Saurin.
- » Eût-il nommé *la Ligue* une histoire rimée,
- » S'il n'eût vu par Boileau la Pharsale opprimée?
- » Après tout, son Boileau, qu'il nous a tant vanté,
- » Faisoit d'assez bons vers, mais froids & sans gaîté.
- » Voltaire seul nous plaît, Voltaire nous amuse,
- » Quand du béguin de Gille il a coiffé sa Muse,
- » Et que, dans les accès d'un délire bouffon,
- » Il couvre de farine ou Jean-Jacque, ou Buffon.

» Nous aimons son esprit , son riant badinage ,
 » Lorsque , de la dispute égayant le langage ,
 » Au style des Pédans opposant le bon ton ,
 » Il traite l'un de *Chien* , & l'autre de *Giton* ;
 » Et , pour se délivrer de tous ses adverfaires ,
 » Dans un vers plein de fel , les envoie aux galères «.

C.

Hé , mon Dieu ! laissons là Voltaire & ses flatteurs.
 Plaignez-moi quand j'aurai de tels admirateurs.

M.

Je plains le triste fort que pour vous j'envisage ;
 Car enfin quel fera votre appui ?

C.

Mon courage.

M.

On criera contre vous.

C.

Je laisserai crier.

M.

Cent bouches vont s'ouvrir pour vous calomnier.
 De vos moindres propos on vous fera des crimes.
 Vous recevrez par jour vingt billets anonymes.

C.

Je ne les lirai point.

M.

Tout un Parti puissant?

Voulez-vous soulever

C.

Je veux plus ; le braver.

M.

Malheur à qui s'attaque à l'Encyclopédie !

On fait courir soudain , pour noircir votre vie ;
 Ceux qui , par *le Bon Sens* (*) instruits à raisonner ,
 Vont , aux dépens de Dieu , chercher un bon dîner ;
 Et ceux qui , chez les Grands épris de leur morale ,
 En chassant la Vertu , font entrer leur cabale .
 L'un vous fait séquestrer sans forme de procès ;
 Un autre rend sa plainte , & vous traîne au Palais .

C.

J'en appelle au Public , qui me fera justice.

M.

Le Public , c'est bien dit : comptez sur son caprice .
 Éole est moins changeant , moins orageux que lui ;
 Il condamne demain ce qu'il loue aujourd'hui .

(*) Le Livre intitulé *le Bon Sens* est un extrait du poison qui est répandu dans le *Système de la Nature* , c'est-à-dire , le *Système de l'Athéisme* .

Ah ! fans vouloir fixer ce Protée indocile,
Libre de tant de soins, vivez heureux, tranquille.

C.

Mais je ne puis dormir si je ne fais des vers.

M.

Hé bien, exercez-vous sur cent sujets divers.

C.

Sur tout autre sujet, que reste-t-il à dire ?
On a tout épuisé ; mais on peut toujours rire.
La Sottise est un fonds qui jamais ne tarit,
Et la Satire enfin n'aura jamais tout dit.

M.

A de plus doux succès animez votre veine ;
Entre mille rivaux paroissez sur la scène.
Là, des vers, que souvent le Lecteur eût maudits,
A l'aide de le Kain, font pourtant applaudis.
C'est là que le talent avec éclat s'annonce.
Écoutez mon conseil.

C.

Écoutez ma réponse.

Un fanfouille sifflait, jasoit si joliment,
Que de tout son canton il faisoit l'agrément ;
Pour l'entendre, on venoit d'une lieue à la ronde.
De petits mots piquans il agaçoit son monde,

Faisoit rire aux éclats ceux dont il se moquoit,
 Et voyant qu'on prenoit plaisir à son caquet,
 Il ne finissoit point. Un matin que l'Aurore
 Amenoit un beau jour de la saison de Flore,
 Il entend retentir l'ombre épaisse d'un bois
 Des accens redoublés d'une touchante voix:
 Le Printems & l'Amour éveilloient Philomèle.
 Sanfonnet s'attendrit, puis veut chanter comme elle;
 Il veut, d'un gosier rauque & peu fait à gémit,
 Tirer un son plaintif, un douloureux soupir;
 Et bientôt veut chanter, d'une voix éplorée,
 Les douleurs de Progné, les fureurs de Térée.
 Alors il se rengorge, &, d'un œil glorieux,
 Demande aux Spectateurs d'applaudir de leur mieux.
 Mais on rit, on le hue, on le force à se taire;
 Et quelqu'un lui donna cet avis salutaire:
 Sanfonnet, mon ami, quittez le ton dolent;
 Sifflez plutôt, sifflez, si c'est votre talent.



S A T I R E I V.

J'IROIS au fond des bois & des antres sauvages
 Pour fuir ces imposteurs qu'on place au rang des Sages.
 Combien de temps encore, hypocrites flatteurs,
 Vous verrai-je encenser notre Siècle & nos mœurs?
 Lorsque tout vous dément, osez-vous sans cesse
 Du Siècle où vous réglez nous vanter la sagesse?
 Et quel Siècle, en effet, de mollesse abattu,
 Si riche en beaux discours, fut si pauvre en vertu?
 Nos pères corrompus, qu'effrayoit notre audace,
 Ont maudit les excès de leur coupable race;
 Et nos fils, plus que nous, dans le crime exercés,
 Par leurs enfans pervers se verront surpassés.
 Amitié, nœuds du sang, amour de la Patrie,
 Vous n'êtes rien pour nous; l'intérêt seul nous lie.
 L'avare soif de l'or a séché tous les cœurs.
 L'Honneur se voit fermer la porte des honneurs.
 La Fraude s'enrichit des publiques ruines,
 Et s'élève aux grandeurs sur des tas de rapines.
 Tous les rangs font vendus à qui peut les payer.
 Aux mains du Lâche on voit le sceptre du Guerrier.
 Du glaive de Thémis l'Injustice est armée.
 Dans les lieux les plus saints, la Débauche allumée;

Sous le froc scandaleux lève un front libertin,
 Et l'Impiété marche une croffe à la main.
 Dieu n'est plus qu'un fantôme, & l'ame est un vain songe.
 Ainsi, fans nul remords, dans le crime on se plonge;
 Et tous, lâchant la bride aux plus affreux penchans,
 Corrompus par systême, avec art font méchans.

Ecoutez-les pourtant, d'une voix empirique,
 Nommer ce Siècle impie, âge philosophique.
 Chacun est Philosophe & n'en prend que le nom:
 On vit en scélérat & l'on parle en Caton;
 Et bornant la sagesse à de belles maximes,
 Du manteau des Vertus on habille ses crimes.

Que dis-je? Rien n'est mal à qui fait raisonner.
 Au vice hardiment on peut s'abandonner;
 Le Philosophe a l'art de disculper le vice:
 Il n'est corbeau si noir que cet art ne blanchisse.

Demandez à Crispin pour quel heureux talent
 Plutus l'a fait monter sur son char opulent?
 Crispin fait de sa femme un trafic adultère,
 Et de son lit vénal Plutus est tributaire.

Si vous vous indignez, il fourit de mépris.

- » Vieux préjugé, dit-il, dont nous sommes guéris.
- » Quand on est Philosophe, on brave, sans scrupule;
- » Un chimérique affront, un honneur ridicule.
- » L'Hyménée est un joug incommode & pesant;
- » S'il peut nous enrichir, c'est un joug bienfaisant.

» Sur

- » Sur l'opinion seule ici-bas tout se fonde ;
 » L'Opinion volage est la Reine du Monde.
 » Ce qui chez nous est mal est souvent bien ailleurs.
 » Le Lappon , sous sa hutte , à l'abri des railleurs ,
 » Vous offre sa compagne ; & même , avec prière ,
 » Vous presse d'honorer sa couche hospitalière.
 » Cet autre , plus heureux en de plus doux climats ,
 » De sa fille , avec soin , cultive les appas ,
 » Pour vendre cette fleur du Sultan recherchée ,
 » Que l'ennui du Sérail aura bientôt séchée.
 » Quel est donc cet honneur , par vous si révééré ,
 » Que vingt peuples divers ont toujours ignoré ,
 » Qui change avec le lieu , l'habit & le langage ?
 » C'est le tyran des fots , & l'esclave du Sage «.

Un jour , l'ami sensé d'un Prélat peu chrétien

Le gourmandoit ainsi dans un libre entretien :

- » Vous qui n'avez de foi qu'aux plaisirs de ce Monde ,
 » Qui raillez de *Beauvais* la piété profonde ,
 » Qui traînez le scandale en habit de Prélat ,
 » Et diffamez la croix qui fait tout votre éclat ,
 » Que n'avez-vous choisi , sur cette vaste scène ,
 » Un rôle plus conforme à votre humeur mondaine ?
 » Et pourquoi du Public affronter les rumeurs
 » Sous un habit sacré que profanent vos mœurs ?
 » Ami , dit le Prélat , c'est par philosophie.
 » Que *Beauvais* , à son gré , prêche & vous édifie ;

» Moi, je veux être heureux. Formé pour les plaisirs,
 » Je voyois la Fortune ingrate à mes désirs,
 » Et je voulois, sans soins, libre, & dans l'indolence,
 » Savourer les doux fruits d'une oisive opulence :
 » J'enviai du Clergé les paisibles trésors.
 » L'intrigue, heureux talent ! dirigeant mes efforts,
 » J'avançai près des Grands en caressant leurs vices ;
 » De leurs femmes sur-tout j'encensai les caprices :
 » Flexible à leurs humeurs, je servois, nuit & jour,
 » Leurs brigues, leurs plaisirs, leur haine & leur amour,
 » Et bientôt la Faveur, couronnant mon attente,
 » Ceignit ce front mondain d'une mitre éclatante.
 » Ainsi, par mes plaisirs, tous mes jours sont comptés.
 » L'Abondance & le Luxe, Amans des Voluptés,
 » Préparent mes festins, mes jeux & mes délices ;
 » J'enrichis la Beauté qui m'offre ses prémices ;
 » Du Vulgaire envieux je fais braver les cris,
 » Laisant les vains remords aux timides esprits ;
 » Et bénis des Humains la pieuse foiblesse
 » Qui consacra ses dons à nourrir ma mollesse « .

Grace au Raisonnement, Sophiste accrédité,
 Et du libertinage Orateur effronté,
 Il n'est plus ici-bas de vice ni de crime ;
 Rien n'est vrai, rien n'est juste, & tout est légitime.
 Ces nobles sentimens qu'inspirent les Vertus,
 Ces remords dont souvent nos cœurs sont combattus,

Sont de vains préjugés dont l'homme encor novice
 Est, dès ses premiers jours, bercé par sa nourrice,
 Dans son cerveau flexible, aisément imprimés,
 Enfans de l'Habitude, en Vertus transformés.

L'homme, abusé long-temps d'une erreur générale,
 Fit descendre du Ciel la sévère Morale,
 Et, tyran de son cœur prompt à se mutiner,
 De devoirs importuns se plut à l'enchaîner.

L'homme plus philosophe, & plus doux à soi-même,
 S'est fait, pour vivre heureux, un plus sage système.

L'intérêt personnel est son unique loi,

Et son premier devoir est de n'aimer que soi.

Ses plaisirs font ses mœurs, son bien fait sa justice;

La fraude n'est pour lui qu'un prudent artifice:

Savoir le mieux tromper, c'est-là le seul honneur;

Le mal d'autrui n'est rien s'il fait notre bonheur.

La sourde Oppression, les Rapines subtiles

Sont d'un esprit adroit les ressources utiles;

Et, pourvu qu'on échappe à l'aveugle Thémis,

Un crime bien secret devient juste & permis.

Ainsi l'on peut nier, avec philosophie,

Le dépôt qu'un ami, sans témoins, nous confie;

Vendre tous les secrets qu'il cache en notre cœur,

Et de son lit jaloux tramer le déshonneur.

Ainsi de Carondas la main déterminée

A trois fois étouffé le flambeau d'Hyménée;

Et trois Beautés qu'Amour fit tomber dans ses las,
 Victimes de leur dot, ont signé leur trépas.
 Ce n'est pas qu'imitant la fille de Tyndare,
 Il ait armé son bras d'une hache barbare;
 Ses femmes n'ont point eu le sort du Roi d'Argos.
 Un breuvage discret, suivi d'un plein repos,
 Mettant le Philosophe à l'abri du scandale,
 Fit à ses trois moitiés passer l'onde fatale.
 Quoi, toutes trois? Le monstre...! Ah! soyez moins surpris,
 Dix auroient même sort, s'il en épousoit dix.

J'entends déjà quelqu'un me dire avec colère :

- » Singe de Juvénal, Censeur atrabilaire,
- » Crois-tu, si notre Siècle enfanta ces noirceurs;
- » Que l'Encyclopédie ait perverti nos mœurs?
- » Déclamateur chagrin, raisonne mieux; écoute.
- » L'homme, en tout temps le même, est né méchant sans dot
- » De tout temps on a vu la noire Trahison
- » Aiguïser le poignard, ou verser le poison;
- » Et quoi qu'on nous ait dit des mœurs du premier Age,
- » Le Monde encore enfant n'en étoit pas plus sage.
- » Mais n'allons pas si loin chercher la vérité
- » Quand le François, nourri dans la férocité
- » Au meurtre, par honneur, instruit dès son enfance
- » Soldat des préjugés, cuirassé d'ignorance,
- » N'avoit que son épée & pour Juge & pour Loï;
- » Tyran de ses vassaux, s'armoit contre son Roi;

» A la voix d'un Ermite , alloit avec sa Belle ;
 » Pour laver ses péchés , combattre l'Infidèle ;
 » Ou défoloit la France en dévot assassin ,
 » Et pour notre salut nous déchiroit le sein ,
 » Etoit-il Philosophe ? Et l'Encyclopédie
 » A-t-elle de la Ligue allumé l'incendie ?
 » Dans ces jours si cruels , suivis de jours si doux ,
 » Avoit-on plus d'honneur & de vertu que nous “ ?
 Grand Docteur , modérez l'orgueil philosophique.

Je hais , autant que vous , la furcur fanatique
 Qu'alluma du Clergé le souffle ambitieux ,
 Et qui se nourrissoit du sang de nos aïeux :
 Mais ce sang , qui baigna l'Autel du Fanatisme ,
 N'éteignit point l'Honneur , père de l'Héroïsme ;
 L'Honneur , honteux enfin de ses pieux forfaits ,
 D'un siècle entier de gloire illustra les François .

Cependant , grace à vous , de quoi se glorifie
 Cet Age sans honneur de la Philosophie ?
 Dites-moi ; le François a-t-il un cœur plus franc ,
 Plus prodigue à l'État de son généreux sang ,
 Plus ardent à venger la plaintive Innocence
 Contre l'Iniquité que soutient la Puissance ?
 Le François Philosophe est-il plus respecté
 Pour la foi , la candeur , l'exacte probité ?
 Où sont-ils ces Héros , ces vertueux modèles ,
 Que l'Encyclopédie a couvés sous ses ailes ?

Cherchons sous les drapeaux de la Gloire & de Mars,
 Les rivaux des Nemours, des Gastons, des Baïards.
 La pourpre des Harlais, jadis si révérée,
 Du même éclat encor se voit-elle illustrée ?
 Et quel Ministre enfin, près d'un Roi généreux,
 Qui met tout son bonheur à voir son peuple heureux,
 Pour éclairer ses pas d'un conseil toujours sage
 Dans les nobles projets où sa vertu l'engage,
 Pour vaincre tous les soins dont il est assailli,
 Ne voudroit égaler ou d'Amboise ou Sully ?

Cessons, par nos mépris, d'outrager nos ancêtres :
 Pour les leçons d'honneur ils sont encor nos maîtres ;
 Et leurs mâles défauts, de candeur revêtus,
 Montroient plus de grandeur que nos foibles vertus.

Il est vrai ; tant leur ame étoit simple & grossière !
 Ils n'avoient point senti que l'homme est tout matière ;
 Ils n'avoient point cet art d'égarer le bon sens
 Au labyrinthe obscur des vains raisonnemens,
 Et, sous le fard trompeur des brillantes maximes,
 Donner même vifage aux vertus comme aux crimes.

De la Nature alors loin d'étouffer la voix,
 Ils cédoient sans rougir à ses plus saintes loix ;
 Ils aimoient les doux noms & de fille & de mère ;
 Le frère n'étoit point étranger à son frère ;
 Et par Philosophie, un fils dénaturé,
 Chez eux, dit-il jamais à son père éploré :

» N'attendez rien de moi pour prix de ma naissance ?
» Ma vie est-elle un fruit de votre bienfaisance ?
» Pressé de l'aiguillon des amoureux désirs,
» Cherchiez-vous mon bonheur au sein de vos plaisirs ?
» Des foibleſſes du ſang ma raiſon me délivre :
» Non , je ne vous dois rien que le malheur de vivre «.

Gloire vous ſoit rendue , ô ſublimes Penſeurs ,
Qui nous dénaturez pour nous rendre meilleurs !
Des François convertis en un peuple de Sages ,
Recevez à jamais l'encens & les hommages ;
Que vos dogmes fameux , ſemés dans tous les rangs ,
Soient l'oracle du Peuple & la leçon des Grands ;
Que , d'un commun effort , le Mortier & la Croſſe ,
De l'Encyclopédie élèvent le Coloſſe ;
Et , dans ce nouveau Ciel peuplé de vos Élus ,
Soyez enfin les Dieux de ceux qui n'en ont plus.





AVERTISSEMENT

POUR LA SATIRE SUIVANTE.

VOLTAIRE avoit adressé une *Épître à Boileau*. Cette *Épître* commençoit par ces deux vers :

Boileau, correct Auteur de quelques bons *Écrits*,
 Zoïle de Quinaut, & Flatteur de Louis.

Le reste de la Pièce étoit à peu près sur le même ton. Voltaire, qui ne ménageoit pas les injures à Despréaux, se prodiguoit à lui-même toute sorte d'éloges. Admirateur & Disciple de Despréaux, je crus devoir repousser les traits qu'on lançoit à cet illustre mort, & j'osai le faire parler lui-même. Ce fut une témérité que le motif seul pouvoit faire excuser. Il paroît bien que le Public n'a pas pris, contre ce grand Poète, les mauvaises impressions que nos Beaux-esprits voudroient lui donner; puisqu'il fit quelque bon accueil à celui qui prit le nom de Boileau pour le défendre, & qui n'étoit vraiment qu'une ombre de Boileau.

S A T I R E V.

BOILEAU A VOLTAIRE.

VOLTAIRE, Auteur brillant, léger, frivole & vain,
 Zoïle de Corneille, & flatteur de Saurin (*),
 Toi, qui feignant toujours de blâmer la Satire,
 As vaincu l'Arétin Maître en l'art de médire;
 D'où vient que ton esprit, si foible à son déclin,
 Sur un ton familier, moins plaifant que malin,
 Ose, en vers dépourvus de cadence & de nombre,
 Faire insulte à ma cendre & gourmander mon ombre?

Es-tu donc de complot avec ces Beaux-esprits,
 Qu'on entend, contre moi, déclamer dans Paris;
 Qui veulent désormais, après cent ans de gloire,
 De mes vers trop connus étouffer la mémoire;
 Pour leur propre intérêt, tendres à leur prochain,
 Du malheureux Pradon prennent la cause en main;
 Canonisent les Sots immolés dans mes rimes,
 Et comptent mes bons mots au rang des plus grands crimes;
 Tout prêts à me damner, s'ils pouvoient croire en Dieu?

Mais on les voit, pour toi transportés d'un beau feu,

(*) Voltaire a comparé le *Spartacus* de Saurin aux meilleures Pièces de Corneille.

Accueillir, tous les mois, tes fatires nouvelles,
 Comme à des jeux d'esprit, fourire à tes libelles,
 Et d'aïse se pâmer, lorsque, du même ton,
 Tu viens à bafouer Jésus-Christ, ou Fréron.

Quoi? sans aucun remords de tes écarts cyniques,
 C'est toi qui veux flétrir mes lauriers satiriques?
 Hé bien donc, raisonnons: car toujours badiner,
 Plaïsanter follement, sans jamais raisonner,
 C'est imiter le singe & payer en gambades:
 Laissons les quolibets & les fornottes fades;
 Voyons qui de nous deux, par une sage loi,
 A fait de la Satire un plus utile emploi.

A l'école du Goût, formé dès ma jeunesse,
 Sous les Maîtres fameux de Rome & de la Grèce,
 Amoureux de la gloire & de la vérité,
 Mon esprit ne put voir, sans en être irrité,
 Sous l'air du Bel-esprit la Sottise hardie
 Triomphant du mérite, & par-tout applaudie:
 J'en devins l'ennemi. Quoique jeune, inconnu
 Et contre le torrent de moi seul soutenu,
 Plein de courage, armé d'une savante audace,
 J'attaque Chapelain, maître alors du Parnasse.
 De l'Hôtel Rambouillet l'Oracle & le Héros,
 Cotin du mauvais goût assemble les Bureaux;
 Le sifflet à la main, je le poursuis sans cesse.
 Au Bouffon démasqué je montrai sa bassesse;

Et non moins ennemi d'un style trop hautain ,
De son trône usurpé je renverfai Lucain.
Des succès de Pradon je fis rougir la Scène.
Quinaut cessa bientôt d'affadir Melpomène ,
Et ses vers doucereux , à l'Opéra vantés ,
Ne pouvant être lus , du moins furent chantés.
De mes Maîtres enfin embrassant la vengeance ,
J'enfevelis Perraut sous sa propre ignorance ,
Rejetant sur lui-même , avec plus d'équité ,
L'affront dont il fouilloit la docte Antiquité.
De tout méchant Auteur intraitable adverfaire ,
Mais aussi du génie admirateur sincère ,
Jamais , de mes Rivaux bassément envieux ,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux ;
Aux Cabales jamais je ne prêtai l'oreille ,
Et de Racine épris , j'applaudis à Corneille.

Si ma Muse souvent lançoit des traits moqueurs
Sur les Sots protégés & leurs sots Protecteurs ,
Pour vaincre des esprits l'entêtement crédule ,
Le Vrai pénètre mieux , armé du Ridicule.
Mais a-t-on vu la Haine , infectant mon pinceau ,
Des mœurs de l'Écrivain tracer un noir tableau ?
Me vit-on emprunter des mains de l'Imposture
Une plume trempée & de fiel & d'injure ?
Du Poète ennuyeux censurant le travers ,
J'épargnai son honneur , & je siffiai ses vers.

Ma Muse, dans ses jeux retenue & sévère,
 Sut révéler toujours ce qu'il faut qu'on révère;
 Loin d'oser, par des traits d'inférieure gaité,
 Faire, aux dépens de Dieu, rire l'Impiété.
 Mes rimes n'ont jamais alarmé l'Innocence:
 J'aimai la Liberté, j'abhorrai la Licence.
 Malin dans mes écrits, doux, simple dans mes mœurs,
 Par l'amour seul du vrai, fatal aux fots Rimeurs,
 Du mauvais goût, sur eux, mes vers faisoient justice;
 Et, je dois m'en flatter, mon utile malice
 Soutint le goût naissant, & le vit triompher
 Des barbares Rimeurs tout prêts à l'étouffer.
 Mon Siècle a recueilli les fruits de ma Satire.

Mais toi, qu'en ces combats un prix moins noble attire,
 Qui, jaloux des grands noms, voudrois, sur leurs débris,
 Régner seul au Parnasse avec tes seuls écrits;
 L'Ambition, l'Orgueil, l'Envie, ou la Vengeance,
 Contre les vrais talens arment ta médifance.
 A tes yeux ennemis leur gloire est un tourment.

Le Parnasse eut horreur de ton emportement,
 Quand tes mains déchiroient la couronne superbe
 Que l'illustre Rousseau partage avec Malherbe.
 Par combien de noirceurs tes vers calomnieux
 Sa flattoient d'obscurcir un nom trop glorieux!
 Et jusqu'en son tombeau, sur sa cendre immortelle,
 Chaque jour tu vomis ta rage criminelle;

Comme si tes fureurs, qui ne respectent rien,
 Pouvoient déshonorer d'autre nom que le tien!
 Contre le Grand Corneille, avec plus d'artifice,
 Cherchant à colorer ta jalouse injustice,
 Tu viens, loueur perfide, & Scudéri nouveau (*),
 Gloser malignement sur l'endroit le plus beau,
 Le dégrader par-tout de sa hauteur divine,
 Ravaler à dessein le rival de Racine,
 Prêt à mettre à tes pieds Racine & son rival.
 Rien ne te fut sacré. Bossuet & Pascal,
 Malherbe, Fénelon, La Fontaine, & moi-même;
 Car la Postérité, notre arbitre suprême,
 M'accorde ici le droit de me nommer comme eux:
 Tous méritoient ta haine, ils étoient trop fameux,
 Du mérite éminent détracteur & faux Juge,
 La Médiocrité trouve en toi son refuge;
 De tout mérite obscur protecteur déclaré,
 Le Sot qui t'admira par toi fut admiré.

Saint-Lambert, qui, pour toi, dégrade les Corneilles(**);
 Te voit prôner ses vers comme autant de merveilles.

(*) Scudéri fit des Remarques sur le *CID*, pour le dénigrer. Voltaire en a fait sur toutes les Pièces de Corneille, dans la même intention. C'est en cela seulement que l'on compare Voltaire à Scudéri, quoique celui-ci ait fait aussi un Poème épique & des Tragédies. On peut voir dans les différens Ouvrages de Voltaire, avec quelle légèreté, & quelle fausseté de goût, il critique tous les Grands Hommes du dernier siècle, dont il est parlé en cet endroit.

(**) M. Saint-Lambert, vers la fin de ses *Saisons*, couronne Voltaire, *Vain-*

Cependant Saint-Lambert, dans ses tristes *Saisons*,
 Nous fait transfir de froid, même aux jours des moissons,
 Et, contre la Critique armé d'étrange forte,
 Pour défendre ses vers il obtiendra main-forte (*).
 La Harpe, à te louer non moins ingénieux,
 Appelant ton *Oreste* un chef-d'œuvre des Cieux,
 Se promet bien, dans peu, d'être ton légataire (**).
 On te voit à *Mentor* préférer *Bélifaire*;
 Car toujours Marmontel, d'un goût sublime & sain,
 A préféré Voltaire à tout, même à Lucain.
 Par toi du mauvais goût la Cabale affermie,
 Menace d'envahir toute l'Académie.

queur des deux Rivaux qui règnent sur la Scène; & Voltaire, dans son *Épître*
 à Boileau, riposte à ce coup d'encensoir par celui-ci :

Où, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
 Sur ma tombe qui s'ouvré a répandu des fleurs.
 Aux sons harmonieux de son luth noble & tendre,
 Mes manes consolés chez les Morts vont descendre.

Ce commerce d'éloges a fait dire à quelqu'un, que M. Saint-Lambert avoit
 tiré une lettre de change sur Voltaire, & que celui-ci l'avoit payée à vue.

(*) On fait comment M. Saint-Lambert surprit un ordre pour faire arrêter
 la Critique de ses *Saisons*, & l'Auteur de la Critique.

(**) Voltaire écrivoit à tous les jeunes gens qui vouloient bien louer ses
 plus foibles Ouvrages, qu'il les mettroit sur son Testament. Il promettoit un
 legs considérable à celui qui loueroit le plus *Oreste*. Quoique Voltaire fût très-
 riche, la succession n'auroit pas suffi pour tant de legs. Le Testament de
 reconnoissance n'a pas eu lieu. M. de la Harpe fut tellement piqué de se
 voir frustré d'un legs si souvent promis, & si souvent gagné, qu'à la mort
 de Voltaire, il fit une sortie violente contre quelques-uns de ses Ouvrages.
 Les Héritiers, indignés, lui prouvèrent que le legs avoit été amplement payé
 d'avance; & alors il fit l'Apothéose de Voltaire.

Tu laisses d'Alembert raisonnant de travers,
Aux loix de son compas soumettre l'art des vers;
Et Thomas, tout bouffi de son style hydropique,
Sonner en fanfaron de la trompette épique.
Béverley, sur la scène entassant les horreurs,
Vient, sans crainte, hurler ses bourgeoises fureurs.
Que tous enfin, épris d'un goût faux & bizarre,
Inventent, chaque jour, quelque sottise rare;
On te verra, pour eux, quoiqu'à médire enclin,
Complaisant & discret, applaudir même à Blin.
On te verra brûler ton encens pour Delile,
Dont le vers sec & froid vient nous montrer Virgile
De tout son or antique, avec soin, dépouillé,
Et de clinquant françois galamment habillé.

Mais, parmi tant d'Auteurs, dont la sottise altière
Offroit à tes bons mots une riche matière,
A qui de ta Satire as-tu lancé les traits?
A ceux qui, du bon sens vengeant les intérêts,
Tâchoient de rappeler sur leurs traces fidelles
Le vrai goût délaissé pour de honteux modèles,
Et de qui le génie, encor ferme aujourd'hui,
Aux Beaux-Arts chancelans prête un dernier appui:
Au mâle Crébillon, ton Rival, & peut-être,
Malgré tous ses défauts, ton vainqueur & ton maître;
A cet esprit profond & brillant à la fois,
Peintre aimable de Gnide, & l'Oracle des Loix;

Au sublime Buffon , au vertueux Racine (*),
 Rare & digne soutien d'une illustre origine ,
 Au Poëte élégant , qui , sur la scène en pleurs ,
 Fit gémir de Didon l'amour & les douleurs ;
 A ce Chantre léger , dont les sons pleins de graces
 Ont d'un oiseau causeur illustré les disgraces (**).
 De tous ceux dont la gloire éveille ton courroux ,
 Et fait darder contre eux ton aiguillon jaloux ,
 L'éloquent Genevois , de ta dent acharnée ,
 A le plus ressenti l'atteinte empoisonnée :
 Car ton esprit , sans frein dans ses jeux médifans ,
 Ne fait point se borner aux traits fins & plaisans
 D'un bon mot qui nous pique , & jamais ne déchire ,
 Fait naître sur la bouche un innocent sourire ,
 Et d'un front fourcilleux défarme la rigueur.
 Tes traits veulent porter la plaie au fond du cœur.
 Tu fais arme de tout : l'infame Calomnie
 Te souffle son poison & devient ton génie.
 A ces lâches noirceurs ton vers est assorti.
 Souvent ton Apollon , en Vadé travesti (***)

(*) Racine le fils , Auteur du Poëme de *la Religion*.

(**) Voltaire a écrit dans ses Questions sur l'Encyclopédie , qu'on ne lisoit plus *Vert-vert*.

(***) Allusion à ces Recueils de facéties bouffonnes , que Voltaire a données sous le nom de *Guillaume Vadé* , de Jérôme Carré , &c.

Va dans les carrefours, sous les treteaux des Halles,
Ramasser un vil tas d'injures triviales,
De fales-qualibets, & de plates horreurs,
Que vomit la canaille en ses basses fureurs.

Mais c'étoit peu pour toi, jouet de ta démence,
D'outrager le bon sens, les mœurs & la décence;
Il te falloit encor, Goguenard criminel,
De tes affreux bons mots faire frémir le Ciel.

Quiconque fait la guerre à ton audace impie
Est bientôt le martyr de ta philosophie;
Son esprit, ses vertus, ses talens, tout n'est rien:
C'est un sot à tes yeux, si-tôt qu'il est Chrétien (*).
Tu vas, pour l'accabler de fades railleries,
Épuiser tout le sac de tes bouffonneries,
Ameuter, contre lui, ce furieux troupeau
Que l'Incrédulité range sous ton drapeau,
Et qui, dès que son Chef lui désigne sa proie,
Au même instant, contre elle, incessamment aboie.

Mais un esprit vulgaire, à ta Secte agrégé,
Par toi, se voit soudain en grand homme érigé.
Des noms les plus pompeux ta Muse l'apostrophe:
O l'esprit lumineux ! le divin Philosophe !

(*) Comme il auroit été trop dur d'appeler le sublime Bossuet, un sot, Voltaire a pris le parti de le faire passer pour un hypocrite, qui ne croyoit pas un mot de cette Religion qu'il a prêchée & défendue avec tant de zèle & d'éloquence. Il a dit que Fénelon étoit mort avec les sentimens d'un Encyclopédiste, & que Pascal étoit un hypocondre dont le cerveau étoit blessé.

Et ta voix, entonnant sa louange en grands vers,
En fera retentir l'écho de tes déserts (*).

Il est vrai que, pour toi, ce Docteur en intrigues

Va sans cesse éveiller les complots & les brigues;

Aux femmes, aux enfans, de maison en maison,

Il fait de tes écrits avaler le poison;

Il voit sa million en cent lieux applaudie,

Et convertit les cœurs à l'Encyclopédie.

» Tout beau, me diras-tu; va, tu prétends, en vain,

» Soumettre à ta censure un Livre si divin.

» Jamais ton Siècle entier, si peu philosophique (**),

» N'eût fait au Genre humain ce présent magnifique,

» Chef-d'œuvre où l'on rassemble, avec un art parfait,

» Goût, génie & raison, rangés par alphabet.

» Admire, comme nous, le fruit de nos maximes.

» Que notre Siècle est grand! que de vertus sublimes!

» Comme on voit triompher la Sagesse & les Mœurs!

» Comme l'Humanité rapproche tous les cœurs!

» Par-tout germe le grain de la Philosophie;

» Sous les glaçons du Nord il pousse & fructifie.

(*) Ces vers font allusion à ceux-ci d'une Épître de Voltaire :

Les échos des rochers qui ceignent ce désert,
Répètent après moi le nom de d'Alembert.

(**) Voltaire & ses suppôts n'ont cessé de dire que le siècle dernier étoit un siècle pusillanime & sans lumières; où personne, excepté Perraut, n'auroit été capable de faire une seule page de l'Encyclopédie. N'est-ce pas avouer, avec beaucoup d'adresse, qu'ils n'ont d'autre ambition que celle d'être des Perraut?

- » Peuples & Potentats, tous font à nos genoux.
 » Chacun ne voit, n'entend, ne jure que par nous.
 » Je vois, je vois qu'enfin tout prend une autre face :
 » Toute Religion à notre voix s'efface.
 » Il faut, & Diderot déjà me le promettre,
 » Qu'on ne distingue plus Jésus de Mahomet.
 » J'éteindrai des Enfers les flammes effroyables :
 » S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les Diables (*).
 » Tout homme n'aura plus que sa raison pour loi ;
 » Pour former sa raison, l'on n'aura plus que moi.
 » J'ai déjà des Martyrs, ainsi que des Apôtres.
 » Sur les autels détruits on bâtera les nôtres ;
 » Et tous, Princes, sujets, ignorans, Beaux-Esprits,
 » Pour Evangile enfin n'auront que mes Ecrits «.

Que dire à cet excès d'affreuse extravagance ?

O Voltaire ! Et c'est toi qui, gonflé d'arrogance,
 D'une honnête Satire oseras me blâmer,
 Et, jaloux de mon nom, croiras le diffamer !
 Mais veux-tu qu'un moment dissipant la fumée
 Dont l'encens des Flatteurs enfle ta renommée,
 Au miroir éternel que tient la Vérité,
 Je découvre ton fort dans la Postérité ?

(*) Ceci est une parodie de ces vers de Voltaire, dans son *Eptre à Boileau* :

Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
 Aux Badauts effarés dire mon sentiment.
 Je le veux dire encor dans les royaumes sombres,
 S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

Si l'ardeur de briller en tout genre d'écrire,
La licence à penser, l'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer sans approfondir rien,
Et de faire beaucoup, au lieu de faire bien;
La fureur d'étaler, sans règle & sans mesure,
Un vernis imposteur qui masque la Nature,
De sacrifier tout à de vains ornemens
Qui semblent mendier les applaudissemens;
En un mot, si l'Esprit, avec toute sa suite,
L'Antithèse sur-tout, sa vive favorite,
Le Clinquant, mēveilleux pour éblouir les sots,
Et le Fatras pompeux monté sur les grands mots,
Pouvoit, dans l'avenir, conserver tout son lustre,
Tu devrois y briller au rang le plus illustre:
Mais l'esprit s'use enfin sous la lime du Temps.
La gloire du Génie est de vaincre les ans.
L'Avenir, éclairé dans ses libres suffrages,
Ne les mesure point au nombre des ouvrages,
Et garde le laurier qu'aux Auteurs il promet,
Non pour le plus fécond, mais pour le plus parfait.
Toi, Voltaire, entassant volume sur volume,
Jamais rien d'achevé n'est sorti de ta plume.
Voit-on dans tes Ecrits, à la hâte jetés,
Ces traits profondément conçus & médités;
Où l'esprit, arrêté par un charme fidèle,
Découvre chaque jour quelque beauté nouvelle,

Et qui, de la Nature en tout temps avoués,
Chez nos derniers neveux feront encor loués ?
Tes Ouvrages font faits pour ton Siècle frivole ;
Tes défauts complaisans t'en ont rendu l'idole.

Sous ta plume, changeant & de forme & de ton ;
Chaque genre n'a plus rien à soi que son nom.
Par toi de vains atours Melpomène parée ,
Romanesque Héroïne , à la marche égarée ,
Outrageant à la fois & la Nature & l'Art,
Sans mœurs, sans caractère, agit, parle au hasard.
Grace à tes soins, Thalie est un monstre grotesque ,
Larmoyant & bouffon, philosophe & burlesque ;
Et tu fais travestir, par ton art charlatan,
L'Épopée en Histoire, & l'Histoire en Roman.

Pourvu qu'un mot faillant à chaque instant pétille ;
Que de traits imprévus le style éclate & brille ;
Qu'importe de choquer & bon sens & raison !
On amuse la foule, il suffit ; tout est bon.

Voltaire, c'est ainsi que tes beautés fragiles
De ton Siècle ébloui charment les yeux débiles ;
Et que, du vrai talent méconnoissant le prix,
On rabaisse à tes pieds de sublimes Esprits.
Mais crains que, pour venger leur gloire combattue ;
L'Avenir, à son tour, ne brise ta statue :
Crains enfin qu'un beau jour, au Parnasse François,
Chacun te demandant compte de tes succès,

N'accuse les larcins qui parent tes Ouvrages ;
 Et que tous ces oiseaux , reprenant leurs plumages ,
 Ne chassent leur vainqueur honteux , & dépouillé
 Des furtives couleurs dont il avoit brillé.

Adieu : car aussi bien je vois , à ce langage ,
 Dans tes yeux pétillans étinceler la rage.
 Apprends à respecter tes Maîtres au tombeau ,
 Et que , tout mort qu'il est , il faut craindre Boileau.



SATIRE VI.

L'INTRIGANT.

Vous avez donc quitté notre obscure Province,
Et, lestement chargé d'une bourse assez mince,
Vous venez à Paris chercher un fort plus doux ?

LE PROVINCIAL.

Oui, tel est mon espoir.

L'INTRIGANT.

Hé bien, que voulez-vous ?

Qu'attendez-vous de moi ?

LE PROVINCIAL.

Que votre expérience

Conduise en mes projets ma docile ignorance.
A vos conseils prudens je veux m'abandonner.

L'INTRIGANT.

Pour des conseils, mon cher, je puis vous en donner.
Qui connoît mieux que moi les mœurs de cette ville ?
La science du Monde est l'art le plus utile.
On cherche la Fortune, elle est entre nos mains.
Les travers insensés, les erreurs des humains,

Voilà pour l'industrie une mine profonde,
 Et plus elle est fouillée, & plus elle est féconde.
 Plions-nous à leurs mœurs; vivons, pensons comme eux;
 De leurs propres défauts parons-nous à leurs yeux;
 Careffons leurs penchans, courtifons leurs caprices,
 Et mettons à profit leur sottise & leurs vices.
 L'homme est froid pour le bien; l'intérêt l'endurcit;
 La voix des Passions le charme & l'adoucit.
 Voulez-vous avec lui partager ses richesses?
 Il faut moins le servir que flatter ses foibleffes.

Oui, c'est en cultivant cet art souple & flatteur;
 Que vous pourrez fléchir l'orgueil d'un Protecteur.
 Par les plus humbles soins affectez de lui plaire;
 Rendez-vous complaisant, vous ferez nécessaire.
 La barrière du rang va tomber devant vous;
 Il va vous confier ses secrets les plus doux.
 Faut-il passer un bail avec une Maîtresse,
 Ou gagner un mari? c'est à vous qu'il s'adresse.
 C'est vous qui, le matin, admis à son boudoir,
 Arrangez avec lui tous les plaisirs du soir,
 Tandis qu'en l'antichambre, avec impatience,
 Les Courtisans en foule implorent audience.
 Cherche-t-on à s'ouvrir un accès jusqu'à lui?
 Veut-on, pour quelque grace, acheter son appui?
 On vient à vous d'abord; c'est vous qu'on sollicite;
 Le Duc & le Prélat vont vous rendre visite;

Vous êtes le Patron, le cher Ami des Grands;
Même il ne tient qu'à vous d'être de leurs parens.
Chez vous pleuvent les dons, solide récompense
Des faveurs du Visir, que votre main dispense;
Et vous pourrez bientôt, de ces dons glorieux,
Acheter le village où font nés vos aïeux.

L E P R O V I N C I A L.

Insensé qui se fie à ces hautes promesses!
Je fais que la Fortune, aveugle en ses caresses,
Dans son char, en passant, enlève quelquefois
De ces enfans perdus, qu'elle adopte sans choix:
Sous l'œil de la Faveur elle-même les place;
Pour eux, du cœur des Grands elle amollit la glace;
Et par ces vils ressorts, ouvrages de ses mains,
Gouverne obscurément les Maîtres des humains:
Mais à ces jeux du fort combien doivent s'attendre?
D'un espoir si hardi je saurai me défendre;
Et d'un succès moins rare on peut se contenter.

L' I N T R I G A N T.

Dans le Monde, il n'est rien qu'on ne doive tenter.
L'Audace nous sert mieux souvent que la Prudence,
Et l'on parvient à tout à force d'impudence.
L'Ambition timide est toujours un défaut,
Et pour atteindre au but il faut viser plus haut.

Sous ses prétentions cachant ses espérances,
 Mais puisqu'an lieu de prendre un élan courageux,
 A des succès communs vous rabaissez vos vœux,
 Paris vous offrira mille routes obscures
 Qui mènent sourdement à des fortunes sûres.
 Chez un riche Vieillard, sans femme & sans enfans,
 Sachez vous introduire; épiez ses penchans;
 Devinez & louez ses goûts les plus fantasques;
 De son humeur chagrine essuyez les bourasques.
 Il se plaindra du froid dans le mois le plus chaud;
 En sa chambre échauffée, étouffez, s'il le faut.
 Le sommeil, dans la nuit, fuit long-temps sa paupière;
 Lisez-lui jusqu'au bout quelque œuvre de Cubière.
 Un mets a-t-il piqué son appétit gourmand,
 Apprêtez-le vous-même, il sera plus friand.
 Et, comme la Vieillesse est parfois débauchée,
 D'un Tendron de seize ans si sa vue est touchée,
 En fussiez-vous épris, & vous préférât-on,
 Menez la jeune Aurore au lit du vieux Tithon.
 Sur-tout qu'un long refus, irritant son caprice,
 Égale à vos douleurs le prix du sacrifice;
 Et qu'un bon testament, écrit à votre gré,
 Console, malgré vous, votre amour éploré.
 Si la Loi lui prescrit un autre Légataire,
 Armez-vous prudemment des droits d'un Donataire;

Et changeant tous ses biens en d'utiles papiers,
Frustrerez impunément l'espoir des Héritiers.

Il est d'autres secrets qu'on pourroit vous apprendre:
Cet exemple suffit, si vous savez m'entendre.
Suivant l'occasion, les hommes & les temps,
Vous saurez appliquer mes conseils importans;
Enfin de ce beau mot n'oubliez pas l'usage:
Les foibleesses des Sots font le profit du Sage.

L E P R O V I N C I A L.

Je n'en fais point le mien, à parler franchement.
Je n'ai pas un esprit que l'on bride aisément;
L'ombre d'une noirceur le cabre & l'effarouche.
Mes yeux démentiroient ce que diroit ma bouche.
Ma franchise, inhabile à ce rôle imposteur,
Auroit bientôt jeté le masque de flatteur.
Dans un plus droit chemin daignez être mon guide.

L' I N T R I G A N T.

Hé bien, il en est un plus droit & plus rapide.
N'êtes-vous pas l'époux de quelque aimable objet?

L E P R O V I N C I A L.

Non, grace au Ciel!

L' I N T R I G A N T.

Pourquoi?

L E P R O V I N C I A L.

Quel seroit mon regret

De quitter une épouse aimable & dans les latins ?
C'est pour les cœurs heureux que l'Hymen a des charmes.

L'INTRIGANT.

Bon ! voilà de grands mots puisés dans les Romans.
Dans la Province encore a-t-on des sentimens ?
Défaites-vous ici de ce jargon futile.
L'Hymen n'est point charmant, mais il peut être utile.
Que ne peut la Beauté ? son trône est dans Paris.
Combien nous y voyons de ces heureux maris,
Sans esprit, sans talens, voués par la Nature
A traîner sans espoir leur vie ingrate & dure,
Qui, du lit de l'Hymen aliénant les droits,
Ont élevé leurs fronts aux plus brillans emplois !
Mais vous avez du moins une sœur jeune & belle ?

LE PROVINCIAL.

Oui. Grace, esprit, douceur, on trouve tout en elle ;
Et par son innocence elle est plus belle encor.

L'INTRIGANT.

Innocence & beauté ! vraiment c'est un trésor.
C'est à Paris sur-tout que l'innocence est chère.
On se dégoûte un peu des Beautés à l'enchère,
Dont la bouche impudente, & dont l'œil effronté,
En vendant le Plaisir, font fuir la Volupté,
Et qui, d'un air distrait, froides à vos tendresses,
Calculent dans vos bras le prix de leurs caresses.

On aime un jeune objet , aux appas innocens ,
 Dont le premier désir vient d'éveiller les sens ,
 Qui feint de refuser , d'un œil timide & tendre ,
 La leçon du plaisir qu'elle brûle d'apprendre.
 Ce mélange charmant d'ivresse & de pudeur
 De nos Galans éteints ranime la froideur ;
 Et le naïf transport des Voluptés novices
 A ces cœurs épuisés offre encor des délices.
 Certes , si votre sœur avoit suivi vos pas ,
 La Fortune bientôt vous eût tendu les bras.

L E P R O V I N C I A L .

Que me proposez-vous ?

L' I N T R I G A N T .

La plus douce manière
 D'enrichir promptement votre famille entière ;
 Ce que les plus hupés pratiquent , chaque jour ,
 Pour prendre un vol rapide à l'Armée , à la Cour.
 N'en avons-nous pas vu , par cette heureuse adresse ,
 élever leur bassesse ,
 D'une Beauté suspecte emprunter leur éclat ,

L E P R O V I N C I A L .

Ces temps-là ne sont plus ; perdons-en la mémoire ;
 Et les Mœurs sur le trône ont réparé sa gloire.
 De ces vils corrupteurs les succès insolens
 Peuvent-ils ennoblir leurs infames talens ?

Moi, j'irois, d'une ſœur affichant l'indécence,
 Trafiquer ſes appas, vendre ſon innocence !
 J'oſerois demander à la Lubricité
 D'un double déshonneur le ſalaire effronté !

L'INTRIGANT.

Vous avez de l'honneur, & vous cherchez fortune ?
 Quittez des Préjugés la morale importune ;
 Prenez l'eſprit du monde où vous voulez entrer,
 Ou dans votre Province allez vous enterrer.

LE PROVINCIAL.

Quoi ? Pour ſe diſtinguer, un talent eſtimable
 Ne peut-il plus s'ouvrir quelque route honorable ?

L'INTRIGANT.

Les honnêtes talens ne conduiſent à rien !
 A quoi peuvent ſervir vos tristes gens de bien ?
 L'intérêt, le plaifir ſont notre unique affaire.
 Ira-t-on accueillir une Vertu ſévère,
 La payer pour tenir la bride à nos deſirs,
 Pour cenſurer nos goûts, & gronder nos plaifirs ?
 Aura-t-elle l'emploi de réprimer le vice,
 De meſurer nos gains au taux de la juſtice,
 D'offrir à l'Intérêt un tarif innocent ;
 Et s'enrichira-t-elle en nous appauvriſſant ?
 Si vous aimez l'Honneur, aimez donc l'Indigence.
 Pour plaire dans le monde il faut plus d'indulgence.

qui se plie à tout en doit tout espérer.

L E P R O V I N C I A L.

Mais dans ce Monde enfin ne peut-on prospérer
 Qu'en outrageant les mœurs, qu'en se rendant infame,
 Et qu'en prostituant ou sa sœur, ou sa femme ?
 Si par cette indulgence on fait tout obtenir,
 N'est-il que ce chemin à qui veut parvenir ?

L' I N T R I G A N T.

Je ne vois pas du moins de chemin plus facile.
 Ce que l'art assidu d'un Intrigant habile,
 Après dix ans de soins, n'obtient que rarement,
 L'éloquente Beauté l'emporte en un moment.
 Avec son seul appui tout succès est rapide.
 Des graces, des faveurs son pouvoir seul décide.
 Son Empire est par-tout. Elle a, plus d'une fois,
 Donné des Favoris, des Ministres aux Rois :
 De Libertins mitrés elle a peuplé l'Église,
 Et de pourpre & d'hermine habillé la Sottise.
 Les plus hardis fripons, par elle soutenus,
 Des trésors de l'État ont fait leurs revenus.
 Par elle, plus d'un lâche a régi des batailles :
 Toujours battus, toujours triomphans à Versailles,
 Du François Chanfonnier effuyant les bons mots,
 Tandis que la Gazette en faisoit des Héros.

Tous les rangs font soumis à cette loi commune.
 Sous les traits d'une femme on nous peint la Fortune;
 La Fortune en effet, qui nous mène à son choix,
 Dans les mains de son sexe a remis tous ses droits.
 Conformez-vous au temps, au pays où nous sommes:
 Sans les femmes enfin n'espérez rien des hommes.
 Si, d'un premier Commis, ou d'un Fermier du Roi,
 Vous voulez arracher le plus chétif emploi,
 N'allez pas vous morfondre en prière, en visite;
 Ne faites pas, pour vous, parler votre mérite,
 Encor moins votre honneur en qui l'on ne croit pas:
 Le mérite & l'honneur y perdroient tous leurs pas;
 Vous seriez éconduit : mais, avec plus d'adresse,
 Présentez-vous d'abord à sa douce Maîtresse;
 Elle seule connoît l'art d'amollir soudain
 Le tigre Financier que l'on implore en vain.
 Pour vous rendre aussi-tôt la Belle favorable,
 Faites, sans complimens, briller l'or sur sa table.
 Ne pouvez-vous mouvoir de si puissans ressorts?
 De la Jeunesse au moins prodiguez les trésors;
 Déployez ces talens dont le charme invincible
 D'un cœur intéressé fait faire un cœur sensible.
 La Jeunesse a ses droits, son pouvoir, & souvent
 On aime à lui payer ce qu'à d'autres l'on vend.
 Que de Belles ainsi, galantes Bienfaitrices,
 Du mérite indigent ardentcs Protectrices,

Ont su , de leurs bienfaits favourant tout le prix ,
Des biens de leurs Amans renter leurs Favoris !

L E P R O V I N C I A L .

Le Monde , je l'avoue , est un vrai labyrinthe.
Je conçois , qu'égaré par l'espoir & la crainte ,
Dans l'embaras fatal de ses nombreux détours ,
On peut d'une Ariadne accepter le secours.
Il paroît assez doux que des Beautés volages
De la fortune ainsi réparent les outrages ,
Et que du Riche altier l'industrioux Rival ,
Par la loi du Plaisir , soit enfin son égal.
Mais , plus il est flatteur d'enrichir ce qu'on aime ,
Plus il est triste & vil de se vendre soi-même ,
De partager ensemble & l'opprobre public ,
Et le gain impudent d'un si honteux trafic.
D'ailleurs , je ne sens point cette soif des richesses
Qui nous fait aspirer à de telles bassesses.
Né loin de la Garonne & des feux du Midi ,
Je n'ai point ce génie & rampant & hardi ,
A qui , pour réussir , tout paroît légitime.
Je n'atteindrai jamais à ce degré sublime
Où s'élève l'Intrigue , & , d'excès en excès ,
Force enfin le Public d'absoudre ses succès.
On efface bientôt les taches d'une vie
Dont l'éclat des honneurs éclipsé l'infamie :

Mais s'abaïffer au rang des Intrigans obscurs,
 Exercer son courage aux affronts les plus durs,
 Se vouer chez un Grand à d'indignes services,
 Vil courtier de débauche, & valet de ses vices;
 Ou devenir peut-être, au métier de Traitant,
 Le complice gagé d'un fripon important,
 Piller, à son profit, quelque riche Province,
 Et grapiller sous lui dans les trésors du Prince;
 C'est avoir de soi-même un trop lâche mépris,
 Que vendre son honneur, & le vendre à ce prix.

L'INTRIGANT.

Après ces beaux discours, j'ai grand peine à comprendre
 A quoi vous êtes bon.

LE PROVINCIAL.

Hé bien, daignez m'entendre,
 Né fans ambition, je n'ai pas dû penser
 Qu'au grand art de l'intrigue il fallût m'exercer.
 A de plus doux talens, bienfaits de la Nature,
 J'ai consacré mon temps, mes soins & ma culture;
 Et mon esprit, orné d'un utile savoir,
 N'a pas trompé, je crois, ma peine & mon espoir.
 Mais que fert la science en Province ignorée,
 De la gloire qu'elle aime à jamais séparée?
 C'est ici que l'Esprit peut briller au grand jour,
 Ici tous les Talens ont choisi leur séjour.

Je fais, dans la carrière où la Gloire m'invite,
Quels sentiers épineux retardent ma poursuite.
Apprenez-moi quel art & quels heureux secours
Me peuvent applanir le chemin où je cours.

L'INTRIGANT.

Croyez-moi; vous semez en un champ bien stérile :
Pour un qui réussit, j'en vois échouer mille ;
Et, puisque la Fortune a pour vous peu d'appas,
Vous courez un chemin qu'elle fuit à grands pas.
L'Hôpital est tout près du Temple de Mémoire.
Mais que me parlez-vous de science & de gloire ?
Les Beaux-Esprits du jour, moins savans que jamais,
Se moquent de la gloire & briguent les succès.
Vous méprisez l'intrigue, & c'est-là leur science.
Instruits à cette école, & par l'expérience,
Ils ont vu que le Monde estime le savoir,
Non pas autant qu'il vaut, mais qu'il se fait valoir ;
Que souvent, par cet art, l'esprit le plus frivole,
En prônant son génie, est cru sur sa parole ;
Et que, dans tout métier, l'homme habile & sensé
Par l'adroit Charlatan fut toujours éclipsé.
L'un garde son mérite, & l'autre vend sa drogue :
Petit a la science, & Mesmer a la vogue.
Raynal est plus vanté que le sage Mabli ;
Et l'éloquent Rousseau languissoit dans l'oubli,

Tandis qu'à d'Alembert, des Rois, de nouveaux Mages
 Venoient, guidés par l'Ourse (*), apporter leurs hommages.
 Sans l'intrigue, en un mot, le mérite aujourd'hui,
 Tel qu'un foible arbrisseau, va ramper sans appui.

Marmontel ne craint plus le sort de Bélifaire ;

Mais j'ai vu Malfilâtre expirer de misère.

Le savoir eut son prix dans les siècles passés :

Devenez intrigant, vous en saurez assez :

Le talent le plus sûr est celui des cabales.

Le Parnasse est en proie à deux Sectes rivales :

L'une, éparée & sans Chefs, sans crédit, sans honneurs,

Combat pour le vieux goût & pour les vieilles mœurs.

L'autre, unie, en public, d'intérêts unanimes,

Sur les mœurs de son Siècle a réglé ses maximes ;

Et, de nos passions Orateurs complaisans,

Leurs dogmes ont séduit de nombreux partisans.

La ligue, chaque jour, croît & se fortifie.

Leur cri de ralliement c'est la Philosophie.

Ce mot tient lieu de tout ; on n'est rien sans ce mot :

Ou l'on est Philosophe, ou bien l'on n'est qu'un sot ;

Et le meilleur Ecrit n'est qu'une rapsodie,

A moins d'être timbré par l'Encyclopédie.

Marchez sous sa bannière, & pour vous signaler,

Dans sa jeune Milice allez vous enrôler.

(*) L'Ourse, Étoile du Nord. Allusion à l'Étoile qui conduisit les trois Mages.

Aimez ou haïſſez au gré de votre Secte ;
Diffamez la Vertu qui leur fera ſuſpecte ;
Et ſi l'on vous preſcrit de trahir l'Amitié ,
Soyez ingrat ſans honte , & traître ſans pitié.
Il faudra , j'en conviens , louer avec baſſeſſe ;
De Diderot lui-même admirer la ſageſſe ;
A l'égal de Plutarque exalter d'Alembert ,
Et lire , qui pis eſt , les vers de Saint-Lambert.
Mais , pour récompenser ce courage héroïque ,
On pourra vous renter d'un legs philoſophique ;
Car la Philoſophie inſtruit ſes Proteccteurs
A devenir un jour de zélés Teſtateurs.
On pourra bien encor , par faveur clandestine ,
Sur un prix de vertu fonder votre cuisine.
Si vos Ecrits nouveaux , par un rare bonheur ;
Obtiennent du bûcher le ſcandaleux honneur ,
Plus brillant qu'un Phénix qui renaît de ſa cendre ;
L'éclat de votre nom va par-tout ſe répandre :
Les cent voix du Parti , célébrant ce succès ,
Vont prôner vos Ecrits , pourvu qu'ils ſoient mauvais.
Chacun chez ſes dévots s'emprefſe à vous produire ;
Chacun cherche à vous voir , & non pas à vous lire.
On vous vante au Miniſtre , & ſur-tout aux Commis ;
Juſques en Sibérie on vous fait des amis.
Pour comble de bonheur , on vous préſente aux Dames ,
Car un Livre proſcrit touche leurs belles ames ;

Et les Sages du jour, aussi galans que nous,
 Vont, dans l'art d'intriguer, s'instruire à leurs genoux.
 Elles gouvernent tout, les plaisirs, les affaires,
 Et le sceptre des Arts orne leurs mains légères;
 Elles font les succès : l'Écrit le mieux prôné
 Vient toujours de l'Auteur qu'elles ont couronné.
 Tel s'est vu rebuté des Filles de Mémoire,
 A qui d'autres faveurs ont dispensé la gloire;
 Et le gentil Bernard, des Belles si fêté,
 S'il n'eut fait que des vers, eût été moins vanté.
 Les graces de la Cour s'obtiennent chez Ismène:
 Le Louvre a ses Elus qui se font chez Climène:
 Nos Sages, par Doris, sont meublés galamment;
 La sensuelle Églé les nourrit largement.
 Tout Abbé philosophe est cher à nos Actrices:
 Nous avons vu G*** donner des bénéfices.
 Mais je n'entreprends pas de présenter ici
 Tout l'art de la Cabale à vos yeux éclairci.
 On ne devine point, en courant dans le Monde,
 D'un art si compliqué la doctrine profonde.
 Pour vous initier dans cet obscur secret,
 Allons chez M***, ou bien chez C***.

L E P R O V I N C I A L .

Non. Je vous avouerai, d'une bouche hardie,
 Que je suis incrédule à l'Encyclopédie.

Alors qu'à ne rien croire on met sa vanité,
On peut me pardonner mon incrédulité.
S'il faut, pour mériter un beau brevet de Sage,
Des brigues, des complots faire l'apprentissage,
Si la Philosophie est un art intrigant,
Et le Sage à la mode un Sophiste arrogant;
Je n'ai point, Dieu merci, la foi philosophique:
Je ne suis point pourvu d'un talent empirique;
J'aspire à des succès que je puisse avouer,
Et je veux qu'on m'estime avant de me louer.
Il est, il est encor des âmes élevées,
Aux sources de l'honneur dès l'enfance abreuvées:
En dépit de l'Intrigue, il est des Protecteurs,
Du mérite orphelin honorables Tuteurs.
Nos Muses trop long-temps ont languï sans Mécène;
Mais sous Louis Auguste, on retrouve un Vergène.
Destaing, ressuscitant l'amour des grands exploits,
Du feu de sa valeur enflammera ma voix:
Penthièvre, à mon génie inspirant un saint zèle,
Des plus pures vertus m'offrira le modèle.
Instruit par d'Ormesson, Malherbe & Rosambo,
De l'intègre Équité je ferai mon flambeau;
Et Buffon m'apprendra par quel effort sublime
De soi-même on s'élève à la publique estime.
A qui cherche la gloire il faut de tels secours:
Voilà sous quels drapeaux je veux marcher toujours.

La Sageſſe & l'Honneur , éclairant mes Ouvrages ,
Brigueront feuls , pour moi , de ſi nobles ſuffrages ;
Et laiſſant au Sophiſte & cabale & prôneurs ,
Je ferai du parti des vertus & des mœurs.

Adieu. Je vous prédis (toute Muſe eſt Prophète)
Que les premiers lauriers qui couvriront ma tête ,
N'y feront pas poſés des mains de Saint-Lambert.

L' I N T R I G A N T .

Et moi , je vous prédis le deſtin de Gilbert (*).

(*) Gilbert , bon Poète , mort à l'Hôtel-Dieu.



S A T I R E V I I.

QUE l'homme en vains désirs se tourmente & s'égare !
 Que , pour fuir son repos , il prend un soin bizarre !
 Tant de soins cependant , ses veilles , ses travaux ,
 Tous ses vœux inquiets ne tendent qu'au repos.
 Mais quand viendra ce jour où nous l'entendrons dire :
 Enfin , reposons-nous ; ce bien nous peut suffire.
 Non , non , rien ne suffit aux vœux du cœur humain ,
 Altéré par l'ivresse & la fièvre du gain.
 Tel bornoit ses désirs à vaincre la misère ,
 Qu'un anple superflu ne sauroit satisfaire.
 Est-on riche ? on envie un sort plus opulent.
 L'ardeur d'accumuler croît en accumulant.
 Du repos désiré jamais l'instant n'arrive ;
 Image toujours chère , & toujours fugitive !
 C'est un poste d'honneur où l'on doit parvenir ;
 Des graces qu'à la Cour on brûle d'obtenir ;
 On attend qu'un bon vent ramène vers la France
 Un navire chargé d'une riche espérance ;
 On veut , rendre héritier d'un oncle précieux ,
 Avoir eu la douceur de lui fermer les yeux.

Parmi ces vains projets dont votre ame s'enivre ,
 Insensés , vous courez après l'instant de vivre ,

Sans saisir cet instant qui vous fuit sans retour ;
Et toujours malheureux pour être heureux un jour.

Où , je rends grace au Ciel qui me regarda naître :
Mon cœur de ses désirs a su se rendre maître.
Des faux biens , que poursuit l'avidè ambition ,
Jeune encor , j'ai connu la folle illusion :
Riche de peu , sans soins , & l'ame satisfaite ,
J'ai trouvé le bonheur dans mon humble retraite.

C'est là , qu'en des vallons de Pomone chéris ,
Non loin des murs bruyans du superbe Paris ,
Dans un calme profond , solitaire & tranquille ,
J'oublie & le tumulte & l'ennui de la Ville.

Je ne regrette point tout ce pompeux fracas ,
Ces plaisirs si vantés dont on est si-tôt las ,
Ces festins somptueux d'où la joie est bannie ,
Ces cercles où l'on bâille en bonne Compagnie ;
Où , d'un ton important , & sous un air de Cour ,
L'Ennui vient débiter les nouvelles du jour.

Que m'importe en effet , qu'en son aveugle audace ,
Un Ministre , frappé des traits de la Disgrace ,
Fasse , au bruit de sa chute , enfuir tous ses flatteurs ;
Que nos Grands , secondés des Avocats menteurs ,
Viennent , devant Thémis trop crédule au parjure ,
Du Public moins facile affrontant le murmure ,
Payer leurs Créanciers d'un refus solennel ,
Et gagner , par arrêt , un opprobre éternel :

Que nos Nymphes d'amour , par le gain échauffées,
Des biens de nos Seigneurs relèvent leurs trophées :

Que nos Auteurs , si fiers de leurs petits talens ,
Amusent le Public , au moins à leurs dépens ?

O , qu'à ces vains objets une ame est peu sensible ,
Qui fait goûter des champs le spectacle paisible !

Par-tout , dans ces vallons , à mes yeux enchantés ,
La Nature fourit & m'offre scs beautés ;

Et par-tout le travail , seconçant la Nature ,
Étale les trésors d'une riche culture.

Ici , Flore & Vertumne , & Pomone & Palès
S'unissent de concert pour égayer Cérés.

Ces côteaux couronnés des plus rians bocages ,
Ces champs couverts de fruits , de verdure & d'ombrages ;

De ces humides prés le frais délicieux ,

Tout me charme , m'attire & m'arrête en ces lieux.

C'est ici qu'au repos j'ai consacré ma vie :
Ici ma liberté fait mon unique envie.

Dans ce modeste asile ignoré des chagrins ,

Tous mes plaisirs sont purs , tous mes jours sont sereins.

Souvent , aux doux rayons du jour qui vient d'éclorre ,

Je vais , à son réveil , faire ma cour à Flore.

J'aime à voir s'élever , près des tendres jasmins ,

Le Lys fier de sa tige , & Roi dans nos jardins ;

Et , parmi les buissons où la rose est semée ,

Respirer du zéphyr l'haleine parfumée.

Quelquefois, en montant de côteaux en côteaux,
 Je vois se déployer des bois, des champs nouveaux;
 L'œil ne peut embrasser leur immense étendue:
 Au milieu du tableau, Paris n'offre à ma vue,
 Dans l'espace riant de ce libre horizon,
 Qu'un triste amas de murs, une vaste prison.

Quand le Ciel plus ardent me fait désirer l'ombre,
 Au lieu le plus profond d'un vallon frais & sombre,
 Où les Nymphes des eaux ont choisi leur séjour,
 Je brave, en son midi, l'astre brûlant du jour.
 Mille oiseaux, attirés sous ces ombres secrètes,
 Viennent de leurs concerts réjouir ces retraites,
 Et remplir tous mes sens d'un doux ravissement.
 Mais quel est mon regret, dans un lieu si charmant,
 D'entendre murmurer ces Naiïades plaintives
 Contre un Tyran jaloux qui les retient captives,
 Emprisonnie leur course en d'avares canaux,
 Et fait languir ces prés amoureux de leurs eaux!

O séjour enchanteur, aimable solitude,
 Quels charmes vous prêtez aux douceurs de l'étude!
 Que ma Muse, à Paris, si lente à m'inspirer,
 Avec moi, dans ces lieux, est prompte à s'égarer!
 Mais déjà de ces prés le séjour pacifique
 Calme, de jour en jour, mon aigreur fatirique;
 Ce Censeur si fâcheux à tant de fots esprits,
 En ne les lisant plus, pardonne à leurs écrits;

Et, quoiqu'un vain orgueil foit l'ame d'un Poëte,
Tout ce qu'on dit de moi n'a rien qui m'inquiète.
La Harpe impunément peut, fur moi, se venger
Des mépris du Public ardent à l'outrager;
Et ce léger Dorat, si gai dans fes injures,
Me traiter de serpent, fans craindre mes morsures.
Autrefois, j'aurois fu, d'un vers assez main,
A leur sensible orgueil laisser un long chagrin;
Aujourd'hui, fans humeur, j'endure leurs outrages.
Qu'on vante hardiment d'impertinens ouvrages,
Et que le faux Esprit, né d'un goût dissolu,
Dans son Louvre orgueilleux règne en maître absolu;
Je ne sens plus en moi cette critique audace
Qui brûloit d'immoler ce Tyran du Parnasse.
Mon esprit, qui se plaît dans un sage repos,
Renonce au vain honneur d'être l'effroi des Sots;
Par d'utiles leçons ma raison affermie,
Me devient pour moi-même une juste ennemie;
C'est à régler mon ame enfin que je m'instrui,
Et je mets à profit jusqu'aux erreurs d'autrui.

Voudrois-tu ressembler, me dis-je, à l'homme avide
Que tu vois enrichi d'une usure fordide?
Un jour l'Agriculture, avec tous ses attraits;
L'enflamme, & d'un argent fécond en intérêts,
Rassemblant, en un tas, les sommes dispersées,
Il acquiert à vil prix des terres délaissées;

Il parle tout le jour de produits & d'engrais,
 Fait abattre un vieux bois, dessécher un marais,
 Et lui-même, le soir, compte, en ses bergeries,
 Ses longs troupeaux bêlans au retour des prairies :
 Mais bientôt, dégoûté d'un séjour innocent,
 Et du repos ingrat où dormoit son argent,
 Il vend tout ; & laissant prés, bois, champs & culture,
 Court, sur de bons effets, prêter à triple usure.

Serois-tu plus heureux de changer ton destin
 Avec ce Parvenu si sot & si hautain,
 Qu'un ennui fastueux constamment accompagne,
 Et qui traîne avec lui la ville à la campagne ?
 Son orgueil vient aux champs habiter des palais.
 En vain, pour s'étourdir, il rassemble, à grands frais,
 Des Chanteurs, des Bouffons la bruyante cohue ;
 Toujours le même ennui le consume & le tue.
 Le Bonheur ne veut point tant de faste & de bruit :
 Mais il vient fréquenter mon modeste réduit ;
 Il vient, accompagné du Repos, du Silence,
 De la Simplicité, la sœur de l'Innocence.

Ainsi, libre & content dans mon obscurité,
 Je bénis tous les jours ma médiocrité,
 Qui chasse des Fâcheux l'ennuyeuse visite,
 L'importun Discoureur, l'effronté Parasite.
 Heureux mon humble toit, quand j'y puis recevoir
 Des amis qui, pressés du désir de me voir,

Ne viennent point railler ma table un peu rustique,
Ni toucher, d'une dent dédaigneuse & critique,
A quelque mets vulgaire à la hâte apprêté !
L'Amitié fait accueil à la Frugalité.
Mes Convives charmés, sous un berceau champêtre,
Se contentent des mets que ces champs ont fait naître,
De légumes légers souvent redemandés,
Et de fruits qu'à ma main les arbres ont cédés.
Mais cependant Bacchus, père de la Franchise,
Pour échauffer la Joie, à nos côtés assise,
Nous verse abondamment ces vins qu'avec amour
Il recueille aux côteaùx où j'ai reçu le jour.

Là, nous ne parlons point des nouvelles secrètes,
Qu'un Ministre jamais ne confie aux Gazettes,
Et nous ne craignons pas que de traîtres Valers
Vendent au Délateur nos propos indiscrets.
Nous ne discourons point de procès, d'héritages,
Des spectacles du jour, des modernes ouvrages ;
Si Mercier, pour nous plaire, écrit trop ou trop mal ;
Ou si le beau Vestris danse mieux qu'Auberval.
Nous semons nos repas d'entretiens moins stériles.
Nous aimons à chercher des vérités utiles :
Si l'amitié, de l'ame, est un pur sentiment,
Ou si notre intérêt nous entraîne en aimant ;
Si le souverain bien que promet la Richesse,
Ne se trouve en effet qu'en la seule Sagesse ;

Et si pour l'homme enfin il est quelque bonheur
Sans l'amour des vertus & sans la paix du cœur.
Quelquefois, du vrai beau cherchant la source pure ;
Nous voyons qu'elle coule au sein de la Nature ,
Qu'en fuyant son génie & sa simplicité ,
Croyant tout embellir , l'Esprit a tout gâté.
Notre ame , en ces discours , & s'élève & s'éclaire.
Sages amusemens , vous seuls pouvez me plaire !

Tels seront mes plaisirs dans cet heureux séjour ,
Tant que l'astre enflammé fera luire un beau jour.
Quand l'aquilon fougueux , descendant des montagnes ,
Viendra de leurs attraits dépouiller les campagnes ;
Et que les noirs corbeaux , messagers des hivers ,
De leurs croassemens attristeront les airs ;
Par les vents ennemis chassé de mon asile ,
J'irai , pour quelques mois , m'exiler à la ville.
Mais , de ma liberté plus que jamais épris ,
Il n'est lien si fort qui m'arrête à Paris ,
Si-tôt qu'à son retour la première hirondelle
Vient effleurer nos champs où Zéphyr la rappelle.



SATIRE VIII.

C'ÉTOIT pendant les jours où les âpres chaleurs
 Fendent la terre aride & font sécher les fleurs,
 Qu'arraché tout à coup de mon champêtre asile,
 Et du sein des vallons transplanté dans la Ville,
 J'allois, non chez les Grands, mendier un coup-d'œil,
 Ni dans l'Académie un ennuyeux fauteuil,
 Mais défendre un Fermier qu'on pille au nom du Prince,
 Contre un dur Exacteur, voutour de la Province.

Un soir, je parcourois ces superbes jardins,
 Jadis si fréquentés de nos Rois Citadins,
 Me plongeant sous ces bois noircis par un long âge,
 Dans la sombre fraîcheur que nourrit leur ombrage.
 Le hasard à mes yeux offrit certain Plaisant,
 Ami sûr, & loyal quoiqu'un peu médifant.
 Du plus loin qu'il me voit, il accourt, il s'écrie :
 Hé, c'est vous ! Qu'étiez-vous devenu, je vous prie ?
 Avez-vous sans retour abandonné Paris ?
 Laissez-vous le champ libre à tous nos Beaux-esprits ?
 On ne voit rien de vous, paresseux que vous êtes.
 Je crains que de vos prés les humides retraites
 Ne rouillent vos talens, & cet esprit malin
 Que le Ciel vous donna pour mordre le Prochain.

C'est dommage ; on est triste , on a besoin de rire ;
Le Siècle , Dieu merci , fournit à la Satire ;
Et nous méritons bien , pour prix de nos travers ,
Qu'on nous fasse l'honneur de s'en moquer en vers.
Vous riez : ah ! j'augure , & ma joie en est vive ,
Que la Muse aux bons mots n'est pas restée oisive ;
Et que ce long silence enfin aura produit
Quelque Ouvrage piquant , & qui fera grand bruit.
Allons , lisez-le moi ; je brûle de l'entendre ,
Et cours dans tout Paris à l'instant le répandre.

Vous vous trompez , lui dis-je , & dans mes doux loisirs ;
Mon cœur moins inquiet s'est fait d'autres plaisirs.
Dans le feu du jeune âge , & tout novice encore ,
Sur la scène du Monde à peine on vient d'éclorre ,
Tout surprend , tout nous choque & déplaît à nos yeux ;
On voudroit d'autres mœurs , & que tout allât mieux.
Ne trouvant nul profit au mal que l'on voit faire ,
L'odieuse Injustice émeut notre colère ;
Et sans cesse entourés de Méchans & de Sots ,
Leur aspect affligeant trouble notre repos.
On se sent dévoré d'une bile caustique ,
Et rien n'est à l'abri de notre humeur critique :
On croit que , par des traits , ou mordans , ou railleurs ;
En frondant les Humains on les rendra meilleurs ;
Qu'un charitable affront va convertir le vice ,
Corriger la sottise , effrayer l'injustice :

Mais foyez, dans vos vers, ou plaifant ou chagrin,
L'un rit, l'autre s'offense, & chacun fuit fon train.

Bien fou qui prétendroit à réformer le monde!

» Que m'importent les cris du Peuple qui me fronde « !

Difoit ce Magistrat, fléau d'iniquité,

Craint, abhorré de tous, & pourtant respecté.

» Je fais, pourfuivoit-il, qu'en fecret on m'outrage,

» Que le foible à ma voix n'obéit qu'avec rage,

» Qu'on frémit à mon nom, que mes jours font maudits;

» Le Peuple me condamne, & moi je m'applaudis;

» Et laiffant s'exhaler fon impuiffante injure,

» J'écrase en fouriant ce Peuple qui murmure «.

Quand la voix de l'Honneur parle en vain à des fouds,

Que peuvent d'un Censeur les ftériles difcours?

Celui que rien ne touche, agit & laiffe dire.

Qui brave le mépris, ne craint point la Satire.

Auffi, dès que les ans amènent l'âge mûr,

L'efprit devient plus doux, fi le cœur eft plus dur.

Pour tout autre que nous, armés d'indifférence,

Le mal qui nous épargne obtient notre indulgence:

Aux mœurs qu'on cenfuroit on fait fe conformer;

On fe fert des méchans au lieu de les blâmer.

Si, du Monde éloigné, fous un abri paifible,

On conferve un efprit aux vices moins flexible;

Détaché pour jamais des mortels corrompus,

On pardonne aifément à ceux qu'on ne craint plus.

Il faudroit s'occuper des méchans pour les peindre ;
 Il faudroit les haïr ; mais il vaut mieux les plaindre.
 Celui que fon courage ; après un long effort ,
 Loin du courant fatal , a pouffé vers le bord ,
 Tranquille fpectateur , affis fur le rivage ,
 Ne fait point le procès à ceux qui font naufrage.

L' A M I.

Vraiment , fur un fujet fi gravement traité ,
 Le mielleux Condorcet n'eût pas mieux differté.
 Quoi ? faut-il , fi le Monde eft infensé , perfide ,
 S'enfevelir vivant dans quelque Thébaïde ,
 Et , nouvel Héraclite , enveloppé d'ennui ,
 Pleurer amèrement fur les erreurs d'autrui ?
 Le Monde , à mon avis , eft une Comédie ;
 Chacun à s'y tromper s'intrigue & s'étudie :
 Mais , fans y prendre un rôle & le mafque d'Acteurs ,
 Lailfons jouer la farce , & foyons fpectateurs.
 Ne voyons les méchans qu'au jour du ridicule ;
 Amufons-nous des fots , & rions fans fcrupule.
 Car je n'approuve pas ces vaporeux Auteurs ,
 Des maux du Genre humain fombres Calculateurs ,
 Dont la Mufe , toujours farouche , atrabilaire ,
 Contre les mœurs du temps déclame avec colère ,
 Et qui vont en tous lieux , d'un œil trifte & cruel ,
 Fureter des noirceurs pour en nourrir leur fiel.

Je n'aime point des vers dictés par les Furies.

L' A U T E U R.

Mais vous, Expert malin en fines railleries,
Qui voulez qu'un Censeur, par la joie excité,
Emprunte tous ses traits des mains de la Gaîté,
Que les Jeux & les Ris lui dictent la Satire;
De grace, où trouvez-vous si grand sujet de rire ?
Le tableau de nos mœurs vous paroît-il plaisant ?
Le théâtre du Monde est-il bien amusant ?
De ce Siècle engourdi d'un vice léthargique,
Le fidèle portrait deviendra-t-il comique ?
Le ridicule égaye & prête à l'agrément ;
Mais la perversité résiste à l'enjouement.
Et comment plaisanter, quand la bile est émue
De tant d'objets hideux qui révoltent la vue ;
Quand on ne voit par-tout que des cœurs dépravés ;
D'égoïsme endurcis, & de luxe énervés ;
Hommes indifférens aux humaines misères,
Croyant que tout va bien s'ils font bien leurs affaires ;
Citadins étrangers dans leur propre pays,
Qui ne sont citoyens, pères, époux, ni fils ;
De l'endurcissement se faisant un système,
Amis de tout le monde, & n'aimant rien qu'eux-même,
Insensibles à tout, & d'un œil hébété,
Nous vantant en bâillant leur sensibilité ?

Peut-on représenter sous des couleurs aimables
 Des travers odieux & des mœurs si coupables ;
 Du perfide intérêt tous les crimes divers ;
 Les Pauvres corrompus , & les Riches pervers ;
 Tous à s'entre-piller travaillant sans relâche ;
 Le Puissant vil & dur , le Foible vil & lâche ;
 Ceux-là voleurs titrés & justement haïs ;
 Ceux-ci fripons obscurs , à bon droit avilis ;
 Et , dans ce noir conflit d'une guerre intestine ;
 Chacun de son voisin conspirant la ruine ?

Mais ici , vous peindrai-je en un portrait badin
 Les noirs originaux qu'assemble ce jardin ?
 Cet homme si riant , dans la dernière guerre ,
 A vendu sa Patrie à l'or de l'Angleterre.
 Comment aux grands honneurs cet autre est-il monté ?
 Par un Gouvernement qu'il a seul dévasté.
 Ce Seigneur , dont l'esprit dément peu la figure ;
 A changé son palais en un bureau d'ufure ;
 L'autre , par un emprunt affiché dans Paris ,
 De mille créanciers emporte les débris ;
 Celui-ci , pour ravir une fille à sa mère ,
 Du chœur de l'Opéra lui fait un sanctuaire ;
 Celui-là , trop gêné dans ses plaisirs jaloux ,
 N'a point fait enlever la femme , mais l'époux :
 Ce père , accusateur de sa race proscrite ,
 Nourrit à Charenton le fils dont il hérite.

Plus loin.... Mais dans ce lieu peuplé d'honnêtes gens ,
 Dont l'oreille espionne est ouverte en tout temps ,
 Peut-être on nous écoute , & je crains d'en trop dire :
 Enfin , où trouvez-vous si grand sujet de rire ?

L' A M I.

Par-tout; car un objet vu sous différent jour ,
 Nous paroît bien souvent triste ou gai tour à tour.
 Plus d'un monstre effroyable a son aspect grotesque :
 On peut trouver à tout une face burlesque ;
 Et Calot , égayant les sujets sérieux ,
 Même en peignant le Diable , a réjoui nos yeux.
 Les Ris & les Amours ont vu filer Hercule.
 Il n'est point de méchant qui n'ait son ridicule.
 Cet homme , dont le cœur , armé d'un triple airain ,
 A chassé pour jamais tout sentiment humain ,
 Qui ne voit que lui seul digne en tout de lui plaire ,
 Dans votre ame indignée allume la colère :
 Moi , je veux qu'il m'amuse encore à ses dépens.
 Je perce jusqu'à lui dans ses fallons brillans ,
 Où des glaces par-tout la surface argentée
 Offre sa chère image à ses yeux répétée.
 De portraits merveilleux ses lambris sont couverts ,
 Qui ne montrent que lui sous vingt aspects divers.
 Aux pieds d'une statue il est presque en prière :
 Dans ce marbre orgueilleux son ame est toute entière.

Si ce marbre marchoit, parloit & respiroit,
 Ce feroit encor lui; chacun s'y tromperoit.
 Aveugle aux traits de l'art, il n'y voit que lui-même;
 C'est lui qu'en ce chef-d'œuvre il admire & qu'il aime.

Cet autre

Ainsi, grace aux travers de la folie humaine,
 Le méchant ridicule a consolé la haine.
 Par la faveur du Ciel qui se déclare ainsi,
 Le cœur d'un scélérat, aux remords endurci,
 Aux traits du châtement souvent inaccessible,
 Dans son orgueil blessé peut être encor sensible.
 Tel, contre ses forfaits, sans en être irrité,
 Laisse parler tout haut la dure Vérité,
 Et craint d'un mot plaissant la fine raillerie:
 Il veut bien qu'on se plaigne, & non pas que l'on rie.
 La haine injurieuse, au lieu de l'émouvoir,
 Atteste à son orgueil l'éclat de son pouvoir;
 Mais les traits des Railleurs lui prouvent sa sottise:
 Il souffre qui le hait, & non qui le méprise.
 Ecoutez un récit qui vient à mon propos.

Bertrand, singe éloquent, mais diseur de bons mots,

Eloquent par étude, & malin par nature,
 Sous le nom d'Orateur, se vit, par aventure,
 A la Cour d'un vieux Tigre, avec honneur, admis;
 Comme autrefois Platon chez le Tyran Denis;
 Ou bien, comme naguère, en quelque Cour sauvage,
 Plus d'un Fou philosophe a contrefait le Sage.
 Bertrand, témoin contrit des horribles excès
 Dont le monstre royal s'enivre en son palais,
 Ne put tenir la bride à sa sainte éloquence;
 Dans cette Cour de sang il prêcha la clémence.
 Les lâches Courtifans blâmoient sa liberté;
 Ils traitoient la Vertu de lèze-Majesté.
 Sa Majesté tigresse, en achevant de boire
 Le sang qui ruisseloit le long de sa mâchoire;
 Leur dit : Faisons toujours, & laissons-le crier :
 Bertrand est Orateur, Bertrand fait son métier.
 Mais un jour, oubliant l'Eloquence & la Chaire,
 Notre singe un moment reprit son caractère :
 Il contrefit si bien une contorsion,
 Des plaisirs du vieux monstre affreuse expression,
 Qu'avant de réfléchir sur le courroux du Sire,
 Toute la Cour partit d'un grand éclat de rire.
 Le Roi, si plaisamment par le singe imité,
 Reconnut sa laideur & sa difformité :
 Des horreurs de sa vie il n'avoit nul scrupule;
 Mais il ne put souffrir de se voir ridicule.

Sous la griffe d'acier notre railleur fut pris,
Puis écorché tout vif aux yeux des Favoris.

L' A U T E U R.

De cet exemple enfin que voulez-vous conclure?

L' A M I.

Que le vice est souvent insensible à l'injure;
Mais que du ridicule il craint les traits perçans.

L' A U T E U R.

Et moi, de ce récit, par un plus juste sens,
Je conclus que, parmi des tigres en furie,
Rien n'est plus insensé que la plaifanterie.
Pour éviter le sort du finge imitateur,
Je retourne à mes bois : adieu donc ; serviteur.



S A T I R E I X.

P A L I N O D I E.

QUEL nouveau Siècle se prépare,
Fécond en prodiges divers !
Notre poétique Univers
Dans ses ruines se répare,
Et des eaux du Permesse avare
Tous les trésors vont être ouverts.

Déjà, par-tout sur le Parnasse,
Fourmille une nouvelle race
De grands Hommes, tout frais éclos,
Qui tous vont envahir la place
De ceux que la Parque vorace
Accumule en ses noirs enclos.

Cessons notre deuil littéraire ;
Tout notre mal est réparé :
Car, suivant l'Oracle vulgaire ;
La Harpe même, sur la terre,
Vaut mieux que Voltaire enterré.

Loin de l'obscurité plénière
Qui couvrit long-temps sa carrière,
L'Abbé Raynal, tout radieux,

S'élance, & répand la lumière
 A la place des Montefquieux.
 Mais ce Phaéton téméraire,
 Dans son délire audacieux,
 Et dans sa course incendiaire,
 Allume la foudre des Cieux
 Et celle des Dieux de la Terre;
 Et bientôt ce guide insensé,
 Frappé d'un double trait, chancelle,
 Et va, sous son char fracassé,
 Tomber aux marais de Bruxelles.

Ne crois pas, vertueux Rousseau;
 Que nous regrettions ton génie :
 Sous ta cendre, au fond du tombeau;
 En vain l'Éloquence bannie
 A caché son divin flambeau.
 Rien n'est perdu, Mercier nous reste;
 Infatigable Profateur,
 Qui présente, d'un air modeste,
 Son *Bonnet de nuit* au Lecteur.
 D'Alembert, qui charmoit la France
 De son tendre & moelleux fausset,
 Laisse-t-il pas son éloquence
 En survivance à C *** ?
 Et, puisqu'on dit que la folie
 Des grands talens est le vrai lot,

Qui jamais eût plus de génie
Et de talens que Diderot ?

En tous lieux, l'Encyclopédie,
Fière de sa prose hardie,
Élève pour ses Harangueurs
Et des treteaux, & des tribunes;
Le Mercure a ses Orateurs,
Et c'est la Chambre des Communes
Des apprentifs Déclamateurs.
Là, nous voyons, chaque semaine,
Ces écoliers, déjà Docteurs,
Réformer la Nature humaine,
Fronder tous nos Législateurs:
Grands Ministres, grands Capitaines,
Richelieux, d'Aguesseaux, Turennes,
Humiliez-vous, Ombres vaines,
Devant ces fiers Réformateurs!

Dérobons à la Parque obscure,
De ces superbes Détracteurs,
Les noms enterrés au Mercure;
Et ne louons pas à regret
Cretelle, Garat & Mallet.
Gloire en tous lieux, gloire immortelle
A Garat, Mallet & Cretelle!
Et vive le Triumvirat
De Mallet, Cretelle & Garat!

Qui voudroit compter les richesses
De notre moderne Hélicon,
Compteroit plutôt les prouesses
De ce Galant déjà barbon,
Qui, pour son usage, dit-on,
N'entretient que six cents Maîtresses.
Combien de nouveaux Inventeurs
D'anciens rêves politiques,
D'Historiens dissertateurs,
De Maimbourg grands imitateurs,
Et, comme lui, très-véridiques;
Ou bien de nos vieilles Chroniques
Très-patients Compilateurs,
Répétant, d'après cent Auteurs,
Des vétilles bien authentiques
A leurs impatiens Lecteurs?

Qui peut nombrer les Moralistes,
Directeurs Encyclopédistes,
Missionnaires pleins de feu,
Qui, tous, ou Profès, ou Novices,
Afin de mieux guérir nos vices,
Nous prêchent qu'il n'est plus de Dieu?

A cette Morale facile,
Le Sexe, autrefois indocile,
Soumet à présent sa raison:
Le Siècle, en grands Hommes fertile,

N'eut à compter qu'une Ninon,
Et nous en comptons plus de mille.
Aujourd'hui la Cour & la Ville,
Et les Cercles, & les Boudoirs,
Et les Bureaux, & les Comptoirs,
Fourmillent de ces Aspafies,
Philofophes très-accomplies,
Et fages même, j'y confens,
Quand elles ne font plus jolies,
Et qu'on n'attaque plus leurs fens.
Mais tout à coup, je ne fais comme,
Elles deviennent grands Docteurs,
Auteurs, Gouverneurs, Précepteurs;
Et, pour dire le tout en fomme,
De quelque nom par-tout ailleurs
Qu'une honnête femme fe nomme,
Chez nous le Sexe a d'autres mœurs,
Et toute femme eft honnête homme.
Tout beau ! De ces hommes de bien
Craignons d'éveiller la furie :
Un honnête homme, j'en convien,
Sait entendre la raillerie ;
Mais le beau Sexe n'entend rien :
Un bon mot le pique & l'offense ;
Philofophe avec affurance
Quand il fe livre à fes défirs,

S'il est homme pour les plaisirs ,
 Il est femme pour la vengeance.
 De tant de langues & de cris ,
 N'excitons pas, dans nos écrits ,
 L'impétueuse intolérance ,
 Et revenons aux Beaux-esprits.

O grand prodige de notre âge !
 Oui , j'ai vu briller , parmi nous ,
 Virgile en moderne équipage ;
 Il avoit notre ton , nos goûts ,
 Notre esprit & notre langage.
 Pour plaire à ce Siècle charmant ;
 Se dépouillant en homme habile
 De tout son antique ornement ,
 Il s'habilloit plus galamment
 Chez les Fripiers du nouveau style ;
 Et se couvroit modestement
 Du masque de l'Abbé Delile.
 Mais hélas ! lorsque des *Jardins*
 Parut , un jour , le froid Ouvrage ,
 Tout honteux de son personnage ,
 Et d'essuyer mille dédains ,
 Il jette un masque qui l'outrage ,
 Et court au Léthé promptement
 Se décrasser entièrement
 Des traces d'un si laid visage.

En fuyant , le Chantre Romain
Trouva , dit-on , sur son chemin ,
Ovide évoqué par Saint-Ange (*) :
Lui ferrant tristement la main ,
Il lui dit : L'audace est étrange
De tous ces Traducteurs François !
Celui-ci , dans ses vers en prose ,
Changeant vos plus aimables traits ,
O la belle métamorphose !
Vous a donné son air niais.

Consolons-nous de la disgrâce
Des Traducteurs Collégiaux ;
Vains Copistes , cédez la place
A tous nos francs Originiaux.
Car , aujourd'hui que le génie
Brille chez nous de toute part ,
Quel abus , quelle ignominie
De suivre les Maîtres de l'Art !
Tous cherchent des routes nouvelles ;
Tous veulent être créateurs ,
Et nous présentent des modèles
Qui n'auront point d'imitateurs.
Innover , tel est l'art suprême ;
Chacun , bâtissant un système ,

(*) M. Saint-Ange a déjà traduit en vers les trois premiers Livres des *Métamorphoses* d'Ovide.

Ne fuit d'autre goût que le sien,
 Fier de ne ressembler à rien,
 Pour ne ressembler qu'à lui-même.

Ainsi le Chantre des *Saisons*,
 Dans son délire pacifique,
 Ne doit qu'à lui les nouveaux sons
 De sa lyre philosophique,
 Et le charme soporifique
 De ses doctorales Chançons,
 Et cette grave Poésie
 Qui plaît si fort à la Russie,
 Et va fleurir chez les Lapons.

Ainsi, malgré la vaine attaque
 Des Critiques présumptueux,
 Le Poète du Zodiaque (*),
 Ce Novateur impétueux,
 Renverse les bornes timides
 Qu'oppose aux Rimeurs intrépides
 L'Art sacré du docte côneau.
 Dans le noble orgueil qui l'anime,
 Il rit du goût pufillanime
 Et de Racine, & de Boileau,
 Et crée un langage nouveau,
 Digne de son nouveau sublime.

(*) L'Auteur du Poème des *Mois*.

A son Poëme ambitieux
 Qu'importe l'ennui du Vulgaire ?
 Sans doute un Public dédaigneux,
 Sur des vers trop beaux pour lui plaire,
 A, dès long-temps, fermé les yeux :
 Mais la Postérité, plus juste,
 Ira, dans le Temple des Arts,
 Le venger, en plaçant son buste
 Auprès du monument auguste
 Des Dubartas & des Ronfards.

O vous qui, de nos fix Théâtres,
 Très-bénévoles amateurs,
 Et spectateurs opiniâtres,
 Jugez tour à tour des Acteurs,
 Et des Pièces, & des Auteurs
 De tout genre & de tous étages,
 Étalez-nous les avantages
 Des Dramaturges novateurs.
 De nos tragiques Pantomimes
 Admirez les inventions;
 L'amour, les vengeances, les crimes
 Qui raisonnent sans passions;
 Les belles décorations,
 Au lieu des sentimens sublimes;
 Les horreurs sans émotions,
 Et le pathétique en maximes.

Parmi cent Rivaux orgueilleux,
 Tyrans du tragique domaine,
 Ducis lève un front fourcilleux,
 Écarte la troupe hautaine,
 Et, déployant ses bras nerveux,
 Saïfit, terrasse Melpomène,
 L'enchaîne avec de doubles nœuds (*),
 Et la violant à nos yeux,
 Prétend consoler cette Reine,
 Veuve de trois Époux fameux (**),
 Et pleurant encor sur la scène
 Un Favori (***), qui cependant
 La maltraitoit assez souvent.

Mais quelle autre Veuve en pleureuses,
 La larme à l'œil, & l'air dolent,
 Poussant des plaintes doucereuses,
 S'avance d'un pas nonchalant ?
 Sur des échasses exhaussée,
 Pour affecter plus de grandeur,
 A la suite elle mène en chœur
 Tous les bâtards de la Chauffée.

Sous ce lugubre accoûtrement
 Qui peut reconnoître Thalie ?

(*) Allusion aux doubles intrigues des Pièces de cet Auteur.

(**) Corneille, Racine, Crébillon.

(***) Voltaire.

Qu'est devenu son enjouement,
Son aimable & douce folie,
Qui méloit, avec agrément,
Le ton naïf au sentiment,
Et la raison à la saillie ?
Sans apprêt, sans riche ornement,
Elle n'étoit que plus jolie :
Mais aujourd'hui quel changement !
Livrée à la mélancolie,
Le front ridé, noire & vieillie,
Elle nous prêche tristement ;
Ou, d'une mine recueillie,
Analyse le sentiment ;
De sa Doctrine enorgueillie,
Prodigue le raisonnement ;
Et tombe enfin d'épuisement
Dans les vapeurs ensevelie.
En vain ce monstre contrefait
A la tristesse nous condamne ;
Que sert un frivole regret :
Si nous avons perdu Gresset,
Et la Muse du Métromane,
François, n'avons-nous pas *Jeannot* ?
N'avons-nous pas Aristophane,
Térence, & Molière en un mot,
Resuscités dans Palissot ?

Vous qui plaignez notre indigence ;
 Voyez les nouveaux rejetons
 Qui croissent aux sacrés vallons :
 Quels grands hommes en espérance !
 Combien de sublimes talens
 Dont on promet déjà l'aurore !
 Que de Poèmes excellens
 Dont les vers sont à faire encore !
 Chaque chef-d'œuvre , avant d'éclorre ,
 Comme une éclipse est annoncé :
 On nous prédit la *Rhodéide* (*) ;
 On nous prédit la *Pétréide* (**) ;
 Et Brébeuf fera surpassé.
 Tous les jours , nouvelle promesse
 De quelques prodiges nouveaux ,
 Dont on fatigue les échos
 Des antres voisins du Permesse.

Le Romain , dont les fiers pinceaux
 Ornèrent de riches tableaux
 Les vains systèmes d'Épicure ,
 Restoit parmi nous sans rivaux ;
 Ce Poète de la Nature
 Va trouver enfin des égaux.

(*) La *Rhodéide* , Poème épique de M. Roucher.

(**) La *Pétréide* , Poème épique de M. Thomas.

Ce n'est point parmi les retraites
Des Nymphes amantes des bois ;
Ce n'est point aux routes secrètes
Dont le bonheur même a fait choix ,
Que nos Philosophes Poëtes
Vont consulter les interprètes
De la Nature & de ses Loix.
C'est dans le séjour des Intrigues ,
Parmi le tumulte des brigues ,
Qu'ils courent entendre sa voix ;
C'est dans l'anti-chambre servile
D'un millionnaire imbécile
Qu'ils vont épier son secret ;
C'est aux boudoirs de nos Actrices ,
Des Arts nouvelles protectrices ,
Qu'ils vont la prendre sur le fait :
Enfin , c'est dans la fange impure
De notre luxe & de nos mœurs ,
Qu'ils puisent les belles couleurs
Dont ils vont peindre la Nature.

Je suis confus , en vérité ,
Quand j'entends des Censeurs austères
Crier avec témérité ,
Que nos domaines littéraires
Sont frappés de stérilité.
Taisez-vous , indiscrets Zoïles ;

Quels Siècles a-t-on vu jamais
En gros volumes si fertiles ?
Que de Compilateurs utiles
Vendent la Science au rabais !
Combien de méthodes faciles
Pour tout apprendre par extraits !
Que d'importans Dictionnaires !
Que de Docteurs Abécédaires !
Quels yeux couverts d'un voile épais
Pourroient nier tant de lumières,
Tant de raison, tant de progrès ?
En quel temps eut-on l'avantage
De voir fourmiller dans Paris
Plus de Savans, de grands Esprits
Et de tout rang, & de tout âge ?
On trouve chez nos Courtifans
Des penseurs & des Moralistes ;
Nos grands Seigneurs sont Alchymistes,
Et nos Marquis sont partisans
De nos profonds Économistes ;
Nos Ouvriers, nos Artisans
Sont politiques novellistes ;
Nos Financiers sont bons plaifans,
Nos Laquais Encyclopédistes.
Le Bel-esprit règne par-tout.
Le Louvre a ses Académies,

Tout Paris a ses coteries ,
Où l'esprit seul tient le haut bout ;
Et, malgré ce que dit l'Envie ,
On peut , une fois en la vie ,
Y trouver un homme de goût.

Que dirons-nous de ces *Musées*
Par les Muses inhabités ,
Mais assidument fréquentés
De Précieuses empesées ,
De Charlatans décrédités ,
De Savantes tympanifées ,
Et de Poètes maltraités ?
C'est là que des Écrivains blêmes
Lifent toujours , avec succès ,
Ou de la prose , ou des Poèmes ,
Que le Public ne lit jamais.
C'est à ces bourgeoises séances
Qu'on voit présider gravement
Des Connoisseurs sans connoissances ,
Beaux-espriis par abonnement ,
Du jargon des hautes Sciences
Endoctrinés légèrement ,
Et retirant de leurs lumières
Même avantage & même fruit ,
Qu'un Aveugle des réverbères
Pour se guider durant la nuit.

De quel côté jeter la vue,
En quel endroit porter ses pas,
Sans rencontrer une recrue
D'Auteurs titrés, d'Auteurs pieds-plats,
Et des Rimeurs de tous états?

Vais-je implorer le ministère
D'un homme puissant en crédit?
Je lui parle de mon affaire;
Et lui, sans m'écouter, me dit
Quelque Chançon qu'il vient de faire.
Celui-ci, nouveau Magistrat,
Prenant Dorat pour son Barthole,
Devient bientôt, à cette école,
D'apprentif Juge, un maître fat.
Cet autre, galant Militaire,
Sous les Courtines de Vénus
Fait ses exercices de guerre,
Célèbre en jolis im-promptus
Les combats qu'il livre à Cythère;
Et boit gaîment d'excellens vins.
A la santé de nos Marins
Qui battront un jour l'Angleterre.
Tandis que ce Rimeur maçon
Perd son temps aux vers qu'il martèle,
Il laisse tomber sa maison
Faute d'y mettre sa truelle.

Mon Tailleur me gâte un habit
Dans un délire pindarique.
Monsieur *Figaro* m'étourdit
D'un Opéra vraiment comique ;
Dont il fredonne les refrains,
Et dont il a fait la musique.
Et ce Marchand, dans sa boutique ;
Aunant des vers alexandrins,
Médite un dénouement tragique ;
Où ses Courtauds battront des mains.

Si j'essayoie de vous décrire
Tout ce menu Peuple écrivain ;
Quand j'aurois une voix d'airain,
Ma voix n'y pourroit pas suffire.

Adieu, Messieurs les Beaux-esprits ;
Soyez toujours, par vos écrits,
La gloire de votre Patrie ;
Du Dieu du goût & du génie
Soyez toujours les favoris.
Si quelque esprit un peu caustique
Osoit douter de vos succès,
Criez au Monstre, au Satirique ;
Et prouvez bien qu'un bon Critique
Ne sauroit être un bon François.
On peut tolérer la sottise,
Le libertinage effronté,

La licence & l'impiété;
Mais un Censeur, dont la franchise
Démasque & plaifante à son gré
Le mauvais goût & l'ignorance,
Dans ce Siècle de tolérance
Ne peut pas être toléré.
Tout ennemi de vos Ouvrages
Est un ennemi de l'État;
C'est par des vengeances d'éclat
Qu'il faut laver de tels outrages.
Il faut, par une grave Loi,
Lui défendre à jamais de rire,
Lui commander, de par le Roi,
Que fans réserve il vous admire,
Et le condamner même à lire
Tous les Drames de Durofoi.



FIN DES SATIRES.

L E S

P E R S I F L E U R S

P E R S I F L É S ,

D I A L O G U E D R A M A T I Q U E .


 INTERLOCUTEUR
 

Monseigneur BEAUFRIN & Madame BEAUFRIN.

Monseigneur & Madame PINCENET.

Le Chevalier DE RUELLES.

Le Marquis DES OLIVETTES.

ROSALIE, Femme de chambre de Madame BEAUFRIN.

JULIE, Amie de Rosalie.

Un Domestique.



L E S
P E R S I F L E U R S
P E R S I F L É S,
DIALOGUE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame BEAUFNIN, ROSALIE.

Madame BEAUFNIN (*se mettant à sa toilette*).

JE suis aujourd'hui d'un sombre désolant.

ROSALIE.

Quel est donc, Madame, ce grand chagrin qui vous éveille à midi, & qui vous poursuit à votre toilette ?

Madame BEAUFNIN.

N'est-ce pas une affliction réelle d'avoir un mari aussi peu usagé que M. Beaufrin, qui me fait éveiller au

beau milieu d'un fonge délicieux, pour me demander un entretien qui fera fans doute bien vaporeux?

R O S A L I E.

Et quel temps voulez-vous qu'il prenne pour vous entretenir? Monsieur dîne, & vous ne dînez point; Monsieur ne soupe point, & vous soupez. Sa nuit est presque finie quand vous rentrez pour vous coucher; & souvent il est sur le point de se mettre au lit quand vous vous levez. Encore faut-il bien qu'il puisse quelquefois trouver sa femme chez lui.

Madame. B E A U F R I N.

Hé, que ne se met-il au même courant que moi? Que ne vit-il comme tout le monde, au lieu de végéter dans la vie bourgeoise qu'on menoit il y a cent ans? J'ai voulu le former, le jeter dans la bonne compagnie, le mettre au niveau des gens du meilleur ton; peines perdues. Le pauvre M. Beaufrin s'est tellement rouillé dans son commerce & dans ses voyages sur mer, que je n'ai pu parvenir à l'éduquer. N'est-ce pas lui qui veut me donner des leçons? Je gage qu'il va m'affommer encore de ses propos de l'autre Monde: mais enfin il a le droit de m'ennuyer, puisqu'il est mon mari. — Pour éclaircir le noir horrible dont cette idée obscurcit mon esprit, Rosalie, donnez-moi mes billets du matin. N'y a-t-il pas une lettre du Chevalier?

H

R O S A L I E.

R O S A L I E.

Oui, Madame, la voici sur votre toilette.

Madame B E A U F R I N.

Il y a trois mortels jours que je ne l'ai vu. Seroit-il encore là-bas ?

R O S A L I E.

Où, là-bas ?

Madame B E A U F R I N.

A la Cour, où il est en grande faveur à cause de son mérite.

R O S A L I E.

Ah ! ah ! *là-bas* veut dire la Cour. Il faut que je l'écrive sur mon répertoire.

Madame B E A U F R I N.

Qu'est-ce que c'est que votre répertoire, Mademoiselle ?

R O S A L I E.

Ce sont des tablettes où j'écris certains mots dont vous vous servez souvent, & que je n'entends guère. J'y mets à côté l'explication en langue vulgaire, & j'y ai recours dans le besoin. Par exemple, je n'oubliai pas hier d'écrire sur mes tablettes, que le mois d'Août s'appeloit, chez vous, le mois d'*Auguste*, & que, lorsque vous parliez d'une *impasse*, il falloit entendre un cul-de-fac.

Madame B E A U F R I N.

Cela est fort bien. Peu à peu vous vous instruirez ainsi des expressions qui se promènent dans le beau monde,

H

& qui ont chassé de la conversation des honnêtes gens les termes populaires qui courent les rues. Tenez, lisez cette Lettre du Chevalier; vous verrez ce que c'est qu'un style qui a le bon ton.

R O S A L I E.

Voyons. Je trouverai là-dedans de quoi enrichir mon répertoire.

(Elle lit la Lettre.)

» Je suis au plus mal avec moi, Madame, quand je
 » suis loin de vous. J'arrive de là-bas au grand galop.
 » Comme les Postillons alloient trop lentement au gré
 » de mon impatience, j'en ai presque tué deux ou trois
 » pour leur apprendre à vivre. Il n'auroit tenu qu'à moi
 » de tourner cinq ou six têtes de femmes des plus hupées
 » de la Cour, & dont on cite la figure : mais je n'aime
 » plus tout ce tracas d'intrigues à nouer, de ruptures à
 » filer, de ravissantes petites perfidies à effuyer, & tous
 » ces amour-propres de femmes à mener de front. Nous
 » allons reprendre le courant de nos conversations si
 » piquantes, & de nos petits soupers si divins. J'ai fait
 » avertir le Marquis de se trouver aujourd'hui chez vous
 » avec la merveilleuse Madame Pincenet. Que de gâité!
 » que de faillies ! que de folies exquisés ! Je ne finis pas,
 » je vous impatiente, je vous ennuye ; & pour ne pas
 » vous déplaire tout de bon, je me dépêche de me dire
 » votre Serviteur à toute épreuve,

» Le Chevalier DE RUELLES «.

Madame B E A U F R I N (*repreuant la Lettre*).

Hé bien ! cela n'a-t-il pas un tour aisé & cavalier ?

R O S A L I E.

Oh ! tout-à-fait. J'aime sur-tout ces Postillons qu'il faut tuer pour leur apprendre à vivre.

Madame B E A U F R I N.

Très-gai, très-plaisant !

R O S A L I E.

Et tous ces amour-propres de femmes à mener de front ; cela ne fait-il pas un bel attelage ?

Madame B E A U F R I N.

Charmant ! Je vois, Rosalie, que vous avez un goût naturel pour les choses d'esprit. Je veux faire de vous une connoisseuse & une amatrice.

R O S A L I E.

Voici M. Beaufrin ; demandez-lui son avis sur la Lettre du Chevalier.

Madame B E A U F R I N.

Bon. Son esprit n'est pas de force à y rien comprendre.



SCÈNE II.

Monsieur & Madame BEAUFRIN, ROSALIE.

(la toilette continue.)

M. BEAUFRIN.

Vous voyez, Madame, que je me conduis en mari qui fait vivre. J'ai attendu jusqu'au milieu du jour qu'il fût demi-jour chez vous, & je me suis fait annoncer pour vous préparer à ma visite.

Madame BEAUFRIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, de si important à me communiquer ?

M. BEAUFRIN.

Pour abrégér le cérémonial, je vous dirai franchement que je ne m'accoutume point à votre manière de vivre.

Madame BEAUFRIN.

Ne l'avois-je pas dit que l'éternel sermon alloit recommencer ?

M. BEAUFRIN.

Je ne préche point, Madame ; je parle raison.

Madame BEAUFRIN.

Votre raison n'est point la mienne ; Dieu merci.

M. B E A U F R I N.

Ma foi, je crois que la mienne est la bonne; & j'en ai pour garans tous les gens sensés, qui se moquent fort des tons que vous prenez avec moi.

Madame B E A U F R I N.

Vos gens sensés ne connoissent guère les tons de la bonne compagnie. Rosalie, donnez à cette boucle un tour plus gracieux.

M. B E A U F R I N.

La bonne compagnie ! vous n'avez que ce mot à la bouche. Sachez que pour une honnête femme la bonne compagnie est celle de son mari. En un mot, quand je vous épousai, ce ne fut point, je pense, pour avoir chez moi une étrangère qui s'occupât de toute autre chose que de moi & de ma maison.

Madame B E A U F R I N.

Monsieur, apparemment, vouloit faire de moi sa ménagère. (à Rosalie) Mes plumes.

M. B E A U F R I N.

Non; mais j'espérois que vous ne rougiriez point de votre mari; que ma société seroit la vôtre; & je ne m'attendois pas que mes amis venant me voir, & ne vous voyant jamais, me diroient tous les jours que je suis resté garçon en me mariant.

Madame BEAUFRAIN.

Pourquoi mes amis ne sont-ils pas les vôtres ? Leur compagnie ne vaut-elle pas bien celle de vos Bourgeois ? (à Rosalie) Mes diamans.

M. BEAUFRAIN.

Qu'est-ce à dire, Madame ? êtes-vous autre chose que la fille d'un Bourgeois ? & parce que mon bien vous met en état de prendre ces grands airs, croyez-vous être devenue femme de qualité ?

Madame BEAUFRAIN.

Hé, mon Dieu, non, M. Beaufrin : mais j'ai réparé l'injustice du sort par la noblesse de mes manières, par le poli de l'usage, & la façon que j'ai donnée à mon esprit. Par-là je suis sortie de la sphère obscure de votre condition bourgeoise, & j'ai acquis dans le monde une considération plus séduisante que ces égards de préjugé dont on gratifie les gens de qualité.

M. BEAUFRAIN.

Cela est bel & bon ; mais savez-vous comment on vous considère dans le monde ? Excepté deux ou trois précieuses renforcées, & quelques impertinens Beaux-esprits qui vous ont donné leurs ridicules, & qui les applaudissent en vous, il n'est personne à qui vous n'appretiez à rire par vos prétentions, votre bon ton & vos belles

manières, qu'on nomme tout simplement minauderies & jargon. On dit que votre affectation à imiter les airs des gens du grand monde, n'est qu'une fingerie, & que vous êtes, vous & vos amis, d'assez mauvaises copies d'originaux qui ne valent pas grand'chose. Par exemple, vous avez la fureur de ne vous coucher que le matin, parce que c'est-là le bel usage, & que vous aimez mieux vous ennuyer la nuit que le jour. Un matin, je voulus favoir pour quelles occupations si intéressantes votre Madame Pincenet étoit demeurée avec vous pendant la nuit : j'étois curieux de voir comment deux femmes du bon ton fa-voient mettre à profit un temps que le vulgaire grossier laisse perdre dans le sommeil. J'entrai tout doucement dans votre cabinet, & je vous trouvai chacune dans un grand fauteuil, où vous vous amusez à dormir profondément.

R O S A L I E.

C'étoit pour varier la conversation.

Madame B E A U F R I N.

Rosalie, donnez-moi le Journal de Paris. Continuez toujours, Monsieur, continuez. (*Elle lit*).

M. B E A U F R I N.

Oui, Madame, je continuerai; & pour fixer un peu votre attention, je vous parlerai de ce Chevalier & de ce Marquis, tous deux de naissance fort bourgeoise, & anoblis

par licence poétique, qui viennent tenir chez moi bureau de sottise & de fatuité. Tout le monde, hormi vous, convient que jamais le ridicule du faux Bel-esprit ne fut poussé plus loin que par ces deux Messieurs. Leur ton précieux, leur jargon entortillé qu'ils nomment persiflage, les fait par-tout montrer au doigt comme des modèles parfaits d'impertinence. Leurs petits vers familiers à de jolies femmes qu'ils n'ont jamais vues, leur ont attiré mille brocards, & quelque chose de pis. Témoin cette Comtesse qui depuis peu les a menacés.....

Madame BEAUFRAIN.

Tenez, Rosalie, lisez ces vers; ils sont d'une tournure tout-à-fait galante.

ROSALIE.

Monsieur, écoutez cette petite galanterie de M. le Chevalier :

Mon pauvre cœur, ma pauvre tête .M

Sont tous deux faits du même bois.

M. BEAUFRAIN (*jetant le Journal par terre*)

Hé, va te promener avec tes balivernes. Enfin, Madame, puisque vous faites si peu de cas de mes discours, je vous avertis que je m'y prendrai d'une autre manière. Je ne souffrirai point que ces deux écervelés aient de vous tourner la tête & de vous gâter l'esprit; & je saurai leur ôter l'envie de revenir dans ma maison.

Mad. B E A U F R I N (*se levant de sa toilette*).

Monfieur a-t-il tout dit ?

M. B E A U F R I N.

Oui, Madame, & vous verrez l'effet de mes paroles.

Madame B E A U F R I N (*sortant & faisant une profonde révérence*).

J'ai l'honneur d'être votre très-humble fervante.

S C È N E I I I.

M. B E A U F R I N , R O S A L I E.

R O S A L I E.

Vous avez là, Monfieur, une femme bien foudmife & bien respectueufe.

M. B E A U F R I N.

Dis plutôt qu'elle fait bien de fe moquer de moi ; puisque j'ai la sottife de le fouffrir ; mais je t'avoue que je l'aime malgré tous fes travers. Je voudrois la guérir par la raifon, & la ramener par la douceur.

R O S A L I E.

Monfieur, lorsqu'une fois la tête d'une femme s'est tournée vers une folie, il est bien difficile de la retourner vers la raifon.

M. BEAUFRIN.

Dis-moi; as-tu songé au tour que tu m'avois promis de jouer au Chevalier & au Marquis pour les chasser honnêtement de chez moi ?

R O S A L I E.

J'ai tout concerté, & ce jour même, je compte bien me donner la comédie à leurs dépens.

M. BEAUFRIN.

Dès aujourd'hui ?

R O S A L I E.

Dès aujourd'hui. Le Chevalier a écrit ce matin à Madame, qu'il viendrait passer ici la foirée avec le Marquis & Madame Pincenet. Avant qu'il soit peu, j'irai mettre en œuvre les batteries que j'ai dressées.

M. BEAUFRIN.

Es-tu bien assurée du succès ?

R O S A L I E.

N'ayez là-dessus aucune inquiétude. J'ai une Julie de mes amies, fille d'esprit & de bon sens, qui jouera à merveille le rôle de Comtesse que je lui destine; & pour le mien, j'espère que je m'en acquitterai de manière à vous contenter. Mais j'apperois votre ami M. Pincenet, qui me semble d'assez mauvaise humeur.

S C È N E I V.

M. BEAUFRAIN, M. PINCENET, ROSALIE.

M. B E A U F R I N.

QU'AVEZ-VOUS donc notre féal ? vous voilà tout ému.

M. P I N C E N E T.

Qui diable ne le feroit pas avec une femme comme la mienne ? Son extravagance ne fait que croître & embellir. Madame ne veut pas que je lui parle de mes affaires ni de mon commerce. Ces détails bourgeois lui rétrécissent l'âme & lui desèchent l'esprit. On me fait une banqueroute ; je lui en porte la nouvelle : Que voulez-vous que j'y fasse ? me dit-elle. Est-ce que je prends quelque intérêt à ces misères-là ? Ce discours m'échauffe la bile, comme vous pensez bien. Je me fâche, je crie : ne voilà-t-il pas que Madame a ses vapeurs ? Mes cris lui déchirent les nerfs ; son physique est si délicat, & son moral tient si fort à son physique ! En me parlant ainsi, elle s'évanouit. Tout en colère que je suis, il faut que je lui donne du secours ; l'alkali-fluor va son train. Après bien des simagrées, elle revient à elle, en parlant toujours de son physique & de son moral ; & moi je viens ici pour vous dire que je me passerois fort bien de cette grande intimité qui

est entre votre épouse & la mienne, & de tous les travers, de toutes les folies qui en font la fuite.

M. BEAUFRIN.

Ma foi, mon cher, je m'en passerois fort bien aussi, & je souhaiterois que ma femme n'eût jamais connu la vôtre.

M. PINCENET.

Parbleu, c'est votre femme qui entretient la mienne dans toutes ses idées de bonne Compagnie, de Bel-esprit, de Romans, & de mille autres fadaïses pareilles.

M. BEAUFRIN.

Vous oubliez que c'est la vôtre qui a inspiré à la mienne le goût de toutes ces sottises-là.

M. PINCENET.

N'est-ce pas votre chère Épouse qui s'est avisée de ces petits soupers qui durent toute la nuit, où l'on mange notre bien tandis que nous dormons ?

M. BEAUFRIN.

N'est-ce pas votre digne épouse qui lui a persuadé que le dîner étoit un repas trop bourgeois ?

M. PINCENET.

N'est-ce pas Madame Beaufrin qui a fait prendre à ma femme une loge aux François ?

M. B E A U F R I N.

Oui ; mais Madame Pincenet avoit fait prendre à ma femme une petite loge à l'Opéra.

M. P I N C E N E T.

Me soutiendrez-vous que ce n'est pas votre femme qui a mis en tête à la mienne de jouer la Comédie ?

M. B E A U F R I N.

Je n'en fais rien ; mais je fais à merveille que votre femme a engagé la mienne à prendre un de mes magasins pour en faire une salle de Comédie.

M. P I N C E N E T.

Et ces conférences éternelles de Bel-esprit , qui se font chez vous depuis que je n'ai plus voulu les souffrir chez moi , & d'où ma femme revient toujours plus extravagante , n'est-ce pas la vôtre qui les tient & qui y préside ?

M. B E A U F R I N.

Il est vrai ; mais c'est votre femme qui les a établies chez moi , en y amenant le Marquis le plus fat , & le Chevalier le plus ridicule que je connoisse.

M. P I N C E N E T.

Ainsi , mon bon Monsieur , vous autorisez votre chère moitié dans ses extravagances , & vous excusez sa manie.

M. B E A U F R I N.

Non : je veux seulement que vous ne trouviez pas cette chère moitié plus folle que la vôtre.

M. P I N C E N E T.

Que ne parlez-vous en maître chez vous , comme je fais chez moi ?

M. B E A U F R I N.

Et votre ton de maître a-t-il rendu votre femme plus raisonnable ?

M. P I N C E N E T.

Certes , vous êtes un mari bien complaisant , & je ne vous croyois pas si fort à la mode.

M. B E A U F R I N.

Je tâche d'être à la mode le moins que je puis ; mais je crois que la dureté & la colère n'ont jamais ramené personne à la raison.

M. P I N C E N E T.

Oui , je pense qu'avec votre douceur & votre mollesse vous faites de belles choses ; il paroît que vous avez bien réussi par-là.

M. B E A U F R I N.

Par vos emportemens avez-vous mieux réussi ? Du moins je n'ai pas réduit ma femme à recourir aux vapeurs pour esquiver mes remontrances , & je ne suis pas obligé de la secourir dix fois par jour dans ses évanouiffemens.

M. P I N C E N E T.

Parbleu , je n'étois pas venu ici pour essuyer vos mauvaises plaisanteries.

M. B E A U F R I N.

Pourquoi vous les attirez-vous par vos reproches déplacés ?

R O S A L I E (*se mettant entre deux*).

Hé, Messieurs, mettez fin à ces altercations. Vous, Monsieur, si vous aviez envie de nous quereller, il ne falloit pas choisir l'instant même où nous disposons notre plan pour congédier ce Chevalier & ce Marquis dont vous vous plaignez, & guérir vos précieuses moitiés de la prévention dont elles se sont coiffées pour ces deux Beaux-esprits subalternes.

M. P I N C E N E T.

Que ne m'en avertissiez-vous d'abord ?

M. B E A U F R I N.

Étiez-vous d'humeur à rien entendre ?

M. P I N C E N E T.

Mais ce qu'elle dit là est-il bien certain ?

M. B E A U F R I N.

Nous pouvons compter sur elle.

M. P I N C E N E T.

Et quel est donc ce plan ?

R O S A L I E.

Vous saurez tout quand il en fera temps. Il est bon que Madame ne me voye pas avec vous. Je l'entends : laissez-moi avec elle.

SCÈNE V.

Madame BEAUFRAIN, ROSALIE.

Madame BEAUFRAIN.

HÉ bien , Rosalie , le cher M. Beaufrin est-il content de l'incroyable patience que j'ai eue à l'entendre , & de l'inconcevable modération que j'ai mise dans mes discours ?

ROSALIE.

Il est bien vrai , Madame , qu'on ne sauroit persifler un mari avec plus de douceur.

Madame BEAUFRAIN.

N'est-ce pas une tyrannie de vouloir qu'une femme soit l'esclave des goûts de son mari ? Cela étoit bon autrefois , dans les temps de barbarie , lorsque les hommes s'étoient avisés d'être les maîtres chez eux. Mais aujourd'hui c'est bien autre chose. Nous sommes , Dieu merci , maîtresses souveraines de nos humbles maris. C'est nous qui donnons le ton , qui mettons à la mode , qui protégeons , qui gouvernons , qui arrangeons tout dans le monde , & tout n'en va que mieux. N'avons-nous pas pour le moins autant d'esprit & de tête que les hommes ? Assurément , je ne serai point la première à dégrader mon sexe en reconnoissant un maître.

ROSALIE.

R O S A L I E.

Cela est fort bien dit, Madame. En effet, depuis que les hommes mettent du rouge & du blanc, & qu'ils font de la tapisserie, n'est-il pas juste que les femmes apprennent à monter à cheval, à manier des armes, & qu'elles prennent en main le gouvernement des affaires? Vous avez un grand tableau où l'on voit la Reine Omphale manier la massue d'Hercule, tandis que ce Héros s'amuse à filer à côté d'elle. Voilà précisément ce qui se fait aujourd'hui. Les hommes ont pris la quenouille; c'est aux femmes à prendre le sceptre, & à commander.

Madame B E A U F R I N.

Vous avez le sens très-juste, Rosalie, & même du lumineux dans l'esprit. Depuis que vous êtes chez moi, vous avez prodigieusement profité. Restez ici aujourd'hui tandis que je tiendrai mon cercle: vous prendrez votre part de mille choses agréables & délicates qui feront l'ornement de nos entretiens.

R O S A L I E.

J'avoue que ces entretiens me paroissent tout-à-fait délicieux; mais puisqu'aujourd'hui vous n'allez pas au Spectacle, j'aurois une grace à vous demander.

Madame B E A U F R I N.

Quelle est-elle?

R O S A L I E.

J'ai promis à une de mes amies qui meurt d'envie d'aller à la Comédie, de lui donner ce plaisir, & de la mener dans votre loge. Je crois qu'elle se divertira beaucoup à voir les *Précieuses Ridicules* que l'on doit jouer.

Madame B E A U F R I N.

Ah si ! peut-on s'amuser de ces farces-là ?

R O S A L I E.

C'est une jeune personne qui n'a pas encore le goût formé ; elle aime les Comédies qui la font rire.

Madame B E A U F R I N.

Allez, vous prendrez la clef de ma loge. Il me semble que j'entends quelqu'un qui s'annonce.

R O S A L I E.

C'est Monsieur le Chevalier. (*Elle sort*).



S C È N E V I.

Madame BEAUFRAIN, LE CHEVALIER.

Madame B E A U F R I N.

HÉ, bon jour, Chevalier; comment vont les projets, les plaisirs, tout le train?

L E C H E V A L I E R.

Vous voyez, Madame, l'homme de France le plus excédé des plaisirs de la Cour. On n'y tient pas. Quand on fête un homme dans ce pays-là, on ne le laisse pas respirer; il semble qu'on veuille l'enterrer au bout de trois jours. Parce que j'ai quelque célébrité, ces gens-là s'imaginent que mon esprit peut fournir à toutes leurs fantaisies. Il faut des im-promptu, des divertissemens, des chansons, de petits vers sur les aventures galantes, & il faut que tout cela se trouve fait sur le champ. Ne leur ai-je pas trouffé une Comédie un peu gaillarde en moins de deux heures? Elle me fut demandée au dîner; j'en fis la plus grande partie en prenant le café; elle fut achevée, apprise & jouée avant le souper.

Madame B E A U F R I N.

Il faut que votre génie soit bien en fonds, pour payer ainsi sans remise les lettres de change qu'on tire sur lui.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais à la fin il pourra bien faire banqueroute.

Madame BEAUFRAIN.

Il est certain que c'est furieusement exiger de votre complaisance. Vous faites bien de vous dérober à cet acharnement d'admiration dont on persécute votre mérite.

LE CHEVALIER.

Je me suis échappé , sans rien dire , des filets d'une douzaine de femmes qui croyoient bien m'avoir enveloppé. Diable ! elles ont des sensations d'une célérité ! ma foi qu'elles s'arrangent. Depuis qu'on m'a mis au lait , je ne puis être à ces Dames. Sauve qui peut !

Madame BEAUFRAIN.

Et comment gouvernez-vous votre petite santé ?

LE CHEVALIER.

Tout doucement. Je n'ai , Dieu me damne , un estomac que pour la forme , car j'en tire bien peu de service ; c'est le plus méchant & le plus paresseux valet que je connoisse ; & , par malheur , c'est un valet incongédiabie.

Madame BEAUFRAIN.

Oh ! pour cela , il n'est pas aisé de renvoyer un pareil serviteur.

L E C H E V A L I E R.

A propos, Madame, savez-vous bien qu'on s'imagine dans le monde que je suis en liaison de cœur avec vous? J'ai beau dire que l'amour vous fait une peur affreuse, que nous n'avons ensemble qu'un commerce d'esprit, on n'en croit pas un mot : on ne peut se figurer qu'avec des yeux qui disent tant de choses, & des secrets de plaire qui ne sont qu'à vous, vous soyez faite pour rester à votre mari. Comme on fait que j'ai eu dans le beau monde des aventures assez piquantes, que je ne passe pas, Dieu merci, pour avoir été maltraité des femmes, & qu'elles ne m'ont pas laissé périr d'inanition ; on ne fauroit se persuader que je suis vis-à-vis de vous au régime du sentiment, & que mon physique tout de feu se contente d'un plaisir purement moral.

Madame B E A U F R I N.

Chevalier, vous connoissez là-dessus mes principes & mon système. Je ne suis point coiffée des préjugés du Peuple ; mais il n'est point dans mon caractère de culbuter les bienféances. Je ne veux point que mon mari puisse avoir de prise sur ma conduite ; & j'affoiblirois mon empire sur lui, s'il avoit quelque chose à me reprocher.

L E C H E V A L I E R.

On pourroit bien renverser ces petits scrupules-là ; mais je suis accommodant. Après tout, il faut convenir

que les trois quarts du temps l'amour est un peu bête. A vous parler franchement , il perd beaucoup à être vu de près.

Madame B E A U F R I N .

Cependant vos ouvrages exhalent par-tout les plus suaves odeurs de la galanterie. Votre plume a dû frémir de volupté en traçant toutes ces peintures amoureuses qui embellissent vos ravissantes productions.

L E C H E V A L I E R .

Bon ; avec de l'esprit on fait tout cela.

Madame B E A U F R I N .

Je ne vois que vous aujourd'hui qui donniez à ce que vous faites ce tour aisé , cavalier , & tout-à-fait sans façon , qui me plaît infiniment.

L E C H E V A L I E R .

Oui , sans façon ; c'est ainsi qu'il faut traiter le Public. J'en use avec lui comme avec mes Maîtresses ; je cherche plus à m'amuser qu'à le satisfaire.



SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

UN DOMESTIQUE (*annonçant*).

MADAME Pincenet & M. le Marquis des Olivettes.

Madame BEAUFRAIN.

Arrangez des sièges, & formez le cercle.

SCÈNE VIII.

Madame BEAUFRAIN, Madame PINCENET,
LE CHEVALIER, LE MARQUIS.Madame PINCENET (*d'un ton langoureux*).EMBRASSEZ-MOI, ma toute aimable, je viens chercher
auprès de vous un charme à mes ennuis.

Madame BEAUFRAIN.

Hé, bon Dieu ! qu'avez-vous donc ma chère ? vous
avez l'œil scandalusement battu.

Madame PINCENET.

J'ai cru, ma divine, que j'allois expirer aujourd'hui
de mes vapeurs. Demandez au Marquis, il m'a trouvée
dans un état à faire pitié.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai surpris Madame au beau milieu d'une pâmoison qui m'auroit effrayé, si je ne lui avois vu un teint sublime & des graces célestes. Il faut convenir, Madame, que les vapeurs vont on ne peut pas mieux à votre physionomie; & j'ai trouvé peu de femmes plus séduisantes que vous dans un évanouissement.

Madame P I N C E N E T.

Vous ne pouvez pas concevoir, ma charmante amie; à quel point M. Pincenet m'a obsédée ce matin, à me parler de ses affaires domestiques, de sa famille, de son commerce, des banqueroutes qu'on lui fait; que fais-je moi? Ne vouloit-il pas me faire dîner avec son Avocat & son Procureur? Jugez de la belle figure que j'aurois faite là. Mais ce qui m'a affectée le plus douloureusement, c'est la manière odieuse dont il m'a parlé de vous, ma bonne; vous savez à quel degré d'activité je pousse le sentiment, & que je suis tout ame pour les personnes que j'aime. Hé bien, n'a-t-il pas osé, en ma présence, vous traiter de folle & de ridicule achevée? Ah! pour le coup, je n'ai pu y tenir, & je suis tombée en syncope.

Madame B E A U F R I N.

Vous êtes trop bonne, ma chère amie. Faut-il faire la moindre attention à ce que dit un mari? Le mien vous traiteroit, devant moi, de bégueule & d'impertinente,

que je n'y prendrois seulement pas garde , quoique je vous aime bien tendrement.

L E C H E V A L I E R .

Madame Beaufrin a raison ; il faut un peu de philosophie dans ce Monde. A propos, Marquis, qu'est-ce que c'est que cette Comtesse que tu gouvernes, & qui t'a prié de me mener chez elle ? Fais-moi un peu le détail de son individu , que je la sache par cœur avant de la voir.

L E M A R Q U I S .

Oh ! cette femme-là prête aux détails , & peut souffrir l'analyse. Elle n'est pas fort belle , mais elle en est plus jolie. Quoiqu'assez étourdie , elle est majestueuse en cas de besoin. Ce qui domine en elle , c'est la vivacité. Tel agrément que vous venez de lui remarquer , est remonté ou descendu de sa place , pendant que vous avez tourné la tête. D'ailleurs, c'est une femme qui a des entours brillans , & qu'il faut connoître indispensablement quand on veut figurer dans le Monde. Mais, dis-moi un peu , pourquoi as-tu rompu avec la petite Marquise ?

L E C H E V A L I E R .

Par ma foi , je l'ai vue pendant un grand mois. J'admire ma patience d'y avoir tenu si long-temps. C'est un composé de mille petites misères. Elle a une ame qui se donne & se retire dans le même moment. Son cœur est

la partie d'elle-même la moins achevée. Sondez-la sur ses sentimens, les approches sont riantes, les dehors séduifans ; pénétrez plus avant, vous trouvez le vide, tout y est à jour ; on ne fait où se mettre à l'abri. Elle traite ses Amans comme ses gants, qu'elle perd & retrouve vingt fois par jour.

Madame BEAUFRIEN :

Voilà ce qui s'appelle peindre les gens en miniature.

Madame PINCENET.

Ce n'est que dans un certain Monde qu'on apprend à parler ainsi ; & il n'appartient qu'à ceux qui ont étudié le bon ton, d'entendre quelque chose au langage de ces Messieurs.

LE CHEVALIER.

Ce que vous dites-là, Madame, est vu très-finement. C'est bien la peine d'avoir de l'esprit pour être entendu de tout le monde.

LE MARQUIS.

En effet, pourvu qu'on soit à la portée de quelques sociétés privilégiées, il importe peu qu'on soit intelligible à la multitude.

LE CHEVALIER.

Voilà pourquoi nos Ouvrages ne sont pas trop bien reçus d'un certain Public ; mais nous en sommes bien dédommagés par les suffrages de nos amis.

L E M A R Q U I S.

Oui, le Public a un goût brutal & grossier qui ne saisit pas bien la quintessence des choses; il aime le simple, le naturel; & le naturel est si bourgeois!

L E C H E V A L I E R.

Laisse faire, Marquis; il faudra bien, tôt ou tard, que nous lui donnions le ton, en dépit des envieux; & nous sommes de force pour bouleverser Paris à nous deux; quand la fantaisie nous en prendra.

M a d a m e B E A U F R I N.

Messieurs, il faut vous communiquer une idée qui m'est venue. Je vais faire exécuter en beau marbre blanc le buste d'un des plus beaux Génies de notre Siècle; & je me suis amusée, ces jours-ci, à composer en vers l'inscription que je veux y faire graver. Voyons si l'inscription vous fera reconnoître le beau Génie à qui le buste est consacré.

L E C H E V A L I E R.

Ah! voyons un peu. Je me pique d'être pénétrant.

L E M A R Q U I S.

Pour moi, je devine les Énigmes, les Logoglyphes & les Charades du Mercure, en lisant seulement le premier vers.

M a d a m e B E A U F R I N.

Voici mon inscription en quatre petits vers qui ne sont pas indifférens. C'est un Quatrain.

Madame P I N C E N E T.

Un Quatrain, ma chère, un Quatrain ! que vous êtes heureuse d'avoir le talent des vers ! J'en ferois aussi passablement si je pouvois rimer. Je les mets fort bien sur leurs pieds, mais je ne puis jamais trouver une rime. Aussi je me suis bornée à la prose poétique, & je m'amuse à mettre la Gazette en prose poétique pour la rendre plus intéressante.

L E C H E V A L I E R.

Bien imaginé ! mais je grille d'impatience d'entendre l'inscription.

Madame B E A U F R I N.

Écoutez donc.

Voici l'Auteur de maints volumes
Que Vénus fait lire à sa Cour ;
Et c'est des ailes de l'Amour
Qu'il a tiré toutes ses plumes.

L E M A R Q U I S.

Charmant ! charmant ! mais je ne devine pas.

Madame P I N C E N E T.

Ni moi.

L E C H E V A L I E R (*riant*).

Ah ! ah ! c'est moi, Marquis, c'est moi.

Madame B E A U F R I N.

Il est vrai ; mais les vers, comment les trouvez-vous ?
Je les aurois faits meilleurs, si vous aviez été auprès de moi.

L E C H E V A L I E R.

L'idée en est délicieuse.

L E M A R Q U I S.

Tout-à-fait délicate.

Et c'est des ailes de l'Amour
 Qu'il a tiré toutes ses plumes.

Voilà, Chevalier, un pauvre petit Amour que tu as bien
 déplumé.

L E C H E V A L I E R.

Que Vénus fait lire à sa Cour

est plein de graces. Il n'y a qu'une femme qui puisse
 trouver ces choses-là. Rien ne caractérise mieux le ton
 de mes Ouvrages, qui sont faits pour la Cour de Vénus.

M a d a m e B E A U F R I N.

Vous trouvez donc les vers.....

L E C H E V A L I E R.

En conservant l'idée, qui est excellente, vous pourriez
 leur donner un tour plus harmonieux. Par exemple,
l'Auteur de maints volumes convient plutôt à un Auteur
 de profession qu'à un homme du monde comme moi,
 qui n'écrit que pour son plaisir. Si vous disiez :

Voici l'aimable Auteur des charmans badinages
 Que Vénus inspira pour amuser sa Cour.

on me reconnoîtroit mieux à ce trait-là.

Madame B E A U F R I N.

Oui, l'aimable Auteur, cela est vrai ; j'y avois pensé.
Mais ma rime qui étoit si belle, qu'en ferez-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Nous en trouverons une autre. Attendez..... m'y voilà.

Voici l'aimable Auteur des charmans badinages
Que Vénus inspira pour amuser sa Cour.
Les Graces ont tiré des ailes de l'Amour
La plume qui traça de si galans Ouvrages.

Madame B E A U F R I N.

Cela vaut mieux, j'en conviens.

L E C H E V A L I E R.

Je n'ai fait que polir un peu le diamant que vous avez
trouvé ; il ne vous en appartient pas moins. Ne penfes-tu
pas, Marquis, que je suis plus reconnoissable ?

L E M A R Q U I S.

Sans doute. Nous favons toujours mieux nous-mêmes
ce que nous valons. Nos amis craignent de nous faire
rougir en nous louant : il faut se payer par ses mains quand
on le peut.

L E C H E V A L I E R.

Tu as raison. La modestie est le vice des fots ; mais il
est bon que les louanges paroissent nous avoir été données
par, d'autres.

Madame B E A U F R I N.

Dites-nous, Chevalier, les Comédiens ne nous régaleront-ils pas bientôt de quelque nouvelle Pièce de votre façon ?

L E C H E V A L I E R.

Ma foi, Madame, j'ai grande envie de renoncer à la carrière du Théâtre.

Madame B E A U F R I N.

Et pourquoi ? vous y paroissez avec tant de succès.

L E C H E V A L I E R.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? ces succès-là m'ont presque ruiné.

Madame B E A U F R I N.

Comment cela ?

L E C H E V A L I E R.

Rien de plus simple. Quand un homme comme moi donne une Pièce, c'est pour être applaudi, & non pour être jugé par les premiers venus qui n'y entendent rien. Il me faut des Spectateurs choisis : par conséquent il faut que je les choisisse. Je suis donc obligé de retenir, à mes dépens, toutes les places, les loges & le parterre, & de les remplir de gens qui aient assez de goût pour me donner leurs applaudissemens.

Madame P I N C E N E T.

En effet, voilà des applaudissemens qui sont ruineux.

Madame B E A U F R I N.

Je suis toujours étonnée, Messieurs, que l'Académie ne montre pas plus d'empressement à recevoir dans son sein deux hommes de votre mérite. Son indifférence à votre égard la déshonore furieusement à mes yeux.

L E C H E V A L I E R.

Ah, parbleu ! elle nous honore beaucoup de ne pas nous associer aux choix qu'elle fait depuis long-temps.

L E M A R Q U I S.

Pour moi, j'ai toujours refusé de faire les visites. Si ces Messieurs veulent de moi, je vauz bien la peine qu'ils me recherchent. Ce qui me flatteroit le plus, ce seroit d'être là de pair à compagnon avec des Princes, des Ducs & des Maréchaux de France.

Madame P I N C E N E T.

Ne pourrions-nous pas mettre sur pied une Académie composée de l'un & de l'autre sexe, où nous n'admettrions que la fleur de la Cour & de la ville ?

Madame B E A U F R I N.

Cette idée me ravit. Je veux qu'on tienne chez moi les séances publiques. M. Beaufrin a un magasin immense dont je prétends faire la salle de notre Académie. On n'y entrera que par billets, comme à la Comédie ; & nous n'en distribuerons qu'à ceux qui promettront de battre des mains.

L E C H E V A L I E R.

L E C H E V A L I E R.

Mesdames, je me charge d'obtenir les Lettres-patentes.

L E M A R Q U I S.

Et quel nom lui donnerons-nous ?

L E C H E V A L I E R.

Nous l'appellerons l'Académie du bon ton, & nous la mettrons sous la protection des Graces.

Mad. BEAUFRI N, Mad. PINCENET, & LE MARQUIS.

Bravò ! bravò !

Madame B E A U F R I N (*au Chevalier*).

Les Graces, dont vous êtes le Favori, vous choisirent encore pour le Président de leur Académie..... Mais qui vient nous interrompre ?

S C È N E I X.

L E S A C T E U R S P R É C É D E N S.

U N D O M E S T I Q U E.

C'EST une Dame qui demande à parler à Madame.

Madame B E A U F R I N.

N'avez-vous pas dit que je n'y étois pour personne ?

L E D O M E S T I Q U E.

Oui, Madame; je lui ai dit que vous n'y étiez jamais

quand vous teniez votre cercle d'esprit ; mais elle m'a dit qu'elle étoit Comtesse , & de plus femme de qualité , & que vous feriez charmée de sa visite.

Madame P I N C E N E T.

Une femme de qualité ! ma chère , il faut la recevoir. Nous en ferons une Virtuofe de notre Académie.

Madame B E A U F R I N.

Faites entrer.

S C È N E X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, JULIE (*sous le nom de Comtesse*).

Madame B E A U F R I N.

P O U R R A I - J E favoir, Madame, quelle heureuse étoile me procure l'honneur de recevoir chez moi une femme de votre qualité ?

J U L I E.

Madame, vous allez l'apprendre dans un moment. Il me semble que je ne suis connue ni de vous, ni de ces Messieurs.

L E M A R Q U I S.

Nous avons à nous plaindre du sort qui nous a privés jusqu'aujourd'hui du bonheur de connoître tant d'appas.

J U L I E.

Et moi, Messieurs, j'ai à me plaindre de vous, qui, sans me connoître, m'avez adressé des vers qui font, je ne fais comment, quelque bruit dans le Monde, & qui donnent lieu de croire que vous avez avec moi la liaison la plus intime & la plus galante.

LE CHEVALIER (*faisant des signes au Marquis*).

Hé quoi, Marquis, tu ne reconnois pas Madame avec qui nous avons fait des petits soupers si divins ?

LE M A R Q U I S.

Ah ! tu as raison. Je ne fais par quelle fatalité tant de charmes avoient pu s'effacer de ma mémoire.

J U L I E.

Cela n'est pas difficile à comprendre, puisque vous ne m'avez jamais vue.

LE C H E V A L I E R.

Et pourquoi, belle Comtesse, cette affectation de mystère qui ne vous va point du tout ? Vous êtes ici avec des Dames qui ont assez d'esprit & d'usage du Monde pour prendre ces choses-là du ton qu'il les faut prendre.

Madame P I N C E N E T.

Faites-nous l'honneur d'accepter le premier canapé de notre Académie.

JULIE.

Mesdames, je ne suis ni Bel-esprit ni l'amie de ces Messieurs; & je suis fort étonnée de voir un tendre commerce si bien établi entre eux & moi qui les vois aujourd'hui pour la première fois.

LE CHEVALIER.

Ah! celui-là vient de loin.

JULIE.

Souffrez que je vous explique le sujet de ma visite. Je dois bientôt épouser un Baron Allemand, fort susceptible sur le point d'honneur. Les vers un peu libres que vous m'avez adressés sans me connoître, lui sont tombés entre les mains, & il en a été indigné. Il ne sçauroit croire qu'il y ait des gens dans le Monde qui poussent l'effronterie, ce sont ses termes, au point d'afficher scandaleusement une femme à laquelle ils n'ont parlé de leur vie. Pour dissiper tous les doutes qu'il pourroit avoir à cet égard, je viens, Messieurs, vous demander un juste dé-faveu de ce que vous avez écrit trop légèrement, & par une licence trop ordinaire aux Poëtes à bonnes fortunes.

LE CHEVALIER.

Si bien donc, charmante Comtesse, que le Baron Allemand est furieux; mais il faut lui faire entendre raison. Vous lui direz qu'en France les belles personnes sont un

peu exposées à la témérité, à l'indiscrétion des Galans; que nous traitons les maris de Turc à More, & que nous croyons rendre un grand service aux jolies femmes de les mettre sur le trottoir, de faire connoître au Public tout ce qu'elles valent, & de donner de l'éclat à nos conquêtes.

Des Chevaliers François tel est le caractère.

J U L I E.

Je vous assure, Monsieur, qu'il recevroit fort mal un pareil compliment de la part d'un Chevalier François.

L E C H E V A L I E R.

Que diable ! pourquoi vous avisez-vous d'épouser un Baron Allemand ? Ne veut-il pas aussi vous emmener dans sa Baronnie ? Ce seroit un meurtre au moins : n'allez pas vous enterrer toute vive ; il faut décidément que vous nous restiez. Pour lui, je le révère uniquement ; mais qu'il aille, s'il veut, végéter dans ses terres, avec ses chevaux, ses chiens & ses vassaux ; & qu'il regrette au fond de l'Allemagne les jolis péchés que vous ferez faire à Paris.

J U L I E.

Mon dieu, je n'ignore pas que vous savez persifler à merveille, & je reconnois-là le jargon de vos vers ; mais ce n'est pas de persiflage qu'il est ici question.

L E C H E V A L I E R.

Le persiflage est bon à ma santé.

K 3

JULIE.

Vous avez là, Monsieur, un sot régime; mais enfin me refuserez-vous la rétractation que je vous demande?

LE CHEVALIER.

Vous voyez bien, ravissante Comtesse, que cette rétractation ne ressemble à rien, absolument à rien. Ce seroit, de gaieté de cœur, nous abîmer de ridicule aux yeux de l'Univers. Faites tout doucement avaler la pilule à votre Baron Allemand, & comptez désormais sur notre discrétion.

JULIE.

Je suis fâchée, Messieurs, que vous répondiez si mal à l'honnêteté de mon procédé. Je voulois vous épargner une visite plus fâcheuse, qui pourra bien déconcerter ce persiflage si bon à votre santé. Adieu, Mesdames; je suis au désespoir de tout ceci. Vous verrez bientôt de quelle espèce d'hommes vous vous êtes laissé engouer.

LE CHEVALIER.

Voulez-vous, belle Comtesse, que je vous donne la main pour vous remettre dans votre carrosse?

(Julie ne répond que par un signe de mépris, & sort).

LE CHEVALIER (à part au Marquis).

Ne t'ai-je pas tiré là d'un assez mauvais pas?

LE MARQUIS.

A merveille.

S C È N E X I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, excepté JULIE.

Madame B E A U F R I N.

EN vérité, je ne fais que penser de cette aventure.

Madame P I N C E N E T.

Je veux mourir si j'y comprends rien.

L E C H E V A L I E R.

Rien de plus simple. Est-il donc si nouveau de rencontrer dans le Monde des femmes avec lesquelles on a été du dernier bien, & qui, en vous revoyant, demandent qui vous êtes? Ces aventures-là nous arrivent tous les jours à nous autres.

L E M A R Q U I S.

Affurément.

L E C H E V A L I E R.

Si je n'avois voulu la ménager devant ces Dames, je lui aurois rappelé certaines circonstances.....

Madame B E A U F R I N.

Vous avez eu raison, Chevalier, de n'en rien faire. Un galant homme, comme vous, ne fait pas se prévaloir de ces choses-là.

Dieu merci , nous avons des mœurs. Nous savons comment on se comporte avec les femmes qui nous ont voulu quelque bien. Mais celle-ci , je l'avoue , m'a passablement surpris. Je ne m'attendois pas à cette vertu fournoïse qui la possède à l'heure qu'on y pense le moins.

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS , ROSALIE (*déguisée en Baron Allemand*).

UN DOMESTIQUE (*voulant arrêter Rosalie qui le repousse brusquement*).

MAIS, Monsieur, on n'entre point ainsi.

ROSALIE (*avec l'accent allemand*).

Me voilà entré pourtant.

Madame BEAUFRAIN.

Qu'est-ce donc ? que voulez-vous, Monsieur ?

ROSALIE.

Madame , excusez. Je suis étranger ; & comme une Dame qui sort d'ici m'a assuré que vous étiez au logis , je n'ai pu endurer que votre Laquais voulût que vous n'y fussiez point.

LE CHEVALIER (*à part au Marquis*).

Cet homme aux moustaches m'a tout l'air du Baron Allemand. Esquivons-nous. (*à Rosalie*). Vous avez peut-être, Monsieur, quelque chose de particulier à dire à ces Dames, & je me retire.

LE MARQUIS.

Et moi aussi.

R O S A L I E.

Non, Messieurs. N'êtes-vous pas, vous, le Chevalier de Ruelles, & vous, le Marquis des Olivettes ?

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

R O S A L I E.

C'est à vous-mêmes que j'en veux, avec la permission de ces Dames.

LE CHEVALIER.

Vous me connoissez sans doute de réputation ?

R O S A L I E.

Oh ! beaucoup, beaucoup. Votre jargon a fait grande fortune en Allemagne.

LE CHEVALIER.

Et vous avez lu mes Ouvrages ?

R O S A L I E.

Pas tout-à-fait. Comme j'aime beaucoup les petites images dont vous avez bariolé vos brochures, je suis allé

les acheter chez votre Libraire, qui les vend à votre profit, de peur, dit-il, de n'y pas trouver le sien. J'en ai détaché toutes les figures, que j'ai gardées, & je lui ai rendu les vers, qu'il pourra vendre à d'autres. Néanmoins je l'ai payé comme si j'avois acheté tout l'Ouvrage.

LE CHEVALIER (*d'un ton piqué*).

Ce n'est pas-là sans doute ce que vous nous vouliez.

ROSALIE.

Oh! non. Mais j'étois bien aise de vous prouver que je vous connoissois. Maintenant nous parlerons d'autre chose, avec la permission de ces Dames.

LE MARQUIS.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

ROSALIE.

Patience; vous l'allez savoir à l'instant. Vous n'avez point voulu donner satisfaction à cette Dame qui est venue se plaindre à vous fort poliment de l'outrage que vous lui avez fait dans de petits vers mauvais & indécents. Comme je vais épouser cette honnête Dame, & que sa réputation me tient fort au cœur; je viens moi-même vous demander cette satisfaction, avec la permission de ces Dames.

LE CHEVALIER.

Avec la permission de ces Dames; vous voulez rire apparemment.

L E M A R Q U I S.

Oui, Monsieur veut plaisanter.

R O S A L I E.

Non; je ne plaisante jamais, & je suis bien sûr que vous ne refuserez point à moi la petite rétractation que l'on demande: sinon vous me forcerez à vous couper les oreilles à l'un & à l'autre, avec la permission de ces Dames.

Madame B E A U F R I N (*au Chevalier*).

Quoi? vous souffrez qu'il vous parle sur ce ton?

L E C H E V A L I E R.

Bon! les Allemands savent-ils la valeur des termes?

Madame P I N C E N E T (*au Marquis*).

Vous endurez qu'il vous traite de la sorte?

L E M A R Q U I S.

Ces Allemands sont brutaux en diable.

L E C H E V A L I E R.

Vous pourriez, Monsieur, vous exprimer un peu plus poliment.

L E M A R Q U I S.

Sans doute, & l'on ne coupe pas les oreilles à des gens comme nous.

R O S A L I E.

Moi, Messieurs, je ne suis pas François, je parle sans détours, & je vous explique franchement mon inten-

tion. Je ne demande pas mieux que tout ceci se passe en douceur devant ces Dames; mais si vous ne vous dépêchez (*en montrant son épée*), voici qui me fera raison de votre refus.

MADAME BEAUFRAIN (*au Chevalier*).

Comment, Monsieur, il sera dit qu'on vous aura insulté chez moi, & que vous n'aurez pas repoussé cet affront?

LE CHEVALIER.

On se moqueroit de moi dans le Monde, si je me battois pour une petite femmelette.

MADAME PINCENET (*au Marquis*).

Vous pourriez donner un défaveu si honteux?

LE MARQUIS.

Quel mal cela fait-il? voulez-vous que cet homme fasse ici un bruit scandaleux?

ROSALIE.

Allons, Messieurs, prenez votre parti. Le défaveu, ou forçons.

LE CHEVALIER.

Que diable! cela est-il si pressé? Laissez-nous votre adresse, nous vous enverrons demain ce que vous voulez.

LE MARQUIS.

Ah! la proposition est raisonnable.

R O S A L I E.

Non certes ; j'ai promis à Madame la Comtesse de lui rapporter tout à l'heure , ou votre défaveu , ou vos quatre oreilles.

L E C H E V A L I E R (à Madame Beaufrin).

Ce diable d'homme ne sortira pas d'ici que nous ne l'ayons satisfait. Il faut le renvoyer au plus tôt ; car si votre mari venoit à favoir cette scène , il seroit furieux.

R O S A L I E (montrant un bureau).

Ne perdons point de temps. Voici tout ce qu'il faut pour écrire.

L E C H E V A L I E R.

Marquis , écris ce billet.

L E M A R Q U I S.

Non , non , écris toi-même ; je signerai.

L E C H E V A L I E R.

Cependant c'est à toi.

L E M A R Q U I S.

Mon écriture n'est pas lisible.

R O S A L I E.

Hé ! l'un ou l'autre , qu'importe ?

L E C H E V A L I E R.

Allons , finissons ; car tout ceci commence à me donner de l'humeur ; & je ne veux pas faire de bruit dans une maison que je respecte. (*Il va pour écrire*).

R O S A L I E.

C'est moi, Monsieur, qui vais vous dicter ce qu'il faut écrire.

L E C H E V A L I E R.

Parbleu, je l'écrirai bien tout seul.

R O S A L I E.

Oh ! non. J'ai promis que vous écrieriez sous ma dictée ; & un Baron Allemand ne manque jamais à sa promesse. Écrivez donc. (*Elle dicte, & le Chevalier écrit*).

» Nous reconnoissons que nous n'avons jamais eu au-
 » cune espèce de liaison avec la respectable Comtesse à
 » laquelle nous avons publiquement adressé des vers im-
 » pertinens.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! parbleu ! *impertinens* est un peu trop fort.

R O S A L I E.

Pas trop fort, continuez. (*Elle continue de dicter ; & le Chevalier d'écrire*).

» Nous nous repentons de cette hardiesse très-condam-
 » nable, & nous consentons que ce témoignage accordé
 » à la vérité soit rendu public «.

Signez maintenant. Bon. Vous, Mons le Marquis, signez à votre tour.

(*Pendant que le Marquis signe, Messieurs Beaufrin & Pincenet entrent & se mettent à rire*).

SCÈNE DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Messieurs
BEAUFRIIN & PINCENET.

M. P I N C E N E T.

AH ! ah ! voici une plaisante aventure.

Madame B E A U F R I I N.

Qu'est-ce que tout ceci ?

M. P I N C E N E T.

Nous venons tous deux signer aussi comme témoins.

L E C H E V A L I E R.

Je crois , Dieu me damne , qu'on nous persifle un peu fort.

L E M A R Q U I S.

Ceci en a tout l'air.

M. B E A U F R I I N.

Je ne vous conseille pas , Mesdames , de prendre ces deux Messieurs pour vos Chevaliers ; il me semble qu'ils vous défendroient assez mal ; (*montrant Rosalie*) en voici un qui vous convient mieux , & qui vous offre sa valeur & ses services.

Madame B E A U F R I I N.

Que voulez-vous dire ?

ROSALIE (*ôtant ses moustaches*).

Que le Baron Allemand qui a fait une si terrible peur à ces deux Messieurs , n'est autre chose que Rosalie.

Mesdames BEAUFRIN & PINCENET.

Ah Ciel!

LE CHEVALIER.

Une petite Soubrette oser nous jouer ainsi!

LE MARQUIS.

Le trait est familier.

ROSALIE.

Oui, Messieurs, c'est une Soubrette qui vient d'affronter votre bravoure; & la respectable Comtesse que vous vouliez connoître à toute force, sans l'avoir jamais vue, & que vous mettiez au rang de vos plus illustres conquêtes, est aussi une Soubrette de mes amies.

Mesdames BEAUFRIN & PINCENET.

Encore!

LE MARQUIS.

Peste soit des Soubrettes!

LE CHEVALIER.

Je t'avois bien dit, Marquis, qu'on ne gaignoit rien de bon à fréquenter cette Bourgeoisie.

LE MARQUIS.

Tu avois raison. Des gens comme nous ne sont faits que pour la bonne Compagnie. (*Ils sortent*).

ROSALIE.

R O S A L I E.

Mes braves à la plume , prenez garde de mettre à vos trouffes le Baron Allemand.

Madame P I N C E N E T.

Ah ! ma chère , je suis faisie , anéantié.

Madame B E A U F R I N.

Et moi , je suis outrée. (*Elles sortent*).

M. P I N C E N E T (*tandis qu'elles sortent*).

Hé bien , Mesdames , vous voyez maintenant si nous avions raison de traiter d'extravagance.

M. B E A U F R I N.

Laiſſons-là les reproches ; ils ne font plus de ſaiſon.

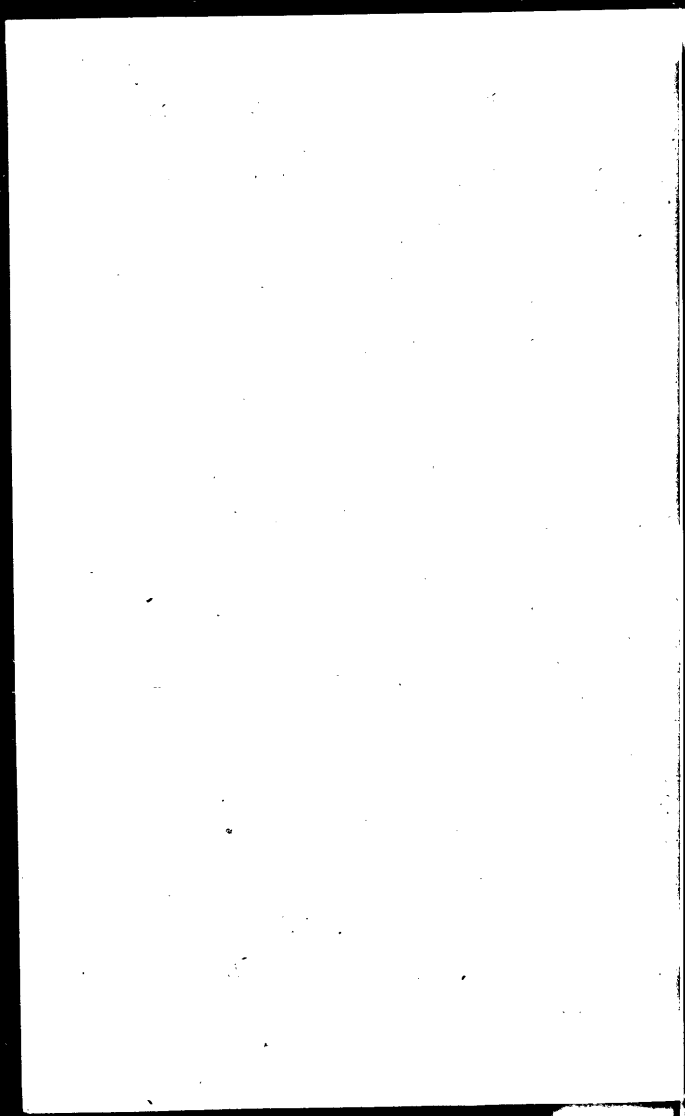
M. P I N C E N E T.

Ne faut-il pas leur demander excuſe de les avoir enfin forcées d'être raiſonnables ?

M. B E A U F R I N.

Non ; mais il faut rendre graces au Ciel , ſi elles peuvent le devenir.

Fin du Dialogue dramatique.





RÉQUISITOIRE

O U

PROJET DE RÉGLEMENT

*SUR la manière dont on pourroit traiter à l'avenir
les soi-disant Philosophes ; trouvé dans les papiers
de M.***, Avocat-Général du Parlement de***
en 1776.*

MESSIEURS,

C'EST en vain que la Cour a pris jusqu'aujourd'hui les plus sages précautions pour réprimer la licence où s'est portée cette prétendue Philosophie qui n'aspire qu'à la destruction des mœurs, & à l'anéantissement de toutes nos Loix religieuses & politiques. Nous voyons avec douleur que, ni l'exaétitude de vos recherches, ni la sévérité de vos arrêts, n'ont pu prévenir les scandales que de

fanatiques Auteurs renouvellent fans cesse, comme pour braver une poursuite légitime, qu'ils osent nommer persécution.

Vous en avez encore un triste exemple, Messieurs, dans la procédure criminelle dont nous allons vous rendre compte. Il s'agit de certains Quidams, soi-disant Philosophes, détenus dans les prisons de la Cour.

L'instruction de la procédure constate manifestement le délit. En effet, il résulte des informations & des récolemens, que les accusés sont atteints & convaincus d'avoir fabriqué & répandu des écrits infectés du venin de l'irréligion, d'avoir publiquement prêché l'abominable doctrine de l'Athéisme, de s'être déchaînés avec fureur contre la sainteté de nos Mystères, & contre les Ministres de la Religion, d'en avoir tourné en dérision les augustes cérémonies, d'avoir voulu établir une Secte nouvelle sur le renversement de nos Dogmes sacrés; enfin, d'avoir tenté, par l'audace impie de leurs discours, de leur conduite & de leurs écrits, aux Loix qui maintiennent la tranquillité publique.

Nous frémissons, Messieurs, d'être obligés de vous rappeler toutes les horreurs vomies par ces bouches sacrilèges. Si l'on croit à leurs principes, qui ne sont réellement que la subversion de tous les principes; il n'est plus de frein aux consciences, plus de lien qui unisse les sujets à leurs Souverains, les femmes à leurs

époux , les enfans à leurs pères ; il n'est plus de remords après le crime , plus de consolation dans le malheur ; le suicide n'est qu'un remède légitime contre le dégoût de la vie ; l'homme n'est qu'une machine sans Auteur , sans devoir & sans espérance ; la Divinité n'est qu'une chimère , l'autorité politique qu'une usurpation , la Patrie n'est qu'un mot , la vertu qu'un préjugé. Selon eux , tout est arbitraire ; l'intérêt personnel devient le seul mobile de nos actions ; l'homme reste isolé , & tous les nœuds de la Société sont dissous.

D'après ce résultat fidèle de leurs effroyables opinions , il sembleroit , Messieurs , que les soi-disant Philosophes , bien loin d'avoir rien à espérer de votre indulgence , devroient , au contraire , s'attendre aux plus sévères châtimens : mais quelque puissans que soient les motifs qui vous détermineroient à suivre , à cet égard , la disposition rigoureuse des Ordonnances , les considérations que nous allons vous exposer vous décideront peut-être à vous en écarter. Ce sont des vûes nouvelles que nous a fait naître l'examen approfondi des procédures , & qui sont appuyées sur des observations & des expériences fidelles.

En jetant les yeux sur les procès-verbaux des interrogatoires prêtés par les soi-disant Philosophes , nous avons cru remarquer dans leurs réponses , à travers les sophismes & les blasphêmes , des preuves d'une raison égarée & d'un esprit aliéné. La Cour sera convaincue de l'excès de

leur démence , par quelques traits pris au hafard dans ces mêmes interrogatoires.

L'un d'eux , interpellé de déclarer s'il est vrai qu'il auroit fait un Livre où l'Athéisme est réduit en système :

A répondu : que la Nature lui avoit révélé fon fecret ; que la matière pouvoit fe mouvoir fans moteur ; que l'ennemi des Dieux étoit l'ami des hommes ; qu'au refte il étoit Philofophe.

Un autre , fommé de déclarer s'il a enseigné publiquement que l'amour filial est fufceptible de difpenfe :

A répondu : que fes père & mère n'avoient fongé qu'à eux , & non à lui , en lui donnant le jour ; que loin de leur être redevable de ce préfent funefte , il les maudiffoit de ne l'avoir point étouffé au berceau , & qu'il ne fe confoloit quelquefois du fentiment amer de fon exiftence , que par le fouverin de fa dignité de Philofophe.

Un troifième , interrogé s'il est vrai qu'il ait fuborné la femme & enlevé la fille de fon ami ?

A répondu : qu'il étoit plaifant que les femmes ne fuflent point communes , & qu'il ne fût pas permis d'enlever une fille pour en faire un honnête homme , ou du moins une femme Philofophe.

Un autre , prefé de s'expliquer fur les horribles blafphêmes qu'il avoit l'habitude de prononcer publiquement :

A répondu : qu'on ne pouvoit trop jeter de vérités au Peuple , pour lui apprendre à refpecter la Philofophie ;

& que, par cette méthode, il avoit déjà rendu sa Blanchisseuse, son Tailleur & son Perruquier Philosophes.

Un autre, questionné, à plusieurs reprises, sur différens chefs d'accusation si affreux, que nous nous abstiendrons d'en fouiller vos oreilles :

A persisté constamment à dire pour toute réponse, qu'il ne dépend de personne de faire bien ou mal ; qu'une convention purement arbitraire a déterminé les notions du juste & de l'injuste ; qu'il n'est pas le maître de penser autrement ; & qu'au reste, il seroit à souhaiter que tout le monde fût Philosophe.

Un d'entre eux, qu'on avoit arrêté au moment même où il étoit tout près d'attenter à sa vie, interrogé pour-quoi il auroit conçu le dessein d'un pareil suicide :

A répondu : qu'il n'étoit comptable à personne de l'emploi de son être ; qu'il s'ennuyoit de vivre, & qu'un pistolet étoit le meilleur ami d'un malheureux qui avoit le courage d'être Philosophe.

Et dans ce moment, ledit accusé se seroit interrompu. L'égarement de son maintien & de ses regards auroit dénoté un accès de délire, pendant lequel il a jeté son bonnet à la tête de M. le Commissaire, en lui disant : *De quel droit m'interrogas-tu ? Es-tu Philosophe ?*

Enfin, Messieurs, il règne dans toutes leurs réponses un délire complet & caractérisé. Il en est même quelques-uns dont la raison étoit si fort aliénée, qu'il est impossible

d'entendre un seul mot de ce qu'ils ont voulu dire. Leurs longues réponses ne font qu'un galimatias, sans suite & sans ordre dans les idées, comme les rêves d'un malade ; c'est un chaos de phrases incohérentes, où l'on entend seulement retentir, de loin en loin, les mots de fanatisme, de persécution, de superstition, d'intolérance & de Philosophie.

A bien examiner ces affreuses opinions, Messieurs, il est facile de se convaincre qu'elles sont encore plus ridicules qu'atroces, & plus dénuées de sens que remplies d'impiété. Il est incroyable, nous sommes-nous dit à la vue de ces interrogatoires, que des esprits sains & de sang-froid aient pu choquer ainsi la raison & le sens commun. Bien loin qu'on puisse les soupçonner de connoître ce qu'ils blasphèment, il est impossible que ces prétendus Philosophes entendent ce qu'ils disent.

Dans la vûe de nous éclaircir de plus en plus, nous eûmes recours aux gens de l'art, dont les lumières pouvoient fortifier nos conjectures & fixer nos doutes. Des Médecins & des Chirurgiens habiles furent chargés de visiter les Quidams détenus pour fait de Philosophie. Voici, Messieurs, le rapport qu'ils ont dressé en conséquence : c'est une pièce importante, & dont il est essentiel de vous énoncer ici la substance.

Les Médecins & Chirurgiens déclarent qu'ayant visité les Quidams en question, tâté le pouls d'iceux, observé

leur visage, & entendu leurs conversations, ils ont reconnu que les foi-difant Philosophes étoient travaillés de plusieurs affections violentes & dangereuses. Ils ont trouvé à presque tous, les yeux enflammés & hagards, le regard sinistre, les joues pendantes, le visage pâle & abattu, la sputation fréquente, la langue sèche, le pouls tantôt foible & mourant, tantôt vagabond & déréglé, la voix rauque & peu naturelle, la démarche incertaine & égarée, enfin la propension à nuire & à mal faire, qui caractérise ordinairement les Maniaques. Les uns avoient réellement une espèce de fièvre intermittente qui leur donnoit le transport au cerveau; les autres paroissoient affligés de l'hyppocondriacé : la plus grande partie réunissoit presque tous les signes extérieurs qui peuvent désigner ce dérangement des fonctions animales, cette espèce d'égarément de l'esprit qui fait perdre la raison & juger faussement des objets. En un mot, il a paru certain que tous les foi-difant Philosophes étoient sujets à une sorte de folie provenant de l'excessive inflammation de leur sang, & du picotement des humeurs âcres qui irritent les membranes de leur cerveau, & qui influent sur les organes accessoires.

Tel est, Messieurs, le précis de ce procès-verbal, d'après lequel nous n'avons pas balancé à regarder tous les foi-difant Philosophes comme autant de malades. Mais ne voulant rien laisser au hasard & à l'incertitude dans

une découverte si importante , un évènement déplorable en lui-même nous a fourni l'occasion d'en constater la réalité.

Un des accusés , poussant jusqu'au dernier période la rage de la nouvelle Philosophie , & tourmenté de cet invincible dégoût qu'elle donne pour l'existence , avoit trouvé le moyen de tromper la vigilance de ses Geoliers , & d'abrèger ses jours. Avant de livrer ce cadavre philosophique à l'humiliation que nos Loix lui réservoient , nous crûmes qu'il seroit à propos de le faire ouvrir par les Médecins & Chirurgiens , aux lumières desquels nous avions déjà recouru. Quelle a été notre surprise , Messieurs ! Leur opération a pleinement justifié nos vûes. Cette dissection les a mis à portée de reconnoître l'infailibilité des symptômes qui les ont déterminés à regarder la prétendue Philosophie de nos jours comme une maladie contagieuse.

Ils ont dressé un second procès-verbal bien circonstancié , de l'état dans lequel ils ont trouvé ce Philosophe suicide. Nous n'estimons pas qu'il soit nécessaire de répéter ici , dans toute son étendue , le rapport de ces Anatomistes ; il nous suffira de vous dire , Messieurs , que ce Philosophe forcené avoit les entrailles absolument desséchées , les parties nobles endommagées , les poumons extraordinairement distendus , le sang corrompu , le cœur gangrené , & le cerveau vide & brûlé.

Les Rédacteurs du procès-verbal concluent de là, que le virus de la fausse Philosophie étoit, dans cet homme, à un degré de malignité peu commun, & d'une nature si âcre & si corrosive, que son mal étoit incurable; que le développement de ce venin funeste étoit très-capable d'infecter l'air; que c'étoit sans doute par la dissémination de ces miasmes pestilentiels, que s'étoit répandue parmi nous cette contagion philosophique qui avoit déjà fait tant de ravages; que la propagation de cette maladie étoit d'autant plus facile, que les malades déguisoient leur état, & que souvent leurs accès de délire les plus furieux avoient, aux yeux vulgaires, une apparence de raison; mais que, malgré les intervalles lucides, la folie des soi-disant Philosophes, que beaucoup de gens prenoient simplement pour de l'enthousiasme, n'en étoit pas moins une folie très-réelle, & qu'enfin c'étoit une nouvelle espèce de fièvre épidémique à ajouter au catalogue déjà trop nombreux des infirmités humaines.

Il est donc bien certain, Messieurs, que les soi-disant Philosophes sont privés de leur raison, & de l'usage de leur entendement; & c'est par-là que se confirment les paroles du grand Apôtre : *Dùm sapientes se dixerunt, stulti facti sunt.*

Dans cet état des choses, nous croyons que le changement des idées, au sujet des prétendus Philosophes, doit absolument changer la Jurisprudence. En effet,

on a dû les punir en les regardant comme des coupables ; on a dû appesantir sur eux le glaive vengeur des Loix, tant qu'on n'a vu en eux que des hommes qui sapoient de sang-froid & de propos délibéré les fondemens de l'État, de la Religion & des mœurs. Mais la connoissance de leur infirmité invite les Magistrats à l'indulgence. Ces crimes odieux que nous leur reprochions, ne sont que des accès de folie ; ces blasphêmes épouvantables dont ils insultent le Ciel, ne sont que des hurlemens frénétiques. Enfin, ces Écrivains impies, ces Déclamateurs sacrilèges, ces ambitieux Sectaires ne sont que des malades. Il faut les enfermer, les plaindre, & les guérir.

Quand nous disons, Messieurs, qu'il faut les guérir ; c'est qu'en effet il est possible d'opposer au mal philosophique des remèdes qui lui soient appropriés ; & à moins qu'une négligence invétérée ne l'ait porté aux derniers excès, il ne faudra pas désespérer des malades. La plupart ne sont qu'en délire ; on pourra calmer l'inflammation de leur sang, ou en diminuer la plénitude. Les Médecins assurent que des saignées fréquentes aux bras & aux pieds, l'usage de l'eau à la glace & des bains froids, conviendroient merveilleusement à cette espèce de Philosophes. On donnera des tisanes rafraîchissantes à ceux qui tomberoient dans le marasme ; on enchaînera les uns ; on appliquera les sang-sues aux autres ; on enverra plonger dans la mer ceux en qui le virus philosophique pa-

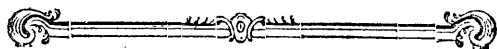
roit avoir produit une espèce de rage ; enfin ceux qu'on n'aura pu sauver de leur manie , seront admis à partager avec les autres classes de foux , furieux ou tranquilles , les retraites que la munificence des Rois ou la charité des Particuliers leur ont préparées.

Voilà , Messieurs , ce que nous devons vous exposer , pour remplir les devoirs de notre ministère. Les délits méritent sans doute toute la rigueur des Loix ; mais les maladies ne doivent exciter que la commisération. Ce n'est donc plus par la terreur des Loix pénales qu'il faut intimider désormais ces Maniaques Esprits forts ; il suffira de les mettre au régime ; & comme il n'y a plus de Sorciers depuis que les Loix se taisent à leur égard , il n'y aura plus de faux Philosophes , lorsque les Magistrats les auront abandonnés aux Médecins.

Dans ces circonstances , & par ces considérations , Messieurs , nous estimons qu'il y a lieu de déterminer par un Arrêt de réglemeut la manière dont la Cour veut prononcer sur toutes les accusations intentées & à intenter aux soi-disant Philosophes ; en conséquence , ordonner qu'à notre diligence iceux seront incessamment transférés des Prisons de la Cour en l'Hôpital des Foux , ou à la Maison de force ; que là , ceux dont la maladie ne sera pas reconnue incurable , seront reçus dans une Infirmerie particulière , confiés aux soins des Médecins & Chirurgiens commis à cet effet , pour être copieusement baignés , fré-

quemment saignés , & suffisamment purgés de toutes leurs humeurs peccantes , jusqu'à l'entier rétablissement de leur cerveau : que les autres , dont la cure seroit désempérée , seront étroitement renfermés dans un quartier à part , chacun ayant sa loge , qui portera pour inscription :
LOGE D'UN PRÉTENDU PHILOSOPHE.

F I N.



T A B L E

D E S P I È C E S

Contenues dans ce Volume.

<i>DISCOURS sur la Satire.</i>	Page iij
<i>Satire première.</i>	1
<i>Satire II.</i>	8
<i>Satire III.</i>	18
<i>Satire IV.</i>	31
<i>Avertissement.</i>	40
<i>Satire V. Boileau à Voltaire.</i>	41
<i>Satire VI.</i>	55
<i>Satire VII.</i>	73
<i>Satire VIII.</i>	81
<i>Satire IX. Palinodie.</i>	91
<i>Les Persifleurs persiflés , Dialogue dramatique.</i>	109
<i>Réquisitoire ou Projet de Règlement sur la manière dont on pourroit traiter à l'avenir les soi-disant Philosophes , &c.</i>	163

Fin de la Table.

